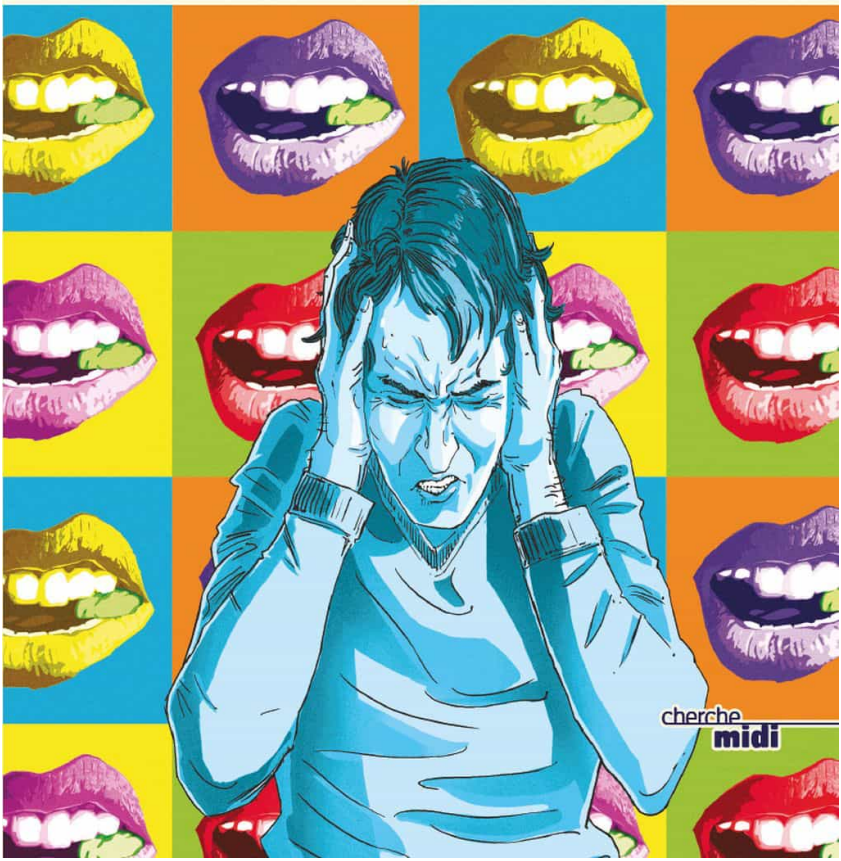
LES MISOPHONES

BRUNO SALOMONE



cherche midi

Bruno Salomone

Les Misophones

Roman

cherche midi

Pour les gens sensibles de la feuille.

Tant qu'ils ne vous ont pas entendu manger,
ils ne savent pas qui vous êtes.

PROLOGUE

J’ai toujours pensé être atteint d’une forme de folie orpheline, jusqu’au jour où j’ai appris qu’elle portait un nom et que ses caractéristiques étaient bien définies.

J’étais persuadé d’être le pire de ses spécimens, mais ma rencontre avec Alexi Cormès m’a rapidement permis de relativiser.

Alexi était un fou qui ne s’ignorait pas et il semblait avoir réussi à se sociabiliser. Les apparences étaient pourtant trompeuses, plus que trompeuses.

Le bar de La Criée

Depuis maintenant près de cinq ans, j'allais tous les matins prendre mon double café serré sans sucre dans son bar du douzième arrondissement de Paris, près du bruyant marché d'Aligre.

Alexi avait de la distinction et de l'humour. Un humour à l'anglaise, digne et élégant. Il n'accompagnait jamais ses plaisanteries d'un rictus satisfait.

Chaque fois qu'il m'apportait mes deux tartines grillées – qu'il découpait dans le sens de la longueur avant de les recouvrir intégralement de beurre –, il agrémentait son service d'une formule cocasse, plus ou moins drôle.

« Je porte deux toasts à la santé de monsieur », « Après avoir fait plusieurs fois le tour de la Terre, Youri Margarine vous apporte vos tartines », « Tiens ! Voilà les graisseuses de monsieur », « Un dernier tango à Paris douze pour la treize ! ». Ça valait ce que ça valait, mais il ne faisait jamais deux fois la même blague et ça titillait toujours ma curiosité : qu'est-ce qu'il allait me sortir aujourd'hui ?

J'étais souvent le premier client à pénétrer dans les lieux, j'adorais me lever aux aurores pour observer La Criée prendre vie… La salle était vide, le sol luisait de javel, les chaises étaient retournées. Il n'y avait personne au comptoir, la radio n'était pas branchée. Le « bip bip » des camions-poubelles constituait jusque-là la seule bande-son.

Il y avait encore de la bonne humeur dans ses yeux, il me calait dans un coin et me servait comme un privilégié que j'étais. Mais dès que je commençais à croquer dans mes tartines croustillantes, il interrompait sa rude besogne, se retournait à moitié et me fixait avec un mauvais regard en coin.

Le temps se figeait pendant quelques secondes, je le sentais bouillir de l'intérieur. Je savais exactement ce qu'il ressentait et je n'en n'abusais pas. J'ordonnais à mes mâchoires de cesser tout mouvement. Je me sentais pris en faute tandis que lui reprenait son

chemin comme si de rien n'était.

Nous n'en avions jamais parlé, mais je connaissais le mal dont souffrait Alexi. Je ne l'observais pas par sadisme mais, simplement, le spectacle qu'il m'offrait me rassurait. Je n'étais donc pas la seule victime de ce déséquilibre accablant et absurde, et j'avais visiblement affaire à un homme plus endommagé que moi. Son seuil de tolérance semblait inférieur au mien. Il m'intriguait. Jusqu'où pouvait-il aller ?

Il faut dire que son environnement était propice à de nombreuses distorsions auditives : dans le bar de M. Zemouri, il y avait toujours la radio à fond. La station choisie, particulièrement commerciale, diffusait plus de pubs que de chansons, et le mixage des annonces publicitaires se révélait toujours plus élevé que celui des morceaux qu'elles entrecoupaient.

Dès que le premier client – après moi, s'entend – s'introduisait dans le café, Alexi devait allumer le poste. C'était l'exigence du patron : il fallait écouter la station qu'il avait sélectionnée, et il en était fier.

« J'adore cette radio, ils passent des chansons du bon vieux temps, quand on savait chanter. Aujourd'hui, y a plus de mélodie et on ne comprend même pas ce qu'ils baragouinent. »

M. Vigne, un routier à la retraite qui portait bien son nom, était quasiment toujours le premier arrivé au comptoir. Un matin, alors qu'il s'envoyait un petit blanc sec à jeun, il lança, la voix rauque et usée par le tabac :

« Ils n'ont plus aucun mérite à être chanteurs, ils chantent tous avec Auto-tune.

– C'est quoi ça, "toto-tune" ? demanda M. Zemouri.

– Auto-tune : c'est un logiciel qui fait chanter juste !

– Eh bien, ça ne marche pas leur truc, même avec ça, c'est de la daube en boîte. »

À ce moment précis, la radio diffusa une chanson de Pierre Bachelet. M. Zemouri poussa le curseur au maximum. Il se mit à fredonner les paroles.

« "Mé-lo-die d'am-our chante le corps d'Emma-nuelle…" Ça, c'était de la chanson ! »

Il voulut que tout le monde reprenne en chœur avec lui.

« Au moins, les chansons de l'époque, on peut les chanter à plusieurs… »

C'était systématique, la FM nostalgique, sinon ça signifiait qu'il n'y avait pas d'ambiance dans son bar, et ça, c'était impensable ; il voulait de la vie.

M. Zemouri avait peur du silence, pour lui synonyme d'absence, de vide, ou de manque de rendement, peut-être.

C'est certainement pour cette raison qu'il avait baptisé son bar La Criée, et ça n'était pas un hasard : ce bistrot était comme un exutoire ; ici, les clients ne s'exprimaient qu'en hurlant, on aurait dit une armada de chanteurs d'opérette qui essayaient de placer leurs voix au-dessus des réclames de la radio. M. Zemouri scandait les commandes. Entre le choc des assiettes et les percussions claquantes des soucoupes de tasses à café qu'on empilait à un rythme effréné en les sortant du lave-vaisselle, les couverts qu'on projetait contre l'évier en inox – ce qui évoquait le carambolage entre deux semi-remorques remplis de tambourins à grelots et de barres de fer –, les grincements des pieds de chaises qu'on déplaçait sans les lever, les clients qui découpaient leur entrecôte en raclant leur assiette bien fort en alternant avec leurs conversations soutenues et leur mastication épaisse, c'était le chaos acoustique.

D'ailleurs, si ça n'avait pas été pour observer le comportement d'Alexi, je ne serais jamais revenu dans le bar de M. Zemouri. Même si le café y était correct et le pain croustillant, on n'y atteignait pas non plus l'excellence.

Malgré mon rapport particulier – pour ne pas dire compliqué – aux sons, j'arrivais bizarrement à prendre sur moi à La Criée : le fait de voir quelqu'un plus atteint me permettait de mettre à distance mon problème et ses sources. Voilà un gars qui subissait ce que je subissais, j'étais en empathie totale. J'en oubliais mes propres troubles, c'était étonnant. Un système de vases communicants à stress.

Pour le stress, je suis une proie facile. J'ai pourtant vécu une enfance paisible, peut-être trop. Tout le monde est calme dans ma famille, sauf moi. C'est d'ailleurs ce qui me stresse chez eux : mes parents, mes oncles, mes tantes, mes cousins sont tous tranquilles, sereins, apaisés… chiants, finalement. Je trouve leur inquiétude molle et fade. J'ai envie de les remuer, mais je n'en ai pas la force, étant moi-même un mollusque. Les chiens ne font pas des chats.

Il ne s'est jamais rien passé d'extraordinaire dans ma famille, à part quelques décès par-ci par-là.

Mes parents m'ont eu très tard, et je les ai toujours connus vieux. Ils sont encore ensemble, à la retraite en Lozère, le département le moins peuplé de France. Je déteste aller chez eux. Même si c'est très beau, la Lozère, en leur compagnie ça sonne comme *loser*.

Ils sont d'un ennui total, tout ce qu'ils disent et ce qu'ils font m'indiffère profondément.

Mes parents étaient commerçants, ils tenaient un pressing. Je ne sais pas ce qu'il peut y avoir de plus emmerdant pour un gamin que de grandir dans un pressing. Je détestais le bruit lancinant que faisait la vapeur des fers à repasser, d'ailleurs je ne repasse plus rien, j'aime quand c'est froissé.

Les clients n'avaient jamais rien d'excitant à raconter sinon « Ah, mon imperméable a une trace de gras » ou « J'ai renversé du vin sur mon blouson en daim »…

Et comme les conversations de mes parents étaient ennuyeuses, il fallait toujours que les clients se rabattent sur moi, je devenais le seul sujet de discussion, ils me prenaient à partie en me frottant la tignasse (ce que je détestais) : « Il est bien sage votre fils, comment il s'appelle ? »

Damien que je m'appelle, Damien Ronseau. Je t'en pose des questions, moi ?

La seule personne qui pouvait égayer mon quotidien, c'était ma grande sœur Sophie qui poussait souvent des gueulantes et faisait des crises à ma mère et mon père, qu'elle trouvait trop plan-plan, à passer leur vie devant la télé, à râler devant les politiques et les actualités sans jamais faire l'effort d'un acte citoyen quelconque.

Sophie avait quinze ans de plus que moi, elle ne voulait jamais jouer avec moi quand j'étais petit et sortait tout le temps avec ses copines. Elle s'est mariée à vingt-cinq ans, et je ne l'ai pratiquement jamais revue depuis.

C'est quand elle a quitté le bercail, me laissant seul avec mes parents, que j'ai pris conscience de ma misophonie. Je m'enfermais dans ma chambre, je ne mangeais jamais dans la même pièce qu'eux, et ils m'ont toujours laissé faire.

Aujourd'hui, je suis habitué à cette solitude, et j'en ai même besoin.

J'ai choisi une profession qui me permet de rester chez moi, je passe les trois quarts de mes journées sur mon ordinateur. J'ai créé un business plein d'avenir : je vends à des personnes atteintes de la

maladie d'Alzheimer, qui se perdent très souvent, des ceintures équipées de balises GPS intelligentes, que j'appelle des « géotraceurs ». Je compte aussi parmi mes clients des PME ou des grands groupes qui achètent ce matériel pour localiser des ouvriers qui chuteraient dans l'exercice de professions à risques ou en altitude. J'en vends aussi à des chasseurs qui perdent leur chien, ou encore à des propriétaires de voiture, de bateau… en cas de perte, de vol et d'ébriété avancée. Parfois, je déjoue les plans d'un voleur ou je sauve des vies. À ma façon, je suis un justicier, mais un justicier assis, un héros statique. Cloîtré chez lui, face à ses commandes.

Les seules personnes à qui je parle sont mes clients ou mes fournisseurs, par téléphone : j'ai ainsi le pouvoir de régler le volume.

Ma sociabilité étant réduite à néant, j'avais besoin de ma dose matinale d'Alexi pour essayer d'égayer un minimum mon quotidien.

C'était devenu une habitude. Il me faisait vraiment marrer. Chaque matin, j'avais droit à un show digne des plus grandes comédies italiennes. Commencez votre journée par un fou rire et elle est gagnée.

Mais au-delà de la comédie, il y avait une tension dramatique latente qui me tenait en haleine ; rien n'était prévisible, ça pouvait déborder, je le savais, je le sentais…

Mon instinct ne m'avait pas trompé, car un jour de novembre, M. Bourrois, un habitué à la forte corpulence, débarqua au comptoir à sept heures du matin et s'envoya un vin blanc qu'il aspira comme un siphon en mastiquant des cacahuètes salées la bouche ouverte. Il reniflait toutes les vingt secondes, le nez bien chargé, et se raclait la gorge d'une façon très désagréable. Il parlait d'une voix puissante et oppressante, emplie de basses lourdes. Il occupait tout l'espace sonore, on n'entendait même plus les réclames.

J'observai Alexi, qui serrait les mâchoires tout en tartinant de rillettes le sandwich que demandait l'homme fort. Il déposa sa commande sur le zinc, face à lui, tandis que le client continuait à parler de la pluie et du beau temps. Puis ce dernier prit son sandwich, y mordit à pleines dents et commença à mastiquer la

bouche ouverte, à tel point que nous assistions au broyage des aliments en 3D. Il se mit à brailler et à s'esclaffer lourdement. À ce moment-là, je crus qu'Alexi allait lui planter son couteau dans la glotte.

Il changea radicalement d'attitude.

Il saisit une pile d'assiettes, qu'il éclata sur le zinc juste devant M. Bourrois, une giclée d'éclats de fausse porcelaine inonda tout le bar et M. Bourrois se prit un segment pointu d'assiette en plein dans l'œil. Il se plia en quatre et, étonnamment, souffrit en silence.

M. Zemouri était médusé d'incompréhension : que s'était-il passé ? Comment un gars aussi sympa qu'Alexi avait-il pu commettre un acte d'une telle violence ? Il appela le Samu, sonné.

Alexi, quant à lui, fumait sa clope dehors en regardant passer les voitures comme si de rien n'était.

Mme Zemouri, elle, saisit calmement le balai et commença à ramasser les débris d'assiettes broyées.

Alexi revint nonchalamment dans le bar et reprit son service, mine de rien. Le Samu embarqua M. Bourrois aux urgences tandis qu'Alexi lui tournait le dos et enfournait un croque-monsieur dans le micro-ondes. Le bar se vida.

Ma curiosité était à son comble : il fallait que je me terre dans un recoin, que je me fasse le plus discret possible pour tendre l'oreille et écouter l'argumentaire d'Alexi. Comment allait-il pouvoir justifier son acte ? Mais ça lui fut impossible ; aucun mot sensé ne sortit de sa bouche. M. Zemouri mit cela sur le compte du stress au travail. Il proposa à Alexi un peu de repos, que ce dernier accepta volontiers avant de saisir ses affaires et de décamper par la porte de la cuisine. Je fis le tour et le coinçai à la sortie.

Il n'était déjà plus le même, penaud, ses quelques effets personnels entassés dans un sac de supérette.

Je tentai d'utiliser son arme afin de dédramatiser la situation :

« Douze assiettes pilées pour la treize ! »

Mais, pour la première fois, Alexi fit mine basse devant moi et m'évinça : ça n'était pas le moment de plaisanter.

J'avais compris son monde d'un seul coup.

Déjà, nous n'étions plus dans le bar, le show ne se faisait pas *backstage* et j'avais un autre homme face à moi, le vrai.

L'acte qu'il venait de commettre le rendait honteux, mais il y avait autre chose, et c'était bien plus grave que je ne l'imaginais.

Je le fixai au fond des yeux et affirmai d'une voix posée et ferme que je le comprenais.

Il me regarda avec complaisance, et je devinai qu'il voulait être seul.

Nous ne nous étions jamais vus en dehors du bar, nous n'avions pas dépassé le rapport serveur-client, je lui tendis donc ma carte et lui proposai de m'appeler.

« Si tu as besoin de parler à quelqu'un, n'hésite pas, je suis la bonne personne. Je sais exactement quel est ton problème. »

Il attrapa ma carte d'une main molle, me regarda d'un air ahuri et me répondit froidement :

« Je n'ai pas de problème, je suis juste fatigué, désolé Damien. Au revoir. »

Il me tourna le dos et s'en alla.

Tandis qu'il s'éloignait, je tentai de lui expliquer le pourquoi du comment :

« Ta fatigue ne t'aide pas, c'est certain, mais au-delà de ça, tu souffres d'une pathologie dont on ne peut guérir. Le seul moyen de l'apaiser, c'est d'en parler. »

Il s'arrêta puis se retourna en me regardant d'un air étrange, comme si la situation était ambiguë, et me répondit :

« Ça ne m'intéresse pas. »

Il repartit. Il était déjà à vingt mètres de moi lorsque je ressentis le besoin urgent de lui balancer l'info, comme une révélation. Je hurlai alors :

« Tu es MI-SO-PHO-NE ! »

Vaincu, je retournai au bar pour assister au débriefing des fidèles piliers de comptoir revenus s'en jeter un petit afin de faire redescendre la tension.

M. Coubert y alla de bon cœur :

« Moi, j'ai toujours su qu'il était dangereux. »

Mme Jouanart, plus humaine :

« Je crois qu'il a des problèmes avec sa femme en ce moment. »

M. Aoufa, complètement ivre à huit heures trente, commenta la scène à coups d'onomatopées :

« Bahhh… Pfffff… Çaaaa ! »

M. Zemouri préférait qu'on n'en parle plus. La vie continuait, il fallait passer à autre chose. Il avait donné quinze jours de congé à son serveur et il l'appellerait quand il irait mieux. Il poussa à fond la

caisse le volume de la radio, qui diffusait « La belle vie », de Sacha Distel.

Sans Alexi, ma présence à La Criée n'avait plus aucun sens. Je rentrai chez moi pour coucher sur papier ce que j'avais ressenti, puis me replongeai dans mes commandes de géotraceurs.

Pendant les quinze jours qui suivirent, je ne mis pas le nez dehors le matin, me préparant mes tartines tout seul chez moi, essayant d'imaginer une réplique d'Alexi : « Le bonheur, c'est comme le beurre sur une tartine, c'est impossible d'en mettre partout. » Ou encore : « La vie, c'est comme une biscotte, si tu la serres trop fort, elle éclate. »

Ne me venaient à l'esprit que des phrases déprimantes.

Difficile de se faire rire. On dit qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, mais ça ne fonctionnait visiblement pas dans ce cas précis. C'est comme les gratte-têtes *senshi*, ces fines tiges métalliques souples qui ressemblent à des pattes d'araignée avec des petites boules au bout pour masser le crâne. Quand on le pratique sur soi, c'est agréable, sans plus, mais dès que quelqu'un d'autre opère, ça prend tout de suite une autre dimension.

Même si j'arrivais parfois à m'autodistraire et que je me marrais bien, il me fallait quand même une présence. J'allumais donc la radio en observant les passants par la fenêtre de mon appartement.

J'écoutais FIP. J'adore les voix suaves des animatrices qui ne parlent pas pour ne rien dire, contrairement à certaines radios FM où d'autres rient bêtement à des blagues de CM2. Leurs interventions sont écrites et surtout, surtout, il n'y a pas de pub.

Les pubs sont vraiment la malédiction de notre siècle ; le pire, c'est qu'elles prennent de plus en plus de volume – y compris sonore – d'année en année. Tolérance zéro.

Bientôt, on écoutera des radios qui ne passent que des pubs : « Pub FM, la radio qui ne fait pas semblant de vous passer de la musique ! »

Je ne comprends pas qu'on puisse écouter des pubs sans zapper, ça entre dans le crâne et influe directement sur notre inconscient pour nous faire choisir au supermarché des produits dont on n'a vraiment aucun besoin.

Enfin bon, je m'ennuyais.

Je n'avais plus mon spectacle matinal pour me distraire avant de retourner dans la vie active en toute sérénité.

Je me surprenais à attendre le retour d'Alexi, il était devenu mon centre d'intérêt. Il me permettait de me comprendre. À travers lui, je faisais ma thérapie indirecte.

Au bout de ces fameux quinze jours de jachère matinale, je retournai à La Criée, mais Alexi n'y était pas, M. Zemouri non plus. Il y avait là un jeune homme que je ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam qui servait des clients plus calmes qu'à l'accoutumée. Mme Zemouri faisait ses comptes près de sa caisse. Je n'osai pas l'embêter et passai mon chemin.

Je revins le lendemain matin : toujours pas d'Alexi, par contre M. Zemouri était là. Je lui demandai des nouvelles de son serveur. Pour la première fois, il me répondit sèchement :

« C'est plutôt des nouvelles de M. Bourrois qu'il faudrait prendre, car il est à l'hôpital. Il est bien blessé et va peut-être perdre l'usage de son œil droit. »

J'en fus désolé pour lui et je compris à cet instant qu'Alexi ne viendrait plus à La Criée. Et pourquoi ne m'étais-je pas inquiété davantage du sort de M. Bourrois, pourquoi ? Voilà que je me sentais coupable par procuration, presque complice, donc.

J'arpentai les rues à la recherche d'un autre bar aussi convivial mais moins bruyant, lorsque j'aperçus la silhouette d'Alexi, un fantôme… Je lui courus après comme un dératé.

Quand Alexi me vit arriver essoufflé et à moitié en sueur, il me dévisagea comme si j'étais une plaie béante qui envahissait son environnement pour lui rappeler ce fâcheux incident.

Il fallait que je le rassure. Mais comment ?

Des tournures de phrases s'entrechoquèrent dans ma tête, mais elles étaient toutes ambiguës :

Alexi, j'aimerais juste t'offrir un verre et parler cinq minutes avec toi.

Ah, c'est sûr, il va se poser des questions…

Euh… Alexi, tu as un problème, nous avons un problème.

Alors là, ça fait vieux couple qui se sépare et qui fait le bilan.

Alexi, j'ai un secret, nous partageons le même, mais tu ne le sais pas.

Bon, il semblait finalement impossible de ne pas induire d'ambivalence, alors j'assumai totalement l'équivoque et me lançai :

« Alexi, tu me manques. »

S'il avait eu des doutes jusqu'ici, il était certain qu'ils s'étaient désormais dissipés… Je continuai mon pédalage dans la choucroute de l'ambiguïté :

« La Criée sans toi, ça n'a plus de sens. »

Finalement, ça venait tellement du cœur que ça l'émut. La sincérité, il n'y a que ça qui marche.

Il afficha un léger sourire et c'est lui qui me proposa d'aller boire un café dans un bar sympa, Le Calbar, où les serveurs travaillaient en caleçon. Cette fois, c'est moi qui eus un doute.

Nous étions attablés dans un coin du bar. L'ambiance y était feutrée : une musique lounge légère émanait des enceintes, les gens parlaient posément. Les serveurs exerçaient effectivement leur profession en caleçon, tous les clients trouvaient ça normal et Alexi aussi, c'était un concept. La clientèle était assez jeune, à l'exception d'un octogénaire qui semblait parler à sa bière. Ils avaient une carte de cocktails énergisants et détox à n'en plus finir. Nous partîmes chacun sur un détox.

Alexi me confia que M. Zemouri avait été contraint de le virer, M. Bourrois ayant porté plainte contre lui, et qu'il était allé chercher son solde de tout compte.

C'est alors que j'intervins en sauveur.

EXPLICATION DE LA MISOPHONIE À UN MISOPHONE QUI S'IGNORE

« M. Bourrois était effectivement la victime, mais tu es une victime, toi aussi. »

Alexi me lança un regard vide et perdu. C'était le moment de développer mon raisonnement.

« Non que je cautionne ta violence, mais tu as des circonstances atténuantes.

– Mais il ne m'avait rien fait, M. Bourrois…

– Non, il ne t'a rien fait directement, mais il te faisait réellement souffrir, non ?

– Bah…

– Sa façon de mastiquer la bouche pleine, sa grosse voix qui remplissait toute la pièce…

– Oui, mais il n'y est pour rien.

– Il n'empêche, ce n'est pas parce qu'on ne contrôle pas ce qu'on fait qu'on n'est pas coupable… Est-ce que pour toi aller au cinéma est un plaisir qui peut se transformer en épreuve ?

– Quel est le rapport ?

– Quand tu es assis près de quelqu'un qui croque du pop-corn, tu ressens quoi ?

– L'envie de l'étrangler, je ne comprends même pas pourquoi on vend des pop-corn à l'entrée des cinémas, c'est insupportable ! Je change souvent de place à cause de ça.

– Eh ben, tu vois, c'est ça !

– C'est ça quoi ? Tout le monde trouve ça odieux !

– Justement, tu crois qu'ils vendraient des pop-corn si tout le monde trouvait ça abject au point de changer de place ? »

Je pris son silence pour un acquiescement ferme.

Je continuai mon interrogatoire, me sentant comme un superpsy qui avait toutes les clés pour remettre son patient d'aplomb.

« Est-ce que dans les transports en commun, bus, métro, train,

avion, etc., tu ressens des montées de haine envers les gens qui mastiquent un chewing-gum, qui reniflent, qui déglutissent ?

– Euh… oui.

– C'est ça ! Lorsque tu étais petit, est-ce que tu avais du mal à assister au terrible spectacle d'un ou plusieurs des membres de ta famille qui mangeaient bruyamment ?

– Ma sœur et mon père mastiquaient comme des veaux et mon frère faisait un raclement de bouche qui m'exaspérait, mais comment tu sais ça ?

– Parce que tu es misophone.

– Miso… *fōn* ? C'est une soupe japonaise ? »

Je retins un petit rire : je trouvais sa blague très moyenne, mais sa naïveté était assez irrésistible.

« "Miso" : la haine ; "phone" : des sons. La haine des sons. Les misophones détestent les petits bruits agaçants du quotidien qui paraissent anodins aux autres mais qui leur sont insupportables, au point de leur faire perdre leur sang-froid. Cela provoque en eux une sensation de haine ou de dégoût.

– Mais ça porte un nom ? »

Visiblement, il ne m'avait pas du tout écouté, pourtant j'avais bien hurlé.

« Eh oui, ce que tu ressens, nous sommes nombreux à en souffrir.

– Nous ?

– Oui, car j'en suis…

– Ah oui, toi aussi, tu… »

Je fis mon premier *phoning-out*.

« La misophonie n'est pas aussi lisible que d'autres pathologies, ses symptômes ne sont pas visibles pour les autres. Elle est sournoise mais réelle, elle est comme une gangrène qui te ronge jour après jour sans que tu t'en aperçoives. Elle te fait te sentir dérisoire alors qu'elle te fait souffrir intensément, ta bonne volonté n'y pourra rien. N'essaie pas de lutter, accepte-la. L'incompréhension des autres est fatale, elle sera ton fardeau et ils te le reprocheront. Tu n'as qu'une seule chance de t'en sortir : la résilience. »

À ce moment-là, il me regarda comme si j'avais formulé une prière.

Mais dans ses yeux, je voyais que ça pétillait, j'avais éveillé sa curiosité. Désormais, c'est lui qui était au spectacle.

« Mais tous les miso… euh, phobes…

– Phones !

– Oui, phones… Ils sont tous sensibles aux mêmes bruits ?

– Nous en avons beaucoup en commun, mais chacun en a un qui l'ulcère plus que les autres, voire plusieurs, et il suffit parfois d'un seul pour te pourrir la vie.

– Moi, par exemple, ce qui me rend dingue à La Criée, c'est quand quelqu'un mastique ses tartines de pain grillé. »

Je ne me sentis pas du tout visé.

« Mais je comprends ! Il y a des tonnes de bruits, celui de la mastication étant le plus fréquent. Ça peut être une personne qui croque une pomme, le broyage d'une chips dans la bouche, une respiration lourde, les ronflements, un souffle rauque, le reniflement régulier d'un enrhumé, quelqu'un qui siffle les "s", le clapotis de la salive entre la langue et le palais, les cliquetis des lèvres, les chuchotements, les chantonnements, les sifflotements, les succions, les aspirations interdentaires, le râle de satisfaction après une gorgée, les gens qui parlent fort au téléphone, les craquements de doigts, un bâillement gras et sourd, la toux, ou tout simplement la voix d'une personne… Nous avons tous au moins un son qui peut nous exténuer plus que les autres à un moment précis, mais le misophone les a enregistrés dans son disque dur et chaque fois qu'ils jaillissent, ils lui tendent les nerfs directement. »

M. Bourrois cumulait de nombreuses provocations sonores, je lui avouai qu'il me mettait également hors de moi.

Alexi me regarda, complice et souriant pour la première fois. J'entrevis ses dents, un peu chargées et légèrement en biais, et je remarquai qu'il émettait lui-même un léger bruit en positionnant sa langue contre son incisive droite, puis j'oubliai…

La pertinence d'Alexi fit qu'il releva le point commun entre tous ces sons : ils étaient organiques et donc engendrés par l'humain. Les misophones seraient-ils misanthropes ?

Il se sentit soulagé, il n'était plus seul, il me fixa avec insistance et un sourire figé assez inquiétant. Il était passé de l'indifférence à la passion en l'espace de trois minutes.

Subitement enjoué, il ajouta d'autres sons à ma liste :

« Moi, j'en ai plein d'autres encore, et pas forcément des organiques : le tic-tac d'une horloge, la fameuse goutte d'eau qui perle, les crépitements des emballages de bonbons ou de gâteaux au cinéma ou au théâtre, le cliquetis d'un stylo, le tapotement répété sur les touches d'un ordinateur ou d'un portable, les froissements

des pages d'un journal qu'on tourne indélicatement, quelqu'un qui se coupe les ongles – le pire étant ceux des orteils –, une personne qui écoute de la musique à fond qui déborde de ses écouteurs, les gens qui traînent des pieds – pire encore avec des tongs –, les pas du voisin du dessus, surtout le gosse qui galope lourdement – à croire qu'il le fait exprès –, les adeptes de la marche nordique qui laissent traîner leurs bâtons par terre, le radiateur électrique qui claque, la cuillère qu'on tourne dans une tasse ou dans un bol qui racle les parois de façon répétitive… »

Il connaissait bien son problème, il les avait déjà tous listés lui aussi.

« Impressionnant ! Mais est-ce que tu peux me décrire la sensation que tu éprouves lorsque tu subis une attaque auditive ?

– Mes mâchoires se serrent, je ressens une tension dans le corps, un sentiment de mal-être et de haine envers la personne qui en est à l'origine… avec limite l'envie de l'étrangler.

– Exact ! Puis s'ensuit la culpabilité de trouver cet énervement grotesque, le sentiment d'impuissance parce qu'on ne peut rien dire de peur que l'autre trouve cela ridicule. »

Alexi était scotché : il se sentait scanné, étudié comme un rat de laboratoire et, en même temps, moins seul.

Il avait du mal à le croire.

« Comment une même catégorie de gens peut-elle éprouver une sensation identique face à une agression qui n'en est pas une ? »

Je m'imposai alors en scientifique chevronné :

« Ce serait un trouble neuropsychique, un dysfonctionnement du cerveau qui fait interagir ces sons disharmonieux directement sur le système nerveux…

– Un dysfonctionnement du cerveau ? Tu te fous de moi, là ?

– Eh bien non, d'après une étude américaine, au moins quinze pour cent de la population en souffre et ignore ce que c'est. »

J'aime bien citer des études américaines : tout de suite, ça pose le type qui a des infos à l'échelle du globe.

« Certains se sentent agressés par un environnement, quelque chose ou quelqu'un sans savoir pourquoi. Chacun a un son particulier qui le bloque plus qu'un autre mais, encore une fois, quasiment tous les misophones recensés sont d'accord pour dire que la mastication est le pire de tous. »

Je décelai alors dans le regard d'Alexi un basculement radical : je n'étais plus une plaie lourde et infectée ; je devenais un messie

libérateur et donneur d'espoir. Les yeux écarquillés, le regard intense, il buvait mes paroles. Enfin quelqu'un qui comprenait et définissait son problème, et il y avait même un nom pour ça. Dingue !

Il n'en revenait pas, il en était presque sonné, à la fois diagnostiqué et soulagé.

« Ah, je ne suis pas fou alors ?

– Si, tu es fou, mais nous sommes nombreux, et bizarrement le mot "misophone" n'est toujours pas dans le Larousse.

– Mais comment être sûr qu'on l'est ?

– En général, les premières sensations désagréables se font sentir dès l'âge de dix, douze ans.

– C'est hallucinant ! C'est la période où j'ai commencé à prendre conscience que certains bruits m'énervaient. Mon père était très dur avec moi et ma mère subissait aussi sa sévérité. Avec mes frères et sœurs, on était obligés de manger tous ensemble à des heures précises et de rester à table jusqu'à la fin du repas, interdiction formelle de la quitter. Nous n'avions pas le droit d'écouter ni la télé ni la radio pendant ce temps. Les murs de la cuisine dans laquelle on se réunissait pour dîner étaient recouverts de carrelage, du coup le moindre miappement résonnait !

– Donc, aucune possibilité de ne pas être exposé à ce concert de muqueuses.

– Oui, concert de muqueuses, c'est exactement ça ! Des muqueuses qui claquaient contre le plomb de leur dentition… Mon père portait un dentier et il y avait toujours de la viande qui se coinçait à l'intérieur. Il passait son temps à essayer de l'enlever en aspirant fortement, ce qui ajoutait une partition au concerto des mélodies indigestes. Les repas de famille étaient une véritable torture. Et je ne pouvais rien dire. Lorsque je faisais la moindre remarque, il se mettait en rogne : "Les enfants, ça ne parle pas à table !" J'étais privé de dessert et je devais aller dans ma chambre. Au final, je préférais m'isoler et sacrifier mon désir de sucré plutôt que subir ce supplice, quitte à me prendre une torgnole. »

Il resta en suspens un instant, puis m'adressa un sourire complice, il commençait à me faire confiance.

Nous reprîmes un cocktail détox chacun.

Je ne pouvais désormais plus arrêter Alexi, il avait besoin de déballer son sac, qui était tellement rempli que je me transformai en garde-meuble.

Aujourd'hui encore, les repas de famille restent une torture pour lui, sauf que les protagonistes ont changé : ce sont désormais sa femme et ses deux enfants qui le perturbent nerveusement.

Il est le patriarche, et pourtant il subit toujours.

PORTRAIT DE FAMILLE

Son épouse, Karine : une femme douce et généreuse, qu'il aimait, il n'en doutait pas, mais c'était plus fort que lui, elle l'agaçait dans des moments d'intimité, notamment quand ils mangeaient ensemble.

Rien ne s'approche plus du bonheur que partager un repas avec les gens qu'on aime, et pourtant tout est pollué par cette maudite misophonie… et « maudite » est le mot juste. Je me plais à imaginer les autorités de la Grèce antique à court de divinité liée au son, contraintes d'en créer une de toutes pièces, celle qui dans l'*Odyssée* aurait infligé des malédictions de l'audition : Oreyos, dieu des Oreilles, cyclope de la feuille. Sa tête n'aurait été qu'une oreille, une oreille ornée de cheveux ondulants qui prendraient la forme de serpents qui mâchent… Telle une Gorgone, Oreyos aurait pétrifié les tympans !

Alexi évacua la charge qu'il avait dans l'estomac :

« Quand Karine déglutit, un son indescriptible se produit, et lorsqu'elle fait la cuisine, elle a tendance à goûter dans tous les plats et à picorer à droite et à gauche, elle a toujours un aliment à mastiquer. Ça ne s'arrête jamais ! Dès qu'elle commence à cuisiner et jusqu'à la fin du repas, c'est une souffrance !

– Tu n'as qu'à faire la cuisine.

– Elle ne veut pas ! Elle est à l'ancienne : pour elle, un homme doit bricoler, pas cuisiner. En plus, elle parle beaucoup, donc souvent la bouche pleine, et ça…

– Autre chose ?

– Ah oui, quand elle parle, surtout avec ses copines, sa voix se perche dans les aigus avec une sifflante, c'est strident ! »

Alexi ne supportait tellement pas les sifflements qu'il avait commencé par supprimer le « s » final de son prénom parce qu'à l'école un instituteur s'amusait à l'appeler Alexsssisss Cormèsss. Ça faisait trop de « s » pour un seul homme !

D'ailleurs, aussi paradoxal que ça puisse paraître, la misophonie est également appelée aux États-Unis *Selective Sound Sensitivity Syndrome*, ou les 4S, ou bien SSSS. Une allitération qui a de quoi rendre les misophones plus fous encore.

Le cas d'Alexi n'était pas unique. Lorsqu'au bout d'un certain temps des conflits naissent au sein d'un couple – à cause de la routine et de la lassitude – il y a toujours des nuisances fabriquées par le conjoint qui irritent l'un ou l'autre, misophone ou pas.

Imaginez pour Alexi… Le climat avec sa femme était déjà suffisamment tendu pour qu'il n'en rajoute. La difficulté, c'est de se faire comprendre. Dès qu'un misophone exprime ce qu'il ressent, c'est interprété comme un caprice. Soit il est incompris, soit il se fait rabrouer, soit il culpabilise.

Hector, son fils de seize ans, était dans une phase de rébellion, toujours dans la négation, haussant les sourcils dès que son père s'exprimait. Il avait besoin de s'affirmer et défendait sa mère.

Par moments, Alexi avait des idées saugrenues : son fils n'était-il pas animé par un complexe d'Œdipe permanent et ne voulait-il pas réellement tuer le père ? Ce qui l'attristait le plus, c'était que son fils l'insupportait aussi en mangeant, notamment le matin, quand il faisait craquer ses céréales en produisant des clappements odieux. Et quand il ne mangeait pas, il mâchouillait un chewing-gum.

J'ai observé qu'au petit déjeuner notre irritabilité est le moins gérable – à peine sommes-nous sortis de notre évasion nocturne, nos sens sont en éveil, à fleur de peau et d'oreille. Les assauts ont donc des effets amplifiés. Les connexions de notre cerveau ne sont pas encore toutes opérationnelles, une partie est toujours dans l'inconscient. Nous réagissons abruptement et domptons moins bien notre délicatesse.

Alexi me confirma cette particularité et se souvint de certains de ses commentaires adressés à son fils ou à sa femme au petit déjeuner :

« Hector, va broyer tes corn-flakes plus loin, tu me broies les nerfs, là ! » ; « Ma chérie, tu peux te moucher s'il te plaît ? Ce n'est pas joli quand tu renifles, en plus ça coule dans ton thé » ; « Hector, arrête de tirer cette chaise, soulève-la pour la déplacer ! » ; « Mon amour, quand tu grignotes tes biscottes, ferme la bouche, je t'en

supplie, sinon je te noie dans ton infusion » ; « Hector, tes Chocapic me rendent hystérique » ; « Ma chérie, encore une tartine et je fais mes valises ».

Le pire, c'était quand sa femme se levait avant lui et chuchotait pour être discrète… C'était loupé ! Il trouvait son murmure encore plus horripilant, elle ne savait pas chuchoter et sa voix portait davantage que lorsqu'elle parlait normalement, et ça le réveillait !

Alexi était une victime, attaqué régulièrement par ceux qu'il aimait. Un classique chez les misophones : les proches nous mettent souvent hors de nous, car nous connaissons leurs sons déclencheurs et nous avons tendance à les anticiper, ce qui ne fait qu'empirer l'hypersensibilité.

Il n'y avait que sa fille de huit ans, Miranda, qui n'éveillait en lui aucune animosité ni dégoût. Était-ce un autre exemple du principe du vase communicant ? Ils étaient très complices, à tel point qu'il avait peur de lui avoir refilé le virus. Elle était également agacée par sa mère et son frère, et elle voulait toujours manger seule dans sa chambre.

Alexi traversait une période difficile, et sa femme ne supportait plus ses angoisses.

Ils vivaient dans un petit appartement de banlieue parisienne, au bord d'une nationale et d'une voie de chemin de fer, sous un couloir aérien, dans un vieil immeuble où il n'y avait toujours pas de double vitrage : la totale pour un type sensible de la feuille.

Karine manquait parfois de psychologie et avait également tendance à lever les yeux au ciel quand Alexi lui demandait de faire des efforts de pédagogie. Elle pensait qu'il fallait affirmer les choses de façon directe et immédiate et ne jamais prendre de gants avec les enfants au motif que ça forgeait des caractères en demi-teinte ; elle était pour le retour de l'autorité dans l'éducation.

Alexi considérait au contraire qu'il fallait être subtil et délicat avec les enfants, on pouvait obtenir beaucoup d'eux sans forcément les gronder, peut-être parce qu'il n'avait pas envie de reproduire ce qu'il avait vécu, persuadé que la rigueur de ses parents ne l'avait

pas aidé.

Alexi et Karine se connaissaient depuis les bancs de l'école primaire, ils étaient restés ensemble sans vraiment savoir pourquoi. La peur du changement ? de se retrouver seul ? ou peut-être par manque d'opportunité ? Ils s'étaient mariés et avaient eu deux enfants magnifiques. Était-ce un amour d'enfance ou une amitié de longue date mutée en couple ? Un couple qui aurait pu faire rêver, chacun ayant été le premier amour de l'autre, mais la réalité entache très vite les rêves.

Ils s'étaient trompés mutuellement, se l'étaient avoué puis pardonné. Ils s'aimaient, ça ne faisait aucun doute, mais leur amour s'était transformé en un quotidien répétitif et parfois lassant.

Désormais, Alexi avait envie et besoin de s'épanouir. Mais pas facile en étant au chômage à quarante et un ans avec deux enfants.

Alors qu'il égrenait la complainte de sa situation, il s'interrompit net et se retourna sur le vieux monsieur qui parlait toujours à sa bière. Son regard changea, il devint froid et tendu, il se leva et m'annonça d'un ton solennel :

« Je dois partir. »

J'avais tellement envie de continuer à l'écouter, sa vie me passionnait, j'étais demandeur.

« Tu as gardé ma carte ?

– Je l'ai jetée.

– Prends mon numéro, si tu as besoin de parler à nouveau, je serai ton oreille avec plaisir. »

Alexi enregistra mon numéro dans son portable. Sa mâchoire se contracta, sa bouche s'amincit, ses lèvres disparurent, et il se retourna de nouveau. Je vis derrière lui le vieux monsieur qui se raclait la gorge. Alexi le foudroya du regard avant de se tourner vers moi, perdu. Je lui souris.

« Nous sommes complices, maintenant. »

Avant de sortir, il me demanda d'un air grave :

« Pourquoi tu fais ça pour moi ?

– Eh bien… Parce que ça me soulage aussi d'en parler avec quelqu'un. N'oublie pas que j'ai le même problème que toi, et ce monsieur m'incommode aussi, mais je n'en suis pas à ton stade », dis-je avec ironie.

Alexi ne sourit même pas, il scruta mon visage, et quitta Le Calbar sans me saluer.

Au chat et à la souris

Je repris une activité normale. Enfin, normale… J'étais resté seul dans le bar depuis quelques minutes quand je pris conscience que je ne tolérais pas davantage les raclements de gorge du vieux monsieur ; les sons qu'il produisait étaient odieux, disharmonieux, infects, infâmes, immondes… Mais bon, qu'en savions-nous, peut-être était-il malade ? Une bronchite, une déviation de la cloison nasale, un cancer de la gorge ? ou les trois ?! Il n'y pouvait rien et ne nous avait rien fait. Il nous faisait fuir par le simple fait d'exister. Il me fit subitement de la peine. Je lui souris mollement, il me répondit par un nouveau raclement encore plus sonore.

J'entendis tout à coup que quelqu'un reniflait de façon répétitive sur ma gauche, un autre croquait des chips en tripotant l'emballage sur ma droite…

Je leur souris à tous.

Je passai allègrement pour un imbécile heureux, mais c'était ma façon de répondre aux attaques, une technique de yogi.

Finalement, le yogi en moi fit des siennes, j'eus envie de me lever et de les exploser un par un façon *Kill Bill*, d'arracher le nez de celui qui reniflait, de déchiqueter la bouche de celui qui grignotait, de mettre un entonnoir dans la gorge du vieux monsieur, de le remplir de plâtre et de hurler. J'optai finalement pour la fuite. Je réglai nos quatre cocktails détox et sortis penaud.

Pendant les semaines qui suivirent, je me mis en mode « analyse », je voulais mieux comprendre ce phénomène presque paranormal. Je lisais tout ce que je pouvais trouver sur la misophonie, je passais tout mon temps à me concentrer sur cette perception atypique, comme si nous possédions des filtres qui sélectionnaient directement dans nos oreilles ce que nous ne voulions pas entendre et qui nous sautait aux tympans. Une perversion de l'inconscient, similaire à la difficulté que j'avais

d'arrêter de fumer. Pourquoi était-ce si difficile ?

Il est inscrit sur les paquets que « fumer tue », nous savons qu'un fumeur sur deux en meurt, nous n'apprécions que très peu de cigarettes, mais, étrangement, nous avons du mal à arrêter.

S'il était stipulé « manger ces bonbons tue » sur une boîte de confiseries, je pense que personne ne les mangerait, alors pourquoi est-ce que ça ne fonctionne pas avec la cigarette ?

Pourquoi ratons-nous notre entretien d'embauche lorsque nous voulons vraiment un job ? Pourquoi, lorsque nous tombons amoureux fous, nous comportons-nous à l'inverse de ce que nous souhaitons ?

Pourquoi n'arrivons-nous pas à dormir la veille d'une journée importante alors que justement nous aurions besoin d'avoir toutes nos forces ?

Pourquoi notre inconscient nous amène-t-il souvent là où nous n'avons pas envie d'aller ? Plus on attache d'importance à quelque chose, plus c'est difficile.

La pression nous fait agir à l'inverse de notre bonne volonté, comme s'il y avait une règle de l'insouciance : moins tu penses à quelque chose, moins c'est obsédant pour toi, plus tu as de chance de l'obtenir.

Ce phénomène se vérifia d'ailleurs une fois de plus. Chaque jour, j'avais une pensée pour Alexi, j'avais encore envie de discuter avec lui. Et au bout de quelque temps, lorsque pour la première fois je ne songeai pas à lui, absorbé par autre chose, je reçus un texto.

Il voulait me retrouver au Calbar, le jour même, à dix-huit heures.

Subitement, j'intellectualisai mon envie de le revoir. Je me doutais qu'Alexi n'était pas forcément un type bien sous tous rapports, il était imprévisible, et je pressentais qu'il était potentiellement dangereux, mais ça me faisait plaisir d'avoir de ses nouvelles. C'était vraiment plus fort que moi, il fallait que je sache ce qu'il vivait, comme une bonne série de fiction dont on ne peut se défaire, comme si on devait aller au bout de l'histoire. Sa vie m'intéressait plus que la mienne, son côté imprévisible me fascinait.

J'arrivai à l'heure au Calbar pour notre deuxième rendez-vous même si je savais qu'il serait en retard, et ça m'amusait presque, quelle excuse allait-il me sortir ?

À la même place que la fois précédente, j'observais les gens, en tête-à-tête avec un nouveau cocktail détox. J'allais décidément être purifié de l'intérieur. Mon attention fut attirée par un groupe de filles qui faisaient des messes basses entrecoupées de « trop pas ! » et de ricanements compulsifs de postadolescentes. Elles semblaient vouloir échapper à l'autorité parentale, être en quête d'événements non conformes à leur bonne éducation, et venaient certainement mater les cuisses des serveurs pour s'en amuser.

À côté d'elles, deux Américaines très bavardes parlaient très fort, et de leur conversation jaillissaient des sifflantes perçantes susceptibles d'atteindre des fréquences proches du supplice. Les « s », les « z », les « zss » surgissaient de leur bouche comme des serpents qui sifflaient sur ma tête :

« *It'ssss amazzzzzing* !!!

– *That'sssss impossssssible* !

– *What are you sssssaying* ? »

Ces sifflements persistaient et bourdonnaient dans mon pavillon auriculaire : « chzzzssss ». Je tentai de lutter, de penser à autre chose, mais ils revenaient et tourbillonnaient autour de moi : « zzzzchhssss ».

Je focalisais sur elles, et j'essayais d'analyser mon ressenti. Pourquoi est-ce que ça m'oppressait et me faisait monter la moutarde au nez ? Ces femmes ne m'avaient rien fait, je ne les connaissais pas.

En réalité, c'était l'attente qui commençait à être longue et ça ne m'amusait plus, je m'habituais déjà à l'idée qu'Alexi allait me poser un lapin.

Je relativisai et pensai que tout ça n'avait pas d'importance, j'entrepris d'imaginer la vie de ces Américaines et ça m'occupa. Je me les représentais faisant du rodéo sur des vaches au Texas, et les stridences qu'elles émettaient le devenaient de moins en moins.

Mais j'avais quand même besoin de réconfort, alors je passai du détox au spritz.

J'attendis au moins cinquante minutes avant qu'Alexi rapplique, littéralement en nage et sincèrement désolé.

Il commença par m'expliquer que tout ce que je lui avais dit l'avait obsédé, ça monopolisait son attention et il n'arrivait presque plus à penser à autre chose.

Il avait identifié de nouvelles sources déplaisantes et il voulait m'en faire part, tel un collectionneur de Panini qui veut montrer les

derniers sortis.

« Le tambourinement de la machine à laver, le grésillement du frigo, le ronronnement de la télé, le vrombissement de l'aspirateur, le sifflement de la cafetière, le bourdonnement du sèche-cheveux… »

Il n'énuméra que des objets du quotidien.

Il avait parlé de notre conversation à sa femme, qui l'avait pris pour un désaxé et m'avait mis dans le même panier.

Malgré les témoignages et les articles sur le Web, elle tenait à distance ce « faux problème ».

Wikipédia ou pas, elle qualifia cette pathologie de « futilité », précisant même que « sur Internet, il n'y avait que des conneries ». Pourtant, elle n'hésitait pas à lui envoyer des liens dès qu'il s'agissait d'angoisses qui la concernaient.

Ça devenait compliqué pour Alexi ; il lui avait confié son malaise officiellement et scientifiquement reconnu, mais c'était comme s'il avait fécondé dans un violon. L'indifférence de sa femme lui était cruelle, c'était pire qu'avant, il en vint même à penser qu'elle faisait volontairement plus de bruits en mangeant.

Son fils, Hector, avait assisté à leur conversation et pulvérisait ses céréales clairement plus abusivement, par provocation. Il jubilait d'avoir trouvé le talon d'Achille de son père.

Les sensations de haine et de dégoût qu'il ressentait lui semblaient désormais légitimes. Alexi demanda plusieurs fois à Hector de fermer sa bouche, mais bien au contraire, il décupla les sons.

Une engueulade éclata jusqu'à l'escalade. Hector surnomma son père : « la Guigne ». Alexi ne put se contenir et le gifla. Son fils, désireux d'être le nouveau mâle dominant, répliqua par un coup de poing en pleine arcade sourcilière. Alexi, ne pouvant laisser un tel geste impuni, le corrigea avec une belle fessée, ce qui (du haut de ses seize ans) l'humilia définitivement. Karine exigea fermement qu'Alexi s'en aille, et il s'exécuta, honteux.

Il sombra alors dans un sanglot interminable. Toute l'attention du bar était centrée sur nous.

Gênant.

Je me sentis dépassé par tant d'instabilité et lui conseillai de

consulter le thérapeute qui m'avait permis de trouver des pistes pour m'apaiser dans les moments de tension.

Pour Alexi, voir un psy était hors de question ; payer pour parler à quelqu'un qui était obligé de t'écouter et dont c'était le métier, il fallait vraiment être désespéré.

J'eus envie de lui dire qu'il était vraiment désespéré, mais je n'osai pas et ne répondis rien – le silence qui suivit laissa deviner le fond de ma pensée. Il me foudroya du regard, je crus que j'allais en prendre une et, comme la fois précédente, il se leva d'un coup sec avant de sortir.

J'observai ceux qui nous entouraient pour comprendre ce qui avait bien pu l'énerver cette fois, mais… personne de suspect.

Le vieux monsieur n'était pas là, les Américaines étaient parties jacasser ailleurs et les demoiselles en soif de railleries gloussaient toujours mais n'avaient rien de « déclenchant », au contraire je les enviais presque : elles passaient leur vie à se poiler.

Bizarre… Était-ce moi qui l'avais fait fuir ?

Je restai sur ma chaise sans rien faire, le regard dans le vide. Le temps s'était arrêté. Seul dans le bar pendant au moins une heure, enchaînant les spritz.

Soudain, j'eus une vision. Je reconnus un visage familier à côté de ce groupe, une femme isolée, et pas n'importe laquelle : Amélie, mon Amélie.

AMÉLIE

J'avais vécu avec elle les meilleurs moments charnels et spirituels de ma vie. Nous faisions l'amour comme jamais je n'avais fait l'amour, nos corps et nos esprits étaient en fusion totale. J'aimais parler avec elle de tout et de rien, sa voix produisait sur moi un effet aphrodisiaque permanent. Elle était brillante et drôle, j'aimais son rire, un rire élégant, troublant, qui me rendait heureux. Je la trouvais bouleversante, attachante, sa bouche semblait m'observer et ses yeux me parler. J'aimais ses mains, ses genoux, ses coudes, tout ! J'adorais la contempler évoluer dans l'espace, la voir marcher était un spectacle, tout comme sa peau dorée si douce. Ses lèvres étaient des gourmandises suaves et liquoreuses dont le goût s'éternisait dans ma gorge des semaines durant…

Je lui fixais des rencards, elle me posait des lapins.

Quand je la sollicitais, elle m'ignorait ; elle n'aimait pas qu'on vienne à elle, c'était son seul défaut, il fallait toujours que ce soit elle qui décide. « Oui, ben décide-toi », avais-je envie de dire. Elle avait le chic pour me balader, elle était insaisissable, je ne faisais qu'attendre le moment de la revoir.

J'étais demandeur, tout le temps.

Mon désir tournoyait comme un gyrophare sur ma tête, ça l'avait effrayée et elle s'était enfermée dans sa coquille. Elle est terrible, cette théorie du « fuis-moi, je te suis »… J'étais incapable de la fuir. Elle savait que j'avais mis ma fierté de côté, c'était plus fort que moi : j'avais constamment envie d'être avec elle.

Quand par miracle elle acceptait de me voir, on ne partageait jamais plus qu'une soirée, elle partait toujours dans la nuit ou aux aurores, et je n'avais pas à affronter le terrible épisode du matin, quand soudain tout semble moins magique. Mais après chacune de nos rencontres, je ne savais jamais quand aurait lieu la suivante.

Je n'arrivais pas à penser à autre chose qu'à mon désir de la voir, alors j'écrivais tout ce que je ressentais, tout ce que j'avais envie de

lui dire, ça m'aidait, ça m'accompagnait… Je n'avais jamais écrit autant de lettres d'amour à une femme, et pourtant elle n'en lut aucune : je ne les lui ai jamais envoyées, je redoutais trop sa réponse ou son silence.

Ça faisait au moins six mois qu'elle ne m'avait donné aucun signe de vie malgré mes nombreuses relances. Elle ne voulait plus me voir, son désir pour moi s'était évaporé, elle s'était fait passer pour morte à mes yeux.

Comme ces idoles qui meurent à vingt-sept ans, le fameux club funeste des vingt-sept : Janis Joplin, Amy Winehouse, Kurt Cobain, Jean-Michel Basquiat, Jimi Hendrix, Jim Morrison… – et la liste est longue –, ces étoiles filantes que nous n'avons pas vu vieillir mais qui sont devenues des icônes disparues en pleine gloire. Elles n'auraient peut-être pas conservé leur auréole si nous les avions vues se dégrader et poursuivre leur carrière en offrant des prestations moins extraordinaires.

Amélie, c'était pareil : notre amour en était resté au point culminant, elle m'avait laissé en haut du tremplin en plein envol, sur un petit nuage dont je n'étais jamais redescendu, je l'avais idéalisée et mise sur un piédestal orné de diamants, de rubis, de saphirs, d'émeraudes et de Dragibus.

Ce jour-là, je la trouvai aussi belle et radieuse qu'avant. Sa beauté se distinguait même en contre-jour. De sa chevelure cuivrée se dégageait une aura envoûtante qui me happait comme un napperon en dentelle pris dans une tornade.

Le simple fait de la revoir me plongea un an en arrière. Je devins subitement gauche, mon rythme cardiaque s'accéléra, j'avais les mains moites, les jambes cotonneuses, comme le tendron de veau que j'avais l'impression d'être. Comme avant, comme si on ne s'était jamais perdus de vue. Je n'avais pas réussi à faire mon deuil, elle ne m'avait même pas quitté officiellement. D'ailleurs, il n'y avait jamais rien d'officiel avec elle, elle me disait toujours : « On n'est pas vraiment un couple. » Qu'est-ce qu'elle faisait mal, cette phrase. Ça signifiait : « Je ne t'assume pas vraiment, tu sers de dépannage en attendant mieux… »

Mais j'y croyais toujours, je savais qu'il y avait une brèche dans laquelle je n'avais pas encore réussi à m'infiltrer. C'était le moment.

Je la fixais, elle ne me regardait pas. Impossible qu'elle ne m'ait pas vu. Il fallait que je lui parle, que je sois courageux et que je lui redonne envie d'être avec moi. C'était elle la femme de ma vie, je le savais, je le sentais. Sa présence était un signe du destin.

Mon palpitant était au bord de l'explosion, mes mains suintèrent, mes aisselles s'humidifièrent, j'étais prêt à l'aborder… quand un homme surgi de nulle part vint l'embrasser sur la bouche, avant de s'asseoir à côté d'elle en lui caressant la cuisse.

Le coup de hache sur la tête.

Tout s'effondra, la magie s'arrêta net.

Le bruit de ventouses gluantes produit par leurs muqueuses durant ce baiser provoqua en moi une montée de sang et de dégoût. Ça me faisait l'effet de deux déboucheurs à tuyauterie qui s'empoissent. Le frottement de la main velue de l'homme sur son jean m'horripila. En signe de satisfaction, elle lui sourit, caressa ses cheveux et lui remit une mèche en place, très maternelle. J'eus envie de me ruer vers ce type, de le scalper et de lui éplucher les lèvres avec un Économe de cuisine.

Je m'approchai de lui, furieux. J'étais en eau, en deux secondes mes hormones m'avaient fait passer de l'excitation passionnelle à la jalousie hargneuse.

Lorsque je vis son visage, je crus que mon cœur allait cesser de battre…

Alexi !?

J'étais déjà tombé bien bas, mais je m'écroulai, m'effondrai et m'enfonçai plus profondément que terre jusqu'au magma.

Le saaaalaud !

Il s'était joué de moi.

Il me manipulait. Il connaissait Amélie, j'étais allé à La Criée avec elle.

Il se la tapait en douce, il me la jouait Calimero, mais il avait trouvé la plus incroyable des femmes – bien sûr, puisque c'était celle de ma vie.

Je crus bien que j'allais le tuer ; je le prendrais par les cheveux pour l'humilier devant elle, je vengerais M. Bourrois, sa femme et son fils et peut-être d'autres victimes dont il ne m'avait jamais parlé, je serais un justicier, et Amélie le comprendrait, et voudrait de moi à nouveau…

Arrivé à un mètre du couple, le poing serré prêt à lui refaire le

portrait, je me rendis compte que j'avais fabulé et que ce type ne faisait que ressembler à Alexi, mais en plus grand, plus blond et plus musclé. Mon cerveau avait fabriqué de toutes pièces la pire de mes craintes : encore un travail de l'inconscient, et un peu celui du spritz.

À deux secondes près, c'était le drame.

Amélie me surprit dans cette attitude très étrange, entre le Sioux en soif de scalp et le lapin pris dans les phares, à trente centimètres de son visage. Elle ne put désormais plus m'ignorer et me salua comme si j'étais une connaissance du bar.

« Ah tiens, salut. »

Son indifférence me foudroya.

Je sortis du Calbar le cœur entre les jambes, la boule au ventre.

Le fantôme de notre amour était de retour, je le voyais tournoyer autour de moi comme un vautour guettant sa proie.

Il fallait que je l'éjecte rapidement de mes pensées, je devais faire une croix sur Amélie, cesser de ruminer encore et faire en sorte qu'elle ne monopolise plus mon esprit, c'était maintenant, tout de suite… m'ouvrir à d'autres perspectives.

Je tentai de me convaincre : « Cette fois, c'est sûr, ce n'est pas elle la femme de ma vie, elle est trop… enfin pas assez… Et puis alors ce type, le cliché du grand blond musclé… Vraiment… pfff… Tellement prévisible… »

Je fouinai dans mon *phone* ; on dit toujours qu'on va chercher trop loin ce qui est parfois juste à côté, peut-être était-ce une femme que je connaissais ?… Je fis tourner la liste de mes contacts comme à la roulette russe… Stéphanie Dornel ? Non, elle est totalement hystérique. Christelle Mongeot ? Mmmh, non plus, trop dépressive. Samia Draouni ? Caractérielle, dominatrice et trop exigeante. Stella Gimel ? Mais non, trop lunatique…

Soudain, un texto.

J'eus un flash : Amélie m'écrivant « *En te voyant dans ce bar, j'ai réfléchi… Tu es l'homme de ma vie, vivons ensemble, faisons des enfants…* »

Mais non, c'était Alexi.

Possible de se retrouver chez toi
à seize heures ?

Ma réponse fut un peu plus froide que d'habitude :

Euh… là ? Que se passe-t-il ?
Pourquoi chez moi ?

Mais il ne répondit jamais, et il se pointa à mon appart vers vingt heures avec une grosse valise, en sueur, et manifestement désespéré.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ? C'est quoi cette valise ?

– Je suis désolé, je n'ai pas pu te répondre… Karine a jeté mon portable par la fenêtre après une grosse crise. Ça s'est mal fini. Elle m'a définitivement viré, je n'avais pas d'autre solution que venir chez toi. »

La colocation

C'est ainsi que je lui ouvris la porte de mon petit duplex de la rue Cotte, tout en sachant que j'allais très vite le regretter.

Il pleura comme un gamin.

J'avais tellement de peine pour lui, sa détresse m'attendrissait, je devais l'aider. Comme investi d'une mission – oui, rien que ça –, je l'accueillis chez moi aussi chaleureusement que possible.

« Tu es chez toi ! »

Qu'est-ce que je n'avais pas dit là…

Alexi n'était plus du tout le gars fort et drôle que j'avais connu. Il était devenu neurasthénique. Il ne faisait absolument rien d'autre que grignoter toute la journée, il dévorait tout ce qui passait devant lui en regardant des émissions débiles à la télé.

Il devenait nécessaire de procéder à une mise à jour de son cerveau, et de mon garde-manger aussi : il avait vidé toute ma bouffe, il ne restait même plus de sucre en morceaux – il les gobait.

Il se nourrissait de *junk food* et de produits industriels, ne faisait jamais les courses, ne rangeait pas ses affaires, n'éteignait pas les lumières, ne débarrassait pas la table, ne se lavait plus, se laissait totalement aller, se transformait en légume qui grossissait de jour en jour. Il arrivait à peine à se lever pour aller aux toilettes.

J'étais devenu sa nounou.

Le pompon : il me piquait mes tee-shirts, mes chaussures, mes chaussettes, et même mes slips. Je n'arrivais pas vraiment à savoir s'il ne se complaisait pas dans ce rôle.

Je tentai malgré tout quelques réflexions sans le brusquer : « Tu pourrais quand même ranger tes chaussettes, enfin, mes chaussettes ! » ; « Quand tu te sers à manger, débarrasse après, j'suis pas ta boniche ! » ; « Quand tu sors, éteins au moins les lumières et ferme les fenêtres, j'bosse pas chez EDF ! » ; « Allez, va prendre une douche, tu fermentes là, c'est plus possible ».

Il me répondait à peine, par des borborygmes.

Alexi était en train de devenir mon piquebœuf, mon *Buphagus*, ces oiseaux parasites qui vivent sur les buffles, et j'étais le buffle. D'un commun accord, le buffle accepte de laisser gambader sur son corps à volonté le *Buphagus*, qui, en échange, le débarrasse des tiques et autres petits insectes désagréables. Ils sont programmés pour être ce qu'ils sont. Alexi et moi, c'était la même chose, mais je n'étais pas certain qu'il me débarrasserait des tiques. Je devais rester sur mes gardes, car cet oiseau parasite a aussi tendance à se nourrir du sang suintant des plaies ouvertes des mammifères, les affaiblissant, allant parfois jusqu'à causer leur mort.

J'avais réussi à prendre sur moi, jusqu'au jour où il grignota des Curly devant la télé. Le craquement de ses maxillaires contre ce biscuit salé mit mes hormones en action ! Ce fut le premier véritable déclencheur venant d'Alexi qui me fit monter dans les tours. Je le mis face à ses responsabilités.

« Ça non ! Pas les Curly !!! Maintenant, tu te bouges ! Et t'arrêtes de faire la moule sur son rocher, parce que ton rocher, c'est MON canapé ! »

Ça le bouscula. Il s'effondra, puis s'excusa à genoux.

Gênant.

Deux semaines plus tard, je passai au plan B : la motivation !

Je l'incitai à trouver un nouveau travail et le mis sur la piste de Momo, un ancien conducteur de taxi qui avait monté sa société de chauffeurs privés et voulait faire concurrence à ceux qui étaient déjà en place. Il cherchait de nouveaux chauffeurs, je sautai sur l'occasion.

Le deal était simple : il fallait avoir son permis depuis plus de deux ans, et apprendre les rues de Paris par cœur. Alexi détenait son permis depuis ses dix-huit ans et connaissait Paris comme sa poche.

Mais, se complaisant largement dans cette situation de victime-glandeur, il ne fit aucun effort. J'utilisai les grands moyens : un bon coup de pied au popotin en faisant comme avec les gosses, « sinon, privé de télé, privé de dessert ».

Et bizarrement, ça fonctionna.

Il émergea du canapé, je lui prêtai un costume et il se rendit à son entretien avec Momo, qui fut séduit par le charisme d'Alexi et

l'engagea sur-le-champ.

Il lui fournit une berline et prendrait simplement sa commission au passage.

À la fin de sa première journée, je le vis rentrer à l'appartement les yeux remplis d'un nouvel éclat, mais à peine arrivé il se dirigea sur le canapé et alluma la télé.

Le lendemain, rebelote, cependant je sentis que petit à petit il prenait de la distance avec le canapé et la télé. Ça lui faisait du bien d'être actif.

Chaque soir, il me faisait un bref compte rendu, comme un enfant après une journée d'école : « Aujourd'hui, personne ne m'a énervé, j'ai souri toute la journée » ; « Un gars avait oublié son portable dans la voiture, je lui ai rapporté » ; « Une femme a cassé son talon en fermant la portière, je l'ai conduite gratuitement chez le cordonnier », etc.

J'étais ravi, progressivement, il se remettait sur les rails et retrouvait son humour.

Pour fêter ça, nous allâmes dîner dans un bon restaurant avec mes amis de lycée, les seuls individus avec lesquels j'avais réussi à me sociabiliser. Erwan, mon plus vieil ami, celui sur qui on peut compter en cas de coups durs, celui qui ne te trahira jamais, le bon pote fiable, ainsi que Mikaël, qui était dans notre classe en seconde – j'avais moins d'affinités avec lui, mais il avait toujours traîné avec nous, il faisait partie du décor. Enfin, il y avait Agathe, une amourette de jeunesse avec laquelle j'étais resté ami. Elle venait de se séparer du père de sa fille, et je voulais la présenter à Alexi. J'imaginais que, avec Alexi, ils pourraient se rejoindre sur le terrain du désespoir, tels deux naufragés du désir qui se trouvent sur l'île de la coïncidence.

J'étais toujours heureux de les retrouver, ça me donnait un ancrage, ils faisaient partie de mon histoire et moi de la leur. Avec Agathe, j'avais une belle complicité sans équivoque. C'étaient mes meilleurs amis, les seuls que j'avais envie de voir quand je n'avais envie de voir personne. Je présentai Alexi comme l'une des personnes les plus drôles que j'aie pu rencontrer. Mais l'effet fut totalement inverse : Alexi s'était renfermé et regardait mes potes avec défiance, comme s'il ne voulait pas me partager. Il avait du

mal à s'immiscer dans la conversation et toutes ses remarques tombaient à l'eau.

Pendant l'apéro, un morceau de saucisson resta coincé entre les dents d'Erwan, qui essayait régulièrement de l'aspirer, ce qui produisait un sifflement désagréable. J'échangeai un regard complice avec Alexi et, comme si j'avais validé son idée par télépathie, il saisit en toute impunité un cure-dent destiné à piquer les olives et le tendit à mon ami en lui demandant d'un ton autoritaire et dédaigneux de retirer le petit bout coincé. Erwan, toujours arrangeant, s'exécuta sans faire d'histoire, mais sans comprendre l'exaspération soudaine qui habitait Alexi.

Bonne ambiance…

Alexi était un peu ailleurs, mais, en même temps, on se remémorait des anecdotes en faisant référence à des gens qu'il ne connaissait pas ; il se sentait mis à l'écart. Il fusillait du regard Erwan, qui n'avait pas réussi à venir à bout de son morceau de saucisson. Agathe l'ignora totalement, et Mikaël ne parla que de lui. Alexi ne s'intéressa même pas à eux, il ne posa aucune question et se replia sur son portable.

Puis Mikaël dégusta un onglet de bœuf et là… ce fut le drame. Il le mastiquait avec un tel délice qu'il produisait un petit clappement de satisfaction après chaque bouchée afin de nous faire partager sa délectation. Alexi le dévisagea froidement et lui intima de mâcher la bouche fermée et de ne plus émettre ce bruit insupportable après chaque déglutition. Mikaël, loin d'imaginer qu'Alexi était sérieux, en rajouta en se marrant. Je vis la mâchoire et les mains d'Alexi se contracter, et son visage devenir rouge sang. Mikaël le défia du regard, mais Alexi déguerpit du restaurant.

Je pédalai dans la choucroute de l'incompréhension en essayant de leur expliquer le problème d'Alexi. Je n'avais jamais parlé de misophonie avec eux, et ils me regardèrent tous comme si je leur annonçais qu'Alexi venait d'un autre système solaire.

Autant dire que pour Agathe, c'était fichu, Alexi était passé pour un mal élevé, un psychopathe, et elle ne voulait pas le revoir. D'ailleurs, aucun d'entre eux ne voulait le revoir et moi non plus, mais bon… il habitait chez moi.

Après ce merveilleux dîner, je rentrai dans mon appartement, où je trouvai Alexi allongé sur le divan, hypnotisé par la télé. Comme il restait silencieux, je choisis de l'ignorer et me dirigeai vers la

cuisine pour me concocter une petite infusion spéciale sommeil. Ce n'est qu'au bout d'une vingtaine de minutes qu'il vint vers moi, tout penaud, imitant le chien qui chouine.

Le lendemain matin, alors qu'Alexi dormait encore, j'entendis jaillir de sa bouche une douce mélopée saccadée. Des ronflements de sanglier enrhumé. J'étais sur le point de le filmer pour lui prouver qu'il pouvait lui aussi être un agresseur quand je reçus un appel de Momo, fou de rage : Alexi avait volé tous les bonbons et chewing-gums fournis par la société et n'en donnait jamais aux clients. Momo le soupçonnait de les revendre, mais comment lui expliquer que ce n'était pas le profit qui l'animait ?

Je décidai de ne pas lui en parler, même après avoir trouvé une quinzaine de boîtes de chewing-gums planquées en haut de mon placard de cuisine.

Une semaine plus tard, j'étais à deux doigts de ne plus lui en vouloir lorsque Momo m'appela à nouveau, pour m'annoncer cette fois qu'Alexi avait abandonné la berline en plein milieu du périphérique, avec un client à bord. Un véhicule avait embouti la voiture, dont le coffre était endommagé. Elle avait été embarquée à la fourrière avec une énorme amende à la clé et un client furieux qui avait porté plainte contre la société de Momo.

Alexi, décomposé et rouge de honte, déballa ce qu'il avait sur le cœur, le nez coulant, comme un enfant face à son père qui l'aurait surpris en pleine école buissonnière.

« Pardon, vraiment, mais le client n'a pas répondu à mon "bonjour", il m'a indiqué l'adresse de sa destination, très autoritaire, sans me regarder et sans un "s'il vous plaît", c'est important la politesse, quand même ! Une fois installé dans la voiture, il s'est mis à respirer très fort et à renifler par à-coups, et il se raclait la gorge ! C'était franchement énervant, alors j'ai poussé la radio à fond. D'un ton affirmé, jupitérien même, il m'a aussitôt demandé de la couper, mais j'ai fait comme si je n'entendais pas. Il insistait, je l'ignorais. Jusqu'au moment où il s'est permis de franchir la barrière physique en me tapotant l'épaule. Il n'aurait jamais dû être tactile, je n'aime pas qu'on me touche, surtout un inconnu ! Il s'est collé à mon siège derrière moi, ses narines remplies de morve contre mon oreille droite, je sentais sa respiration lourde. La moutarde m'est montée

au nez, puis au cerveau, et a fini en mayonnaise ! J'ai pilé en plein milieu du périphérique, j'ai planté la voiture et je suis parti. Le client n'en revenait pas, tu aurais dû voir sa tête !!! »

Alexi semblait presque amusé par cette anecdote.

Étrangement, tout en trouvant sa réaction impossible, folle et dangereuse, je le comprenais. Je choisis d'abonder dans son sens en le réconfortant :

« Ce n'est pas grave, l'essentiel c'est que ce type n'ait pas été blessé. Le reste n'est que matériel.

– C'est vrai, tu me comprends ?

– Euh, bon… pas au point d'abandonner la voiture en plein périph', mais…

– … Tu me comprends ou pas ?! »

Je me lançai alors dans une plaidoirie qui lui donnait presque raison :

« Bah… j'avoue que lorsqu'on est dans une voiture, on a le sentiment que cette boîte métallique est notre espace vital, et dès qu'un inconnu s'y introduit, on ressent comme un effet de caisse de résonance, tout est amplifié. La proximité du passager qui se trouve juste derrière toi t'agresse, le souffle chaud de cet inconnu qui voyage jusque dans ton cou, c'est pas terrible. C'est totalement normal de te sentir agressé mais bon… il faut vraiment que tu apprennes à canaliser tes impulsions, Alexi…

– C'était plus fort que moi, ça m'a dépassé… Mais tu me comprends ! Tu es la seule personne qui me comprenne sur cette Terre.

– OK, mais maintenant que tu le sais, si ça t'arrive à nouveau, prends sur toi et appelle-moi, par exemple.

– Tu es mon ami, mon seul ami. »

Il me serra fort dans ses bras.

J'étais à la fois ému et effrayé par sa déclaration d'amitié ; j'avais conscience que rien de tout ça n'était normal, mais j'avais la sensation d'être pris au piège. Je m'étais d'ailleurs piégé tout seul, je l'avais bien cherché.

Mais je redoutai qu'il ait fait d'autres victimes. J'essayai de tâter le terrain :

« Tu t'es déjà énervé contre d'autres clients ? »

À peine lui avais-je tiré les vers du nez qu'ils sortirent tout seuls, Alexi avait vraiment besoin de se confier :

« Un jour, un autre client mal élevé s'est introduit dans la berline,

le téléphone à l'oreille, sans me calculer, en me balançant sa destination avec dédain ! Il parlait tellement fort dans son mobile que je ne m'entendais plus penser ! En plus, il mastiquait bruyamment bouche ouverte. J'ai dû lui dire que les chewing-gums étaient interdits dans la voiture, j'avais d'ailleurs mis deux panneaux à l'arrière des appuis-tête. Je lui ai demandé aimablement de le jeter, mais il m'a envoyé bouler en me rappelant bien qu'il était au téléphone, puis il s'est rongé les ongles…

« Alors j'ai changé de trajectoire. Il était tellement absorbé par sa conversation qu'il ne s'en est même pas rendu compte, et je suis descendu dans le sous-sol d'un parking, où je me suis garé avant de verrouiller les portes. Je lui ai confisqué son portable et j'ai commencé par lui pincer la bouche très fort. Il était tétanisé, il tremblait. Je lui ai fait avaler son chewing-gum et je l'ai ligoté avec du gros scotch de déménageur… et je l'ai laissé comme ça, à l'arrière de la voiture pendant au moins trois heures… Quand je suis revenu, il était blanc de terreur. Je l'ai prévenu qu'il avait intérêt à tenir sa langue, sinon il le paierait très cher, d'autant plus que j'avais son adresse. Si tu avais vu sa tête ! »

Alexi afficha un rictus très inquiétant. J'avais hébergé un psychopathe capable du pire ! Je me mis à l'engueuler comme un gosse qui avait fait une bêtise :

« Mais Alexi, tu te rends compte de ce que tu as fait ? C'est pas bien ! Faut pas faire ça ! Faut plus jamais faire ça ! S'il avait prévenu la police, tu serais en prison, là !!!

– Mais… je croyais que tu me comprenais ?! »

Cette fois, il n'y avait plus de place pour le doute : ce type était dangereux. Je ne savais pas où me mettre, j'étais pris de panique. Il le sentit et me regarda, sûr de lui, comme si rien ne s'était passé, avant de me proposer d'un ton rassurant :

« Ça te dirait d'aller à la pêche ?… Ça nous fera du bien un peu de campagne, au calme. »

Ça NOUS fera du bien ? Comme si j'étais aussi coupable que lui ou même son complice, il me mettait dans le même panier. Mais le plus grave, c'est que j'acceptai de l'accompagner.

C'est ainsi que nous nous rendîmes tous les deux sur les bords de Marne dans un coin qu'il connaissait bien, isolé du monde. Il fit l'éloge de la nature et du chant des oiseaux, si mélodieux.

Il avait apporté une mallette contenant du matériel de pêche.

Lorsqu'il l'ouvrit pour préparer son hameçon et sa canne, j'eus la sensation que c'était comme un cérémonial. J'observais un tueur montant son fusil : mon imaginaire se remit en action et je commençai à envisager le pire.

Il était serein, d'un calme froid, ce qui me paraissait sidérant après tout ce qu'il s'était passé. Installé à côté de lui, je n'osais dire un mot.

Il enchaînait les prises, satisfait de lui. En une heure, il avait réussi à pêcher cinq goujons et trois petites carpes. Sa façon d'enlever les hameçons de la gueule des poissons tout en me regardant me terrifiait et me fascinait. Fier de son butin, il me tendit solennellement les poissons comme des offrandes à Bouddha.

Je ne savais pas si c'était sa manière de se faire pardonner, s'il voulait m'empoisonner avec des poissons remplis de PCB, ou s'il s'agissait simplement d'un geste amical.

Que se passait-il donc dans sa tête ?

On resta silencieux un long moment avant qu'il rompe la glace :

« Tu peux me laisser ton appart' ce soir ?

– Euh… ?

– J'ai dégoté un rendez-vous avec une cliente. »

Voilà pourquoi il avait tenté de m'amadouer avec ses poissons pourris, c'était un manipulateur de première, en fait ! Il me prenait pour une truffe. L'air de rien, je demandai :

« Ah bon, tu as rencontré quelqu'un ?

– Oui, une beauté ! Dès qu'elle s'est glissée dans la voiture en tenue légère, j'ai eu une révélation. Alors j'ai sorti l'arsenal, tout mon attirail de séduction. Quand j'ai fini par lui demander si elle voulait me revoir, elle a accepté. Comme je n'ai pas les moyens de l'emmener au restaurant, je lui ai proposé un dîner aux chandelles. Je me suis permis de lui donner ton adresse. Ça me redonne confiance en moi, tu sais. »

Quel culot ! Quelle audace ! Quel salaud ! Voilà qu'il me mettait devant le fait accompli. Cette fois, il dépassait les bornes… J'hésitai à lui coller mon poing dans les gencives avant de choisir une autre option : j'acceptai de lui confier mon appartement.

Je mis de nouveau mon ego de côté, et je m'invitai à mon tour chez Erwan et Sabine, qui vivaient dans un petit appartement, dans le dix-neuvième. C'était spartiate et exigu. Erwan m'installa dans la chambre de leur fils de treize ans, Antoine, qui dormit sur le

canapé. Mes pieds débordaient du lit, les draps me grattaient et la déco était effrayante, entre les posters de groupes dont je n'avais jamais entendu parler – des musiciens à la coupe de cheveux d'un autre monde – et quelques jouets qui traînaient par-ci par-là. Les murs étaient épais comme des tranches de pain de mie, et j'entendis les voisins d'à côté copuler façon grizzly toute la nuit, ce qui m'amena à imaginer qu'Alexi en faisait autant chez moi. J'étais bonne poire mais, après tout, si ça pouvait le rendre heureux…

Le lendemain matin, j'envoyai un texto à Alexi, qui resta sans réponse.

J'avais mariné toute la nuit et il me laissait sans nouvelles. Là, c'était trop ! Je rentrai chez moi pour lui coller un uppercut sur le menton. Lorsque j'ouvris la porte de mon appartement, je le trouvai nu, en étoile de mer dans mon lit, et curieusement seul.

Allez savoir pourquoi, je ne le réveillai pas, mais je me rendis à la boulangerie. Je lui servis le petit déjeuner au lit, avec des croissants encore chauds, et il se réveilla avec un sourire.

Il se sentit comme un pape et me remercia d'une façon familière qui me parut condescendante :

« Merci, mon poulet. »

Ma curiosité étant à son paroxysme, j'enchaînai en lui posant la fameuse question :

« Alors ? »

Il ne se fit pas prier :

« Eh bien… Elle est arrivée, exquise, avec une jupe très aérienne puis s'est assise sur le canapé, elle a croisé ses sublimes jambes fuselées, et je me suis installé face à elle. Je la trouvais très sensuelle. Je lui ai servi une coupe de champagne, nos regards se fondaient l'un dans l'autre. Sa poitrine généreuse ondulait à chacun de ses mouvements et éveillait en moi un désir torride… Mais elle s'est mise à grignoter les Curly qui traînaient sur la table. Tu as dû me refiler ta "Curly-phobie". Soudain, tout a basculé, elle est passée de la pin-up à la *pin-down*, et a commencé à me taper sur le système violemment. J'entendais son nez siffler quand elle respirait, elle parlait la bouche pleine en émettant des tonalités stridentes. »

Qu'avait-il fait de la fille ? Je l'imaginais dans sa tenue sexy déchirée, ligotée dans la salle de bains, la bouche cousue par du fil de pêche et les narines agrafées.

« Euh… tu as fait quoi ?

– Ma libido s'est éteinte sur-le-champ, je n'avais plus envie d'elle,

je me suis rendu compte que c'était ridicule ! Je n'allais quand même pas tromper ma femme avec cette inconnue qui s'offrait au premier chauffeur VTC venu !

– Et donc ?

– Je lui ai demandé de partir.

– Ah bon ?! Comment a-t-elle réagi ?

– Elle n'a rien compris, alors j'ai insisté. Elle a fini par prendre son sac et elle est sortie en claquant la porte. De toute façon, j'étais épuisé. »

Tu m'étonnes ! Ils avaient quasiment vidé le magnum de champagne que j'avais planqué sous l'évier…

Cette anecdote fit remonter Alexi dans mon estime. Je croquai joyeusement dans mon croissant, mais je sentis son regard noir se poser sur moi.

Et je formulai cette phrase aberrante :

« Pardon, j'ai mâché. »

J'étais devenu coupable de ce que je reprochais d'habitude aux autres : le chasseur de mâcheurs chassé, mâché.

« De toi, je le tolère », répondit-il la tête haute, avec un geste de la main signifiant « je te fais grâce de ma colère ».

Non mais je rêve ! C'est pas vrai ! Je suis chez moi, je l'héberge, je l'aide, je lui laisse mon appartement, je vais lui chercher des croissants et c'est moi qui lui présente mes excuses, qu'il accepte sans scrupule, tel César me laissant la vie sauve.

Le sans-gêne du bonhomme…

Une fois de plus, j'eus envie de propulser mes phalanges dans ses maxillaires, mais mon néocortex fit son œuvre en analysant ce qui venait de se produire. Je m'étais fourré moi-même dans cette situation par ultraempathie pour Alexi, en me positionnant en sauveur paternaliste et libérateur.

Il abusait de ma bienveillance chaque jour un peu plus. Je n'arrivais pas à m'imposer, pourtant j'avais matière à argumenter. Mais ce que je ne m'expliquais pas, c'était que ses déglutitions, je les entendais, je ne les aimais pas, et étonnamment ça ne m'affectait pas. Alexi s'était d'emblée positionné en victime, et ceux qui l'entouraient ne pouvaient qu'être coupables, et cette culpabilité m'empêchait d'être victime moi-même.

Il m'entraînait petit à petit dans sa folie. Nous devions régler ce problème grotesque.

Je pris les rênes de la situation en exprimant mon ressenti sans y mettre la moindre haine ni rancœur, et j'analysai ce qui nous pourrissait la vie à voix haute :

« Alexi, il faut qu'on se rende à l'évidence, nous sommes des tyrans. Nous devons nous assouplir, être plus tolérants, et surtout relativiser l'ampleur de nos réactions face à la banalité des situations. Il est impossible d'empêcher les gens de mâcher, de respirer… »

Il me coupa net.

« Je ne veux les empêcher ni de respirer ni de manger ! Juste qu'ils le fassent discrètement, sans éclat, sans… »

Je l'interrompis à mon tour.

« Tout le monde fait du bruit en mangeant, c'est mécanique : de la nourriture s'introduit dans une cavité buccale occupée par un organe musculaire et charnu qu'on appelle la "langue". Les aliments sont broyés par des organes durs, les dents. Ensuite la salive joue son rôle et avec l'enchevêtrement de tous ces organes et ces matières – muqueuses, liquide, ivoire, émail – le palais fait office de caisse de résonance. Tout est dégluti dans la gorge pour finir dans le tube digestif. Il est quasi impossible que toutes ces actions se produisent en silence.

– Je sais, mais c'est moche, tu ne trouves pas ? La nature est bien fichue mais ça, ça fait partie des vices cachés, et puis comprendre le problème ne le résout pas, au contraire : dans notre cas, ça l'aggrave puisqu'on ne peut rien y faire. »

Il avait tapé juste.

J'essayai de contre-argumenter de façon plus humaine que mécanique.

« Manger est un acte de partage, un moment de communion avec les gens qu'on aime. La misophonie pourrit ces petits instants de vie avec les autres, on devrait moins s'écouter.

– On devrait, mais on ne peut pas.

– Pourquoi ?

– Vu qu'on entend ce qu'on ne veut pas entendre, on s'écoute aussi sans le vouloir.

– C'est de l'humour, ça ?

– On dirait. »

Je ne savais plus sur quel pied danser, il me déstabilisait. Ça ne réglait pas nos tourments.

À tout problème, il y a une solution, et quand on ne la trouve pas, il faut remonter à la source.

J'avais repéré peu de temps auparavant un groupe de misophones sur Facebook, un vivier de témoignages de victimes de ce dysfonctionnement. Ils confiaient sur la Toile leurs problèmes ultra-intimes. Ils se sentaient seuls au monde avec cette punition impossible à disculper.

Les témoignages tournaient régulièrement autour des mêmes sujets : repas de famille impossibles, un conjoint irritant ou irritable, et même des mères de famille qui ne supportaient plus leurs propres enfants.

Régulièrement, l'incompréhension des autres venait s'ajouter à leurs angoisses. Et lorsque certains réussissaient à confier leurs tourments, les gens leur renvoyaient une forme d'indifférence ou de mépris.

Parfois on se moquait d'eux, les mêmes formules revenaient avec une certaine condescendance : « Tu te rends compte que tu es particulier ? » ; « Arrête tes caprices, c'est ridicule » ; « Faut prendre sur toi » ; « T'es invivable » ; « T'es chiant, en fait » ; « T'as un problème, toi, tu devrais te faire soigner ».

Le pire, c'est qu'on aimerait bien se faire soigner, mais il n'y a aucun remède.

Le Pr Pawel Jastreboff, qui a découvert cette pathologie en 2000, préconise une technique à pratiquer sur neuf mois : associer immédiatement un bruit agréable à un bruit désagréable quand il nous saisit. C'est très contraignant : ça fait dix ans que j'ai toujours mes écouteurs sur moi, et dès que j'entends un son déclencheur, je mets la musique. Mais ça n'a rien changé au problème, je dois certainement mal procéder. Il faudrait que je rencontre ce Jastreboff.

Alexi et moi lisions ensemble des témoignages sur Internet, où il y avait à boire et à mâcher.

C'était amusant de lire les descriptions de ce que les victimes ressentaient. L'un décrivait la respiration de sa femme comme une aspiration de déchets organiques et purulents, une autre expliquait que le raclement de gorge de son mari lui faisait penser à un presse-purée rouillé, une fille parlait de sa mère qui toussait comme d'un

moteur de tondeuse en train de caler, et un adolescent disait de son père qu'il avait la bouche pâteuse comme s'il avait avalé de l'enduit, les lèvres crépitant comme un œuf au plat…

Les Misophones anonymes

Ce groupe de misophones organisait tous les mois une réunion encadrée par une psychologue où chacun pouvait s'exprimer librement : une sorte de Misophones anonymes.

Curieux de comprendre ce problème de l'intérieur et de rencontrer d'autres spécimens de notre espèce, on s'inscrivit à l'une de ces séances mensuelles qu'ils organisaient à Belleville, dans un immeuble décati.

Dès notre arrivée, on recevait un badge personnalisé. L'organisatrice nous accompagnait au sous-sol dans une salle de conférences totalement délabrée. L'atmosphère était sombre, pesante et discrète malgré les quelques personnes déjà installées, très disciplinées.

Les respirations étaient légères, personne ne mastiquait rien ni ne se rongeait les ongles. Dans le temple des contaminés, tout le monde était vigilant, chacun étant censé être ce qu'il était. Nous craignions tous de faire subir aux autres ce que nous subissions nous-mêmes. Personne n'osait prendre la parole. Nous nous regardions tous en chien de faïence, tels des prédateurs à l'affût d'une proie potentielle, des *serial killers* dans la même pièce : qui serait le premier « tué » ?

Les têtes se tournaient au moindre raclement de gorge, dès qu'une bouche s'ouvrait ou une respiration s'amorçait…

Puis après deux ou trois « hum, hum », l'organisatrice introduisit le débat, et aussitôt les premières confidences amorcées, nous fûmes propulsés hors du temps, chez des extraterrestres qui parlaient de mastication, de déglutition, de reniflement, de stylo qu'on tripote, de chuchotement, de gens qui traînent des pieds…

Une femme très élégante était assise à côté de nous. Avec Alexi, on l'avait tout de suite repérée et, en faisant un tour d'horizon, je constatai que quasiment tout le monde l'avait scannée. Même si ça n'était pas notre premier objectif, on était tous les deux charmés. On

eut la même idée : « Et pourquoi ne pas vivre avec une misophone ? Au moins, elle nous comprendrait. »

Cette très jolie femme, munie d'un petit carnet et un stylo quatre couleurs à la main, semblait contenir sa nervosité en exerçant des pressions sur les loqueteaux de couleur.

Le processus de fonctionnement d'un groupe est toujours assez étonnant, chacun prend sa position de dominant/dominé par rapport à un autre. Si on ne place que des dominants ensemble, automatiquement, l'un d'entre eux deviendra un dominé.

Mais bizarrement, cette dominée-là, cette proie que nous avions tous remarquée, n'était pas une petite brebis sans défense : elle fut la première à se confier. Elle s'avéra être la plus catégorique, c'en était presque à se demander si, pour elle, il ne fallait pas exterminer les gens qui mâchent, qui reniflent, qui se mouchent, qui toussent… Le comble : elle avait une voix criarde et perchée qui la faisait paraître hystérique et tout à coup moins envoûtante. De femme fatale, elle s'était transformée en dictatrice.

Après quelques plaisanteries de l'organisatrice, l'ambiance se détendit et les témoignages se succédèrent :

« Je ne vais plus au cinéma, ni au théâtre, à cause des pop-corn et des chewing-gums. Je regarde la télévision seule chez moi.

– Moi, c'est le tic-tac des horloges, je pourrais en briser les aiguilles, je voudrais qu'on les détruise toutes ! Vive le numérique !

– En ce qui me concerne, c'est plutôt les tapotements sur les ordinateurs ou sur les portables, je ne prends plus le train à cause de ça.

– L'angoisse, pour moi, c'est mon fils de quinze ans qui a la bougeotte, il ne tient jamais en place, j'ai envie de le clouer. Ses pieds, ses jambes, ses bras, ses mains sont sans cesse en mouvement et tapotent tout ce qui est autour de lui. Il est toujours en train de tambouriner tout ce qu'il trouve, il voudrait être batteur, quel enfer !

– Quand ma femme mâche, mon amour pour elle se dissipe sur-le-champ. Quand elle déglutit, j'ai envie de l'étrangler. Nous ne mangeons jamais dans la même pièce. Nous évitons les restaurants. Hors de question de faire des dîners en famille et encore moins chez des amis. D'ailleurs, nous n'avons pas d'amis.

– Moi, c'est les pommes, les autres aliments ne me dérangent pas, mais si quelqu'un croque dans une pomme, le craquement produit m'est insupportable, peut-être parce qu'on m'obligeait à en manger

quand j'étais petit… Paradoxalement, aujourd'hui, je suis pomiculteur. Allez comprendre…

– Moi, je suis apiculteur et je n'aime pas les bourdonnements d'abeilles… ni le miel.

– *Idem*, je suis vétérinaire et je n'aime pas les aboiements, surtout ceux des petits roquets qui ne servent à rien, et je déteste les pépiements et les jacassements d'oiseaux, surtout ceux des corneilles et des pies.

– Nathalie, oto-rhino-laryngologiste. Je ne dors plus avec mon mari à cause de ses ronflements, je pourrais l'étouffer. Mon époux adore les carottes crues : les craquements qu'il produit quand il grignote m'horripilent. Il a souvent les lèvres sèches et, quand il ouvre la bouche, il émet un petit clapotis qui m'exaspère, j'ai envie de le museler, et il a une façon d'avaler sa salive qui me met hors de moi. Je ne peux plus faire l'amour avec lui, car je déteste ses gémissements de plaisir et même le son du frottement de son corps contre le mien me répugne, mais bizarrement je l'aime… »

Finalement, les misophones souffraient dans des situations où les autres prenaient le plus de plaisir : les repas de famille, les restaurants, le cinéma, le théâtre, les voyages et même l'amour…

Une adolescente restait dans son coin sans oser s'exprimer, assez effacée. Elle semblait très abîmée par sa misophonie. Elle tenta de s'immiscer dans le débat à plusieurs reprises sans succès. Puis elle réussit à hausser le ton et à se faire entendre :

« June, j'ai quinze ans. Mon père fait toujours un claquement de bouche après chaque bouchée et un "aaah" de satisfaction après chaque gorgée de n'importe quel breuvage. Il mange toujours la bouche ouverte et parle la bouche pleine. Quand je le lui fais remarquer, il me gronde. Ma mère se racle tout le temps la gorge et renifle. Je les déteste à cause de ça, je n'attends qu'une chose : ma majorité pour pouvoir partir de chez eux, sinon je serais capable de faire une bêtise… »

L'ambiance devint plus pesante. Jusqu'où cette descente aux Enfers mènerait cette jeune fille ? J'observai la psy dans l'espoir qu'elle intervienne et, finalement, j'eus juste le temps de lui dire :

« Il ne faut jamais croire que c'est une fatalité, il y a toujours une échappatoire ou une… »

Avant même que je finisse ma phrase, un type enchaîna avec sa femme qui traînait des pieds en chaussons… En fait, ils entendaient

tout mais n'écoutaient qu'eux. Il ne fallait pas tout confondre : ici, chacun venait vider son sac et éventuellement trouver des solutions, mais personne ne pouvait prendre en charge les problèmes des autres.

Ils étaient tous très perturbés par cette particularité, cette tare atypique. Pour certains, j'avais envie de dire qu'il y avait plus grave, mais ça n'aurait pas aidé à régler le problème. Pour eux, rien ne semblait plus sérieux ; c'était un poids très encombrant, ils en parlaient avec componction, comme s'ils étaient atteints d'un cancer.

Voulant dédramatiser la chose, je tentai de détendre l'atmosphère en proposant un chewing-gum à l'assemblée. Personne ne manifesta la moindre réaction d'amusement. Mais alors personne : je ne vis que des regards haineux à mon encontre. Pourtant, je trouvais que le contexte s'y prêtait.

On ne plaisante pas sur ce sujet ! Même si on est misophone ? Ah mince, normalement, on peut pratiquer l'humour communautariste sans problème si on appartient soi-même à cette communauté, non ? Eh bien là, non.

Il n'y avait aucun avantage à être misophone. J'eus envie de me convertir en arachnophobe.

Il faut dire qu'ils tiraient tous des têtes d'enterrement. Je me demandai alors si une personne atteinte d'une maladie grave oubliait sa misophonie ou si ça pouvait l'accentuer. Ou bien si en situation d'état d'urgence ou de survie, nous occulterions ce problème.

Un témoignage vint dissiper mes questionnements. Un ancien tireur d'élite, qui avait combattu sur plusieurs fronts au Moyen-Orient, nous raconta qu'il avait été blessé à une jambe lors d'un assaut. Alors que sa vie était en danger et que les tirs ne cessaient de pleuvoir autour de lui, il dut riposter pour éliminer un maximum d'ennemis. Mais tout en visant une cible, il entendit à côté de lui un soldat allié qui mâchouillait une tige de réglisse. Déconcentré par ces triturations, il manqua sa cible, tandis que l'ennemi était proche et bien visible. Il dut s'y prendre à trois reprises, alors qu'il était le meilleur tireur de son unité. Pour étouffer les mâchonnements incessants du soldat, il tira systématiquement en même temps que le camp adverse. Même si c'était une stratégie pour ne pas être repéré par l'opposant, sa misophonie aurait pu le faire tuer.

« Sandrine, de Dijon. Moi, je ne supporte pas les bruits de

revolver dans les films. »

June, l'adolescente, reprit la parole :

« Au lycée, ce qui me déconcentre, c'est quand quelqu'un joue avec son stylo ou mastique son capuchon pendant une interro. Je peux avoir des envies de trucider. Du coup, je rate souvent mes contrôles à cause de ça et, cette année, je vais certainement encore redoubler. »

Une enseignante saisit l'occasion pour se plaindre des concerts de cliquetis des bitoniaux des stylos que faisaient sciemment ses élèves pour l'énerver dès qu'elle avait le dos tourné. Elle avait une parade : « Vous me faites un concert de stylos, je vous colle un concert de feuilles, interro surprise. Et s'il y en a un qui mâche un chewing-gum, il met cinquante centimes dans la cagnotte. »

Chacun avait son boulet auditif à supporter en fonction de sa profession.

Le moins glamour fut sûrement le témoignage d'un médecin généraliste qui évoqua ses journées chargées avec ses patients eux aussi chargés, mais sur le plan pulmonaire. Ils passaient leur temps à alterner toux grasses, toux sèches et reniflements glaireux. De quoi donner envie de faire médecine.

Un pilote de ligne raconta qu'à chaque vol il partageait le cockpit avec un copilote qu'il ne connaissait pas. Une règle de sécurité qui avait été mise en place afin d'éviter le copinage. Il lui arrivait donc fréquemment de se retrouver avec un copilote qui mastiquait un chewing-gum ou qui avait une respiration lourde, ou un truc coincé entre les dents, voire les trois déclencheurs à la fois. Ça pouvait être très stressant de subir ça sur un vol long-courrier de douze heures, enfermé dans cet espace clos. Le plus difficile, c'était l'atterrissage, moment qui nécessitait une grande précision et une concentration maximale. Avec tout le stress accumulé, les sons prennent toute leur dimension… C'est fou d'imaginer qu'un avion pourrait se crasher à cause de la misophonie…

« Sandrine, de Dijon. Moi, je ne supporte pas les bruits des réacteurs d'avion.

– OK, très bien, merci Sandrine », dit l'organisatrice.

Alexi, totalement en dehors du débat, n'arrêtait pas de tenir la jambe à la dictatrice top model et de la baratiner ; il n'était pas vraiment avec nous.

Les témoignages divergeaient énormément, la mastication faisant l'unanimité, mais chacun avait sa spécificité : le claquement des

tongs, les bâillements, les grattements, les éternuements, les gens qui fredonnent, les chuchotements, un siphon qui se débouche, un scooter deux temps, les frottements de sac plastique, ou simplement une voix, les bruits à travers un mur, quels qu'ils soient, le pire étant le ronflement derrière une cloison fine…

Je craignais qu'ils ajoutent des sons à ceux qui nous rendaient déjà la vie dure : et si c'était contagieux ? Depuis que je connaissais Alexi, de nouveaux déclencheurs s'étaient ajoutés à la liste de ceux qui m'accablaient déjà, et vice versa…

Au moment où un jeune homme raconta qu'il détestait les apéritifs, avec leurs lots de cacahuètes et autres amuse-gueules, l'organisatrice surgit du fond de la salle avec quelques boissons et des chips.

Avant de nous laisser aller siroter quoi que ce soit ou piocher dans ces fines tranches de pommes de terre frites, on se jaugea tous comme des boxeurs avant un combat.

C'était un test de l'organisatrice. Elle ne le faisait pas pour plaisanter mais pour voir qui parmi nous serait émetteur ou récepteur. Elle nous demanda :

« D'après vous, le fait de savoir que tout le monde est misophone ici pourrait-il nous rendre plus tolérants ? »

Était-ce parce que nous nous sentions tous observés ? En tout cas nous étions tous très vigilants pour ne pas perturber les autres avec des mâchages intempestifs.

J'en conclus donc que c'était possible. Malgré mon bide précédent, je décidai de prendre la parole, cette fois sérieusement :

« En fait, notre problème c'est la difficulté à nous faire comprendre, la communication, tout simplement. Si les gens saisissaient réellement ce que nous ressentons, ils arrêteraient de nous faire subir ce qui nous dérange. »

L'audience resta coite, et, pour étayer mon raisonnement, je racontai une anecdote qui m'avait marqué :

« Je me souviens avoir confié que j'étais misophone à une personne qui s'apprêtait à prendre un chewing-gum. Elle a tout d'abord été surprise par le mot, elle avait compris "misogyne". Pour être plus explicite, j'ai employé le terme "masticophobe". Elle m'a ri au nez, je lui ai expliqué sérieusement que c'était vraiment un problème pour moi, les chewing-gums en particulier, et que ça me mettait dans un état second. Devenue attentive et apparemment très

compréhensive, elle semblait avoir bien intégré l'information. Elle me fit part à son tour de sa phobie des pigeons. Quand une troisième personne nous a rejoints en nous interrompant, nous avons aussitôt changé de sujet. Elle a finalement sorti un paquet de chewing-gums de son sac et en a proposé à ce nouvel arrivant, sans m'en offrir. Elle avait fait l'amalgame entre ne pas aimer entendre quelqu'un mâcher un chewing-gum et ne pas aimer les chewing-gums. Et ils se sont mis à mastiquer allègrement devant moi. Je me suis éclipsé, elle n'avait pas intégré ce que je venais de lui expliquer et je ne pouvais pas lui en vouloir. Notre tourment paraît tellement anodin que les "non-misos" ne parviennent pas à le prendre en compte, c'est absurde et dérisoire à leurs yeux, ils ne l'enregistrent pas, c'est comme si on leur disait qu'une simple plume pouvait nous blesser. »

Ils parurent tous d'accord avec moi, je fus rassuré. Notre objectif était de faire connaître et comprendre cette pathologie au grand public.

De nouveau, Sandrine-de-Dijon prit la parole :

« Sandrine, de Dijon. Moi, j'ai trouvé un moyen de me faire comprendre par les non-misophones : il faut expliquer notre ressenti avec des sons évidents pour tout le monde, comme deux morceaux de polystyrène qu'on frotte l'un sur l'autre, ou la laine coulissée entre les dents, la fourchette qui crisse dans l'assiette ou qu'on fait racler contre les incisives, la craie qui se brise sur un tableau… Le pire, c'est l'ongle qui se casse sur un tableau, il est terrible, celui-là… Rien que d'y penser, ça me hérisse les poils et me fait froid dans le dos. »

En spécialiste que j'étais devenu, je contre-argumentais :

« En fait, ce n'est pas exactement la même sensation : l'ongle qui se casse sur le tableau est un bruit insupportable pour quasiment tout le monde, il agresse et c'est simplement intolérable. »

La dictatrice top model me jeta à la figure :

« Parce que tu trouves que la mastication du chewing-gum est tolérable ? »

Tout le monde me rit au nez. Je repris mon argumentaire la tête haute :

« L'agression produite par le frottement du polystyrène, de la craie ou de l'ongle sur un tableau est immédiate, ils sont référencés, et comme tu le disais Sandrine, ils sont évidents pour tout le monde. Pour ce qui est de la mastication, certains n'y prêtent même pas

attention. »

Ils ne semblaient qu'à moitié convaincus. L'organisatrice vint à ma rescousse :

« Là où je vous rejoins, c'est que si on fait remarquer à un non-misophone qu'il émet un déclencheur qui nous perturbe, il ne comprend pas, le bruit étant pour lui anodin. Il se sent alors agressé par notre remarque et nous renvoie du mépris. Si on se casse un ongle sur un tableau, tout le monde comprendra qu'on puisse ne pas apprécier. Il se trouve que nous sommes victimes d'une attaque non identifiable pour les autres et, si nous l'identifions verbalement, nous devenons coupables. C'est pourquoi, si vous êtes contraint de constater une source qui déclenche votre stress, je vous conseille de ne pas dire aux gens que ce sont eux qui vous agressent ou que c'est leur faute, car c'est bien la vôtre. Au lieu de leur signifier qu'ils vous énervent, expliquez-leur que c'est le son qui provoque un énervement en vous. Comme un déclic, c'est un interrupteur, une gâchette.

– Sandrine, de Dijon, toujours, en parlant d'interrupteur, ne pas aimer le clic-clac d'un interrupteur électrique, c'est de la misophonie, ça, ou pas ?

– S'il est répété, oui ! » répondit l'organisatrice, qui connaissait bien le sujet.

Elle nous expliqua que les déclencheurs de notre misophonie étaient liés à leur récurrence. En fin de compte, nous sommes phobiques de ce qui est répétitif.

Elle fit référence au « réflexe de Pavlov » – du nom du physiologiste qui avait mené cette célèbre expérience avec un chien. Ayant remarqué que ce dernier salivait avant de manger de la viande, il entreprit d'agiter une cloche chaque fois qu'il s'apprêtait à lui en donner. Au bout d'un certain temps, il constata que le chien salivait juste en entendant la cloche : c'était un réflexe conditionné.

L'organisatrice poursuivit son développement.

« Pour les misophones, c'est la même chose : ces déclencheurs sont inscrits en nous comme des réflexes conditionnés et nous font réagir de façon instinctive, par protection. Nous ne pouvons rien y faire. Les sons se dirigent directement dans notre cerveau reptilien et nous font ressentir de la colère, et ce n'est pas une colère qui se raisonne : elle se subit. Nous n'y pouvons rien… C'est déjà ça de rassurant. Ce qui est étonnant, c'est qu'au-delà du réflexe ces phénomènes sont tellement ancrés en nous que parfois il peut nous

arriver de les anticiper, voire de les fabriquer, alors qu'il n'y en a aucun. Jeanne d'Arc entendait des voix, nous entendons des mastications. Ils peuvent même être provoqués uniquement par la vue : le simple fait de voir un comportement déclencheur peut être inconfortable pour nous. À la misophonie peut donc s'ajouter la misokinésie : la haine des mouvements. Comme si ça ne suffisait pas de les entendre, on peut voir des sons. »

Afin d'éclairer son propos, l'organisatrice nous donna l'exemple de mouvements désagréables tels que ceux des gens qui agitent leurs jambes ou leurs pieds nerveusement, ceux qui se grattent ou se rongent les ongles compulsivement, ceux qui se curent le nez, ceux qui ne tiennent pas en place et qui gigotent à côté de vous.

« Après, chacun peut en avoir de non référencés. Moi, par exemple, je suis rebutée par les gens qui laissent pendre leur main nonchalamment par la fenêtre de leur voiture… et c'est pire quand cette main molle tient une cigarette. Autant de gestes qui peuvent nous agresser instantanément ou simplement nous dégoûter visuellement. »

L'enseignante, elle, ne supportait pas de voir ses élèves se basculer sur leur chaise.

« Sandrine, de Dijon. Moi, quand je prends le train, si la personne assise devant ou derrière moi – voire les deux – n'arrête pas de s'agiter pendant que je regarde un film sur ma tablette, ça me crispe parce que ça bouge tout le temps… »

Cela dépassait l'entendement, et j'en étais à penser que c'était un peu exagéré lorsque je vis Alexi enfin prendre la parole :

« Moi non plus je n'aime pas voir quelqu'un s'agiter, mastiquer, se gratter, se moucher, ou éternuer… Il y a pas mal de mouvements que je déteste. Le simple déplacement d'une personne dans ma direction me met dans un état second. Quand je marche dans la rue et que quelqu'un se dirige vers moi sans se détourner, je me sens obligé de procéder moi-même à un écart, ça me rend dingue ! Je pivote, j'évite, je glisse, je m'évince… Alors souvent, il m'arrive de ne pas me décaler, et ça provoque des carambolages corporels. Ils viennent me percuter, je les attire, j'ai la sensation d'être un aimant à relous. La plupart du temps, c'est la personne qui te rentre dedans qui t'accuse et te reproche la collision. S'il y a conflit, je plaide pour ma paroisse : "Qui tape qui ?" C'est vrai, qui est le coupable ? On ne va quand même pas peindre des lignes blanches sur les trottoirs pour canaliser les piétons, avec des panneaux de signalisation ou

des priorités à droite ! On ne va pas se coller des clignotants sur les épaules et des feux stop sur les fesses. Ce qui manque cruellement, c'est le civisme et le respect de l'espace vital de l'autre. C'est comme les gens qui me touchent quand ils me parlent, j'ai remarqué que ce sont souvent les plus stressés d'ailleurs, comme s'ils avaient besoin d'une connexion pour se rassurer, mais ce contact fait effet de conducteur et me transmet leur stress ! Parfois, la simple présence d'un individu dans mon dos peut m'agresser. Par exemple, lorsque je sens quelqu'un derrière moi quand je fais la queue dans une boutique ; dans un restaurant, quand le serveur circule et percute ma chaise ou quand il se colle dans mon dos pour prendre la commande. Il arrive aussi qu'un simple regard sur moi m'oppresse, par anticipation, par peur que la personne ne respecte pas mon espace vital. »

Ah, il est gratiné l'Alexi !

Silence pesant. Puis la psychologue prit la parole. Elle expliqua à Alexi que ce qu'il décrivait n'avait rien à voir avec la misophonie ni la misokinésie mais qu'il souffrait de proxémique, syndrome qui caractérise le fait de rejeter la proximité, qui porte bien son nom. Il existe donc un nom pour tout !

Alexi était décidément verni.

Alors que le débat reprenait son cours, je vis Alexi bomber le torse, presque fier d'avoir un handicap supplémentaire. C'était totalement aberrant, il faisait le coq devant le top model, qui se mit à ricaner, ce qu'Alexi reçut comme un encouragement, et il posa sa main sur sa cuisse. Il se prit la claque du siècle et se fit incendier devant tout le monde :

« Goujat ! Il me tripote la cuisse !

– C'est vrai que pour un proxémique, je vous trouvais bien proche de la demoiselle ! » fit remarquer la psy.

Sandrine-de-Dijon s'exprima de nouveau :

« Moi, j'aime pas les bruits de claque, c'est de la misophonie ça ou pas ? »

Personne n'eut le temps de lui répondre que le top model invectivait déjà Alexi :

« C'est un mytho, ce type ! Un faux misophone, un faux proxémique qui vient ici pour draguer ! Il n'a rien à voir avec nous ! Obsédé ! »

Alexi essaya de se défendre tant bien que mal :

« C'est faux ! Je suis plus misophone que vous tous réunis ! Tout ce que vous avez, je l'ai mais en pire, et puis, ça va, j'ai juste mis ma main sur sa cuisse comme ça, amicalement… Depuis le début, c'est elle qui me fait les yeux doux, hein. Tout le monde l'a vu, non ? »

Mais la dictatrice top model asséna aussitôt sa sentence :

« Alors ça, c'est impossible : je n'aime pas les hommes, je déteste les hommes !!! »

La psy donna son diagnostic :

« Ah ça, c'est de la misandrie, alors c'est autre chose ! »

Le top model changea de place. Comme je la comprenais… Lui qui parlait de respect de l'espace vital, c'était l'hôpital qui se foutait de la charité.

L'organisatrice canalisa l'excitation générale et nous replongea dans les témoignages de chacun en donnant la parole à une sexagénaire qui n'avait jusque-là rien dit :

« Solange, femme au foyer. Ça fait quarante ans que je suis mariée, j'ai trois garçons de trente-huit, trente-cinq et vingt-neuf ans. J'ai toujours senti que j'avais un problème avec certains sons, comme vous tous : la mastication, les reniflements, les voix fortes, etc. Je pensais être folle, je ne leur ai jamais rien dit, j'ai pris sur moi durant toutes ces années. J'avais des idées noires, je m'en voulais terriblement, j'ai même eu envie de mettre fin à mes jours tellement je trouvais cela ridicule et obsédant. Jusqu'au moment où je suis enfin tombée sur un article qui parlait de la misophonie. Quand j'ai découvert que ça portait un nom, j'ai éprouvé un tel soulagement… *[L'assistance acquiesça.]* J'ai fait des recherches sur Internet et j'y ai trouvé de nombreuses explications et des témoignages qui m'ont réconfortée et sauvé la vie. Grâce à vous, j'ai compris que je n'étais pas folle. »

Finalement, ce qui nous réunissait tous, c'était cette sensation de ne pas être comme les autres, comme si nous étions des extravagants, des tarés. J'ai toujours été convaincu que les fous captaient des choses imperceptibles pour le commun des mortels. C'est ça qui les rend dingos aux yeux des autres. Mais dans le royaume des cinglés, ce sont les gens « normaux » qui sont hors cadre.

Nous débattions de la folie et de la différence, quand la

psychologue, très sûre d'elle, annonça que la misophonie était reconnue aux États-Unis – quarante millions de personnes en seraient victimes – comme une maladie neuropsychique présentant un dysfonctionnement du cerveau, certains symptômes s'apparentant à ceux de l'autisme. La psy précisa :

« Les autistes ont les sens ultra-développés et peuvent percevoir des choses, notamment des sons, qu'une personne dite "ordinaire" ne peut pas discerner. Par exemple, un crépitement de sac plastique peut les agresser, ou une voix trop forte. Certains sons sont amplifiés et dénaturés par la perception de l'autiste. »

Une mère de famille nous confia qu'elle n'était pas venue pour elle mais pour son fils misophone. Il était surdoué et ça lui posait beaucoup de problèmes. Il ne pouvait pas dissocier l'intellect de l'affect. Elle l'avait emmené chez un thérapeute qui l'avait qualifié de « zèbre » – autrement dit, de surdoué, doté d'un gros potentiel intellectuel dû à des connexions neuronales ultrarapides qui aiguisent ses perceptions.

Avec Alexi, on échangea des regards complices, séduits à l'idée d'être nous aussi surdoués.

Cette faculté des zèbres est « indissociable d'une grande sensibilité, source de vulnérabilité qui les conduit parfois à vivre une broutille comme un "cataclysme" ».

Et c'était exactement ce que nous vivions. Après le buffle, me voilà zèbre.

« Mais ensuite, une sensation d'isolement et de décalage apparaît. »

Idem.

« Ce mal peut conduire ces individus régulièrement angoissés ou déprimés jusqu'à des dépressions sévères, des burn-out, des troubles anxieux généralisés majeurs, voire une incapacité à s'insérer dans le milieu professionnel. »

Euh… Ah bon ? Tout ça ?! Je ne suis peut-être pas zèbre, alors… Un okapi peut-être ? C'est rayé aussi, mais moins.

Pour la première fois, nous avions la sensation d'appartenir à un troupeau : celui de ceux qui ne peuvent être compris que de ce troupeau.

D'après la psychologue, il y avait des graduations, des niveaux de misophonie, nous n'étions pas tous réceptifs avec la même intensité.

Une autre femme, Carla, habillée de noir, affichant des tatouages de signes cabalistiques et de toiles d'araignées – à la limite du gothique –, prit la parole. Elle nous expliqua que, selon elle, nous étions programmés pour être ce que nous sommes, que le seul moyen de guérir était de remonter à l'origine du problème et de pratiquer la thérapie transgénérationnelle. Elle semblait nous révéler un secret. Elle affirmait que tout était inscrit dans la mémoire de nos gènes et qu'il fallait remonter jusqu'à nos ancêtres pour être en mesure d'enrayer ce problème.

L'organisatrice évoqua la kinésiologie, qui croyait en la mémoire du corps.

Carla surenchérit :

« La thérapie transgénérationnelle va beaucoup plus loin, c'est la mémoire de notre âme ! »

Elle essaya de nous persuader que nous étions la réincarnation de nos aïeux et que, dans nos vies antérieures, nous avions été des mendiants morts de faim au milieu de riches qui se gavaient outrageusement de festins pantagruéliques, et que ça expliquait notre haine à l'encontre des gens que nous entendions mastiquer. À ceux qui ne supportaient pas les reniflements, elle certifiait que leurs ascendants étaient morts noyés ou asphyxiés.

C'était une nouvelle façon de voir les choses ; pourquoi pas, après tout ?

Très curieux de découvrir une nouvelle méthode, je l'interrogeai :

« Quel genre de spécialiste pratique cette technique de thérapie transgénérationnelle ?

– Un chaman », me répondit-elle.

Où et avec qui avait-elle bien pu expérimenter cette thérapie ? Les chamans, on n'en trouve pas à tous les coins de rue ! Elle me parla de son voyage au Mexique. D'après elle, ça l'avait totalement métamorphosée, mais lorsque je lui demandai si elle était guérie, son œil se mit à clignoter, elle semblait avoir très chaud et s'agita dans tous les sens : ses problèmes n'avaient pas été réglés du tout.

Un type ressemblant à Raël, vêtu d'une veste blanche à col Mao, qui se tenait très droit et semblait psychorigide, prit le témoignage de la gothique très au sérieux. Il affirma qu'à la base nous étions tous des enfants « indigo ».

Qu'est-ce que c'est que ça encore ? Questionnement général.

Il sortit un iPad et fit visionner à l'assistance une vidéo très

étrange qui présentait des images de l'espace, commentée par une voix de robot expliquant que les enfants « indigo » n'étaient pas adaptés à notre société ni à nos codes. Ces enfants ressentiraient les gens en fonction de leur énergie et ne seraient pas du tout dans le monde concret, mais uniquement dans l'émotionnel et la vibration, ce qui leur jouerait des tours. Ils seraient dotés d'un pouvoir empathique et absorberaient l'énergie des autres : si elle est négative, ils deviennent négatifs. Il nous expliqua avec aplomb que les « indigos » ne provenaient pas de notre système solaire et venaient d'une autre galaxie, d'où leur difficulté à se faire comprendre.

Bon, cette fois, c'était allé trop loin pour moi, j'avais ma dose, il fallait que je migre de là : *J'attends la fin du speech de « Raël » et je quitte ce groupe d'illuminés !*

« Raël » me regarda et me fit un geste de la main comme pour me demander de rester. Dingue, ça ! Il avait entendu mes pensées ou quoi ? Il était flippant, ce type. Il rangea son iPad et nous fixa tous avec un demi-minisourire et des yeux exorbités avant de nous expliquer d'une voix monocorde que si nous souffrions à ce point, c'était parce que nous absorbions la douleur des autres – douleur qui se manifestait via ces sons, qui n'étaient en fait que des vibrations pures qui interféraient dans notre organisme et notre conscience, jusqu'à parfois perturber notre âme.

Selon lui, seuls les animaux peuvent soulager les « indigos » grâce à un supposé potentiel positif. Ils seraient situés sur des niveaux vibratoires élevés, contrairement à la majorité des gens. Au moment où il en vint à nous conseiller de trouver notre animal canalisateur, il sortit un rat de la doublure de sa veste. Les uns se mirent à hurler, les autres à sourire.

À ce stade, si j'avais eu un doute, il s'était désormais dissipé : nous étions bien chez les fous, mais alors vraiment plus fous que nous. Je suggérai à Alexi de quitter cette secte sur-le-champ. Mais il voulait rester, il avait été hypnotisé par le discours de « Raël ». Tout comme lui, il était persuadé depuis bien longtemps du pouvoir des animaux, qu'il aimait d'ailleurs plus que tout.

Constatant la tournure étrange du débat, l'organisatrice proposa de le clore autour d'un buffet dînatoire qui, pensai-je aussitôt, n'allait pas manquer de provoquer de nouvelles réactions parmi nous.

J'insistai auprès d'Alexi pour un retour à l'appartement : je voulais fuir cet endroit qui semblait avoir été soudainement marabouté par cet homme étrange…

Alexi avait l'air d'avoir trouvé la grâce, et j'eus grand-peine à l'extraire de cette confrérie d'ensorcelés.

Une fois dans la voiture, il me demanda poliment de mettre la musique, au motif qu'il avait un souci avec mon bâillement répétitif. Je constatai qu'il avait modifié sa manière de formuler ses demandes lorsqu'un déclencheur l'incommodait. Je l'avais cru distrait pendant le débat, alors qu'il avait écouté attentivement les conseils de l'organisatrice. Il avait fait attention à ne pas m'accuser, tout en nommant le son qui le perturbait. Il se sentait désormais mieux armé face à son problème, et je respectai sa requête. Une forme de légèreté s'était installée entre nous. Grâce à la réunion, nous étions en mesure de relativiser.

On fêta ça chez moi au champagne sans cacahuètes, fruits secs, chips ni aucun aliment susceptible de provoquer le moindre déclencheur. Je me retenais de bâiller, d'éternuer ou même de respirer… Être le conjoint d'un misophone devait être invivable.

Alexi me fixa de ses yeux bleu glacier puis me dit tout à coup :

« Sais-tu que, quand tu bois du champagne, ta déglutition est peu mélodieuse ? »

OK… Il ne me lâcherait pas. Il y avait bien le fond, mais il avait perdu la forme, et son ton était un peu désagréable. Je sentis que si je ne le remettais pas à sa place immédiatement, je deviendrais sa nouvelle cible. J'eus envie de l'envoyer paître, mais je parvins à me contenir et répondis d'un ton sec :

« Ça m'étonne, je fais attention. »

CAUSE À EFFET

Après la journée que nous venions de vivre, j'avais envie qu'on parle d'autre chose que de misophonie ; ras-le-bol, je voulais rire.

Je motivai Alexi pour aller au cinéma, malgré les risques que ça comportait. Il accepta en traînant des pieds.

On arriva un peu en avance pour repérer un coin tranquille, dans le fond de la salle : personne, ni à côté ni devant nous. Aucun mastiqueur invétéré à l'horizon, aucune narine sifflante, zéro raclement de gorge, idéal.

La salle se remplit peu à peu pendant que, sur l'écran, les réclames s'éternisaient. Quand le film fut sur le point de commencer, nous pensions être à l'abri de toute nuisance, lorsque cinq ados s'engouffrèrent dans la salle, bruyants et ricaneurs, armés d'immenses boîtes de pop-corn, grosses comme des cuves, et de sachets de bonbons crépitants. Impossible de changer de place, la salle était bondée.

Notre seule défense était la résilience : on savait qu'on allait subir pendant tout le film ; un cauchemar.

Mais Alexi décida de percer l'abcès et se leva subitement, les sommant avec une fermeté redoutable de savourer leurs pop-corn avec la plus grande discrétion, en leur expliquant que les gens souhaitaient apprécier le film sans perturbation sonore. Les adolescents, impressionnés, s'avérèrent disciplinés et dégustèrent leur maïs soufflé en toute délicatesse, c'était extraordinaire !!

Alexi avait réussi l'impossible : dire simplement aux perturbateurs ce qui lui était désagréable, et ils avaient compris. Il venait de réaliser le fantasme des misophones : communiquer son ressenti de façon simple, directe, évidente.

Alexi avait franchi un palier. Il ne prenait pas sur lui : il affrontait directement le problème, sans culpabiliser.

Sa traversée du désert l'avait finalement rendu plus fort, plus

déterminé.

J'étais fier de lui.

De retour à l'appartement, épuisé, j'allai sous ma couette rendre l'âme de ma journée.

Mais au bout d'une demi-heure, des coups dans le salon me réveillèrent. C'était Alexi qui tambourinait au plafond avec un balai : le voisin du dessus marchait d'un pas lourd, ça l'empêchait de dormir. Je pris de nouveau conscience que j'avais mis le ver dans le fruit – le fruit étant ma vie, et Alexi, le ver, un ver très gourmand et susceptible de tout grignoter. Je le laissai corroder et me rendormis avec des boules Quies.

Mais je fus de nouveau réveillé en sursaut en pleine nuit. Alexi était penché sur moi, les yeux écarquillés et emplis de reproche :

« Les ronflements que tu émets sont trop répétitifs et peu agréables pour mes tympans. »

Je veux bien être sympa, mais pas quand on m'arrache du sommeil…

« Il est trois heures et demie du mat', bordel !!! Tu me les brises sévère, tu comprends ? Et maintenant, si tu n'es pas content, tu vas trouver un autre pigeon !!! »

L'effet de vases communicants avec Alexi était de nouveau flagrant : quand je haussais le ton, il courbait l'échine, même si je sentais que je ne l'impressionnais pas vraiment. Il s'excusa platement, tellement platement qu'il se mit à quatre pattes et mima un chien devant moi.

Non mais il se fout complètement de ma gueule !!!

Il dit alors :

« Si on achetait un labrador ? »

Ça y est, il s'imagine qu'on va vivre ensemble, qu'on va avoir un chien et des enfants !!!

Bien qu'il fût trois heures quarante-cinq du matin, je sifflai une réponse des plus élaborées :

« Va te faire foutre ! »

Je voulais dormir, mais comme j'avais quand même bon fond, je lui offris tout l'attirail sur un plateau : des boules Quies en cire pour Monsieur.

Mais au bout de deux heures, il recommença son cirque et se mit à tourner en rond.

« Qu'est-ce qu'il se passe encore ?

– La canalisation d'eau et les radiateurs électriques claquent, et le chauffe-eau du voisin se met en route toutes les dix minutes !

– Mais tu n'as pas mis les boules Quies ?

– Si ! Mais j'entends quand même à travers, ça me rend dingue ! Elle n'a servi à rien cette réunion finalement. Comprendre le problème ne le résout pas !

– OK, mais MON problème maintenant, c'est que je veux dormir ! C'est tout ce qui m'importe !

– Mais moi, j'y arrive pas ! Peut-être qu'avec un labrador j'y arriverais mieux ? »

Je n'y croyais pas ; il n'allait pas me lâcher avec cette histoire de chien que ce satané « Raël » lui avait mise dans la tête. Mon seul objectif étant de dormir, j'arrondis les angles une fois de plus, mais bien ronds… les angles :

« On en reparle demain. En attendant, prends ma chambre, je vais dormir sur le canapé. »

Il sourit, aboya et alla directement se mettre dans mon lit sans aucune forme de scrupule.

Ma petite voix intérieure déclencha une alerte rouge : *Tu lui donnes un p'tit bout de doigt, il te prend le bras, l'épaule, la tête, ton lit et l'appartement.* Jusqu'où pourrait-il aller ?…

Mais le pire était qu'il m'avait fait rire en aboyant et en mimant le chien qui remuait l'arrière-train. Il savait que j'étais client de ses conneries.

J'étais pris dans une sorte de dilemme triangulaire, un « trilemme » : j'aimais bien Alexi, j'avais envie de l'aider, mais j'avais également envie qu'il parte. Sans avoir l'audace de le virer…

Impossible de dormir sur le canapé. Effectivement, tous les bruits de voisinage résonnaient dans le salon. Je passai ainsi la nuit à cogiter et à ressasser cette journée, le visage du type avec son rat tournant en boucle dans ma tête.

Je pensai à *L'Éloge de la fuite*, d'Henri Laborit, ce neurobiologiste et éthologue qui avait mené des expériences avec des rats (ce qui n'était certainement pas du goût des amis des bêtes, bien que ces rongeurs n'aient jamais fait l'unanimité ; toujours est-il que ça a permis à la science d'évoluer).

La première partie de l'expérience consistait à mettre un rat dans une cage divisée en deux compartiments communicants, le sol de chacun d'eux étant électrifié indépendamment. Une sonnerie retentissait pour annoncer une décharge et, le sol du compartiment

électrifié devenant hostile, le rat n'avait d'autre choix que fuir dans l'autre partie de la cage. Après avoir renouvelé l'expérience à plusieurs reprises, le rat comprenait dès qu'il entendait la sonnerie et fuyait aussitôt pour éviter la décharge, finalement peu traumatisé.

On parle dans ce cas de « fuite face à une agression ».

La deuxième partie de l'expérience consistait à mettre le rat dans une cage simple, sans possibilité de fuir. Une fois le sol électrifié, il n'avait d'autre choix qu'essayer de sauter pour échapper aux décharges provenant du sol ; comprenant vite que c'était inutile, il ne pouvait que se résigner à les subir. Il présentait alors un « comportement d'inhibition motrice » : traumatisé, il faisait de l'hypertension.

C'est la capacité de résilience.

La dernière partie de l'expérience consistait à enfermer deux rats dans cette même cage électrifiée. Conscients de n'avoir d'autre choix que subir, n'ayant aucune possibilité de fuir, ils se battaient dès qu'ils recevaient des décharges, mais ne faisaient pas d'hypertension ! Les deux rats pouvaient être blessés parce qu'ils s'étaient battus, mais ils en sortaient dans un état relativement équilibré.

Ils avaient extériorisé leur agressivité l'un sur l'autre. C'est ce que Laborit appelle l'« action face à une agression ».

L'idée, c'est que lorsque nous subissons une agression, nous devrions pouvoir l'extérioriser par une action proportionnelle à ce qu'elle déclenche, mais, dans notre société, nous n'avons pas la possibilité de réagir comme les rats, à moins d'installer des punching-balls à tous les coins de rue !

Si on fait le parallèle avec le misophone, c'est un frustré permanent, car on constate qu'il ne peut ni fuir ni s'attaquer à son agresseur, il subit. Il contient et garde en lui cette hargne qu'il accumule, allant parfois jusqu'à endommager ses propres organes internes. Jusqu'au jour où il ne se contient plus.

Je pensais qu'Alexi pouvait très bien passer ce cap, et le test de Laborit me donna une idée. J'avais moi aussi envie de faire une expérience, mais au lieu d'être le deuxième rat, je pourrais en faire venir un troisième et me poser en rat neutre qui jouerait un rôle d'arbitre.

Alexi voulait un chien. Or, les gens qui veulent des chiens sont souvent ceux qui ont besoin de compagnie, donc d'un ami.

Apparemment, je ne lui suffisais pas, j'allais lui en trouver un autre.

KARL

Karl était une connaissance, je l'avais rencontré à l'occasion de l'un de mes premiers jobs en intérim. C'était une sorte d'ours mal léché qui manquait souvent de tact, mais un gars incroyable. Il pouvait occuper intensément l'espace à tous les niveaux, mais, avec lui, on était sûrs de ne jamais s'ennuyer.

Je l'invitai à dîner à la maison. Alexi s'y opposa, il avait dû sentir le traquenard, mais ça restait chez moi, tout de même.

Mon intention n'était pas totalement gratuite : je me doutais que la voix forte de Karl et ses mastications constitueraient la décharge électrique du test de Laborit.

Ce fut un succès : quand Karl se pointa… ce qui devait arriver…

Il produisit toutes les perturbations de la Terre en Dolby Surround 7.1. Cet homme était un ampli à nuisances. Mâchage bouche ouverte du tonnerre, respiration lourde et sifflante, accroche sur les « s » qui partent en son âcre et persistant. Il appartenait au Top *five* des individus les plus déclencheurs que j'aie rencontrés.

Alexi et moi étions en apnée auditive tandis que Karl dévorait olives et petits canapés à gorge déployée ; c'était une sérénade organique. Les tonalités étaient similaires à celles d'une orgie de gastéropodes baveux se débattant dans leur salive et leur semence.

Alexi était en tension maximale et, très vite, il se mit à tourner en rond. Il faisait son petit manège, il bouillait, il sentait que Karl ne serait pas facile à dompter, il ne savait pas comment aborder le sujet et, d'ailleurs, il se tut, en dépit de la technique expérimentée dans le groupe.

Pour la première fois, il prit vraiment sur lui.

Finalement, à cause d'une aspiration interdentaire, Alexi craqua. Il poussa un cri de colère :

« Non mais c'est pas possible ! C'est insupportable, tu ne peux pas faire ça ici, chez deux misophones !!! »

Alors on y était : c'était chez lui, c'était chez nous.

Ah, il avait lâché les chevaux ! Cas de force majeure : il devait faire de moi son allié ; il était en position d'infériorité et avait besoin d'appui.

Karl le regarda d'un air ahuri et me prit à partie :

« Il me fait quoi, là, ton pote ? Qu'est-ce qu'il dit ? »

Alexi baissa d'un ton et s'adressa à moi, complice :

« Tu ne lui as pas dit ? »

Je hochai négativement la tête et le laissai s'embourber dans ses explications : comment allait-il s'en sortir ?

Karl l'écouta attentivement, comme si Alexi était sur le point de lui faire une révélation incroyable. Alexi semblait être un tout petit garçon, tout penaud, avec des tics de mains, se repliant sur lui-même.

« Voilà… Nous sommes sensibles aux bruits de bouche. Ça n'est pas ta faute, mais ces ritournelles buccales nous irritent et nous mettent hors de nous. »

Une fois encore, il voulait montrer à Karl que j'étais son allié. Mais ce dernier lui répondit brutalement :

« Je vais te coller une mandale dans ta mâchoire, tu vas voir le bruit de bouche que tu vas faire !!! »

J'étais saisi, et Alexi tétanisé par ce qu'il venait d'entendre : pour la première fois, j'aperçus sa peur.

Je ne savais plus comment me positionner ; je n'aurais peut-être pas dû faire entrer le lion dans l'arène. Je compatissais pour la solitude d'Alexi, mais j'avais aussi envie de glousser. Cette situation était tellement ubuesque !

Karl explosa d'un rire gras bien sonore, à tel point que, cette fois, le voisin du dessus tapa à notre porte pour se plaindre.

Karl me regarda avec un air de compassion :

« Eh bien lapin, tu es entouré de cas soc' ici ! »

Et il ajouta comme pour me faire une fleur :

« Tu veux que je lui pète la gueule ?

– Euh… À qui ?

– Aux deux, si tu veux ! »

Alexi se renfrogna et alla faire sa valise dans la chambre, avant d'en sortir en m'ignorant. Je sentis sa considération pour moi partir en fumée, et il claqua la porte de l'appartement.

Me voilà seul avec Karl, qui mastiquait énergiquement et frénétiquement des chouquettes dont il s'était rempli le gosier. Il

ignora totalement ce qu'il venait de se passer et commença à déverser ses problèmes personnels. Il énuméra ses difficultés à trouver une compagne, à rester chez un employeur sans que ça finisse en crise ou en bain de sang, etc. Il avait tendance à ressasser les mêmes problèmes sans prendre de recul et se mettait toujours dans des situations où les gens le fuyaient. Il faut dire que la délicatesse ne figurait pas dans la liste de ses qualités.

La présence de Karl commença à me peser lourdement, je me retrouvais avec un nouveau fardeau, encore plus embarrassant, mais c'était le prix à payer pour goûter au plaisir d'avoir fait partir Alexi sans prononcer un mot. Ça me soulageait tout en me laissant un goût amer, je me sentais pleutre. Après tout, pourquoi ne l'avais-je pas affronté pour lui demander de partir de chez moi ?

Je savais que Karl squatterait, c'était un homme difficile à déloger, c'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles j'avais cessé de l'inviter. J'étais pris à mon propre piège. Voilà où ça m'avait mené. Une seule solution : le pousser au coma éthylique. Karl était une force de la nature : il ne cessait de boire qu'au moment où il s'écroulait.

Alors j'envoyai les cocktails, mojitos, caïpirinhas, whiskey sour, ti-punchs, Get-Perrier… Je lui servis tout ce que j'avais sous la main, et il le but. Karl était un trou.

Mais rien n'y faisait.

Je déployai l'attirail de combat : une boîte d'une *skunk* qui collait bien mal à la tête. Je lui roulai un joint de la mort, qui parvint à avoir raison de lui.

Il agonisa sur mon canapé avant de sombrer rapidement dans des ronflements gargantuesques ; ses cloisons nasales émettaient des fréquences parfois proches de la cornemuse, ou d'un ogre jouant de l'orgue, un ogre de barbarie (oui, j'adore l'humour).

Pour finir, je sortis mes dernières armes : boules Quies et casque antibruit. Mais je ne devais pas me louper, j'avais un rendez-vous important le lendemain matin, et j'étais cuit si je n'entendais pas mon réveil. Dès que je sentais que je m'endormais, je retirais casque et boules Quies, cependant les ronflements rocailleux de Karl étouffés par la cloison de ma chambre ne faisaient que rendre cette rengaine plus fourbe et m'empêchaient de plonger dans les abysses de la décontraction.

Je culpabilisais pour Alexi, où était-il allé sans argent ?

Je passai ainsi une nuit blanche, parfaitement immaculée.

Le lendemain matin, Karl était tout pimpant, sans mal de tête ni gueule de bois. Un Martien, ce Karl.

Il m'avait préparé du café et beurré deux biscottes. D'ailleurs, il en dévorait une. C'était une avalanche, un festival de croustillances abjectes entre ses dents.

Je fus surpris de le voir si souriant, mais à peine m'eut-il salué qu'il me demanda si je pouvais le dépanner de mille euros.

Me faire taxer de mille euros dès le réveil, c'était hard-core. Karl avait pris l'habitude de m'emprunter de l'argent, et il avait conscience de ma difficulté à refuser, en particulier quand j'avais quelque chose à me reprocher. Il avait dû comprendre que je l'avais utilisé pour faire fuir Alexi, et il m'en réclamait maintenant le salaire. Drôle de façon d'envisager l'amitié.

Karl étant un animal, il perçut ma gêne. Comme les requins, il entendait mon cœur battre à distance. Les seuls sons que je parvins à prononcer furent des souffles :

« Ben… Pfff… Ccccssschh… Pffffsch… Schhlh…

– OK, c'est bon, j'ai compris. »

Il me prit de haut et afficha clairement sa déception, puis il saisit sa veste et fit mine de partir.

Je ne sais pas ce qui se produisit en moi, mais je me levai pour le retenir et lui signai un chèque de mille euros.

« Toi, t'es vraiment un pote », dit-il en me regardant dans les yeux.

Mouais… Un pote à mille balles la soirée, tu parles !

En ouvrant la porte pour laisser sortir Karl, je découvris Alexi, recroquevillé sur le paillasson.

Karl dit cruellement :

« Tiens, ton cocker est de retour. »

J'étais heureux qu'il soit revenu. Finalement, tout était relatif : Karl avait été tellement insupportable qu'Alexi devenait un soulagement.

Karl partit en l'ignorant et me regarda d'un air qui sous-entendait « je garde quand même le chèque ». C'était vraiment un mufle.

Je me débarrassais de l'un pour récupérer l'autre, mon domicile était devenu l'Armée du salut.

NOUVELLE TENTATIVE

Alexi avait les cheveux sales, il dégoulinait de sueur. Le regard haineux, les mâchoires serrées, il me raconta sa soirée :

« Je suis retourné chez moi. En entrant, j'y ai découvert un inconnu qui dînait avec ma femme et mes enfants, attablés dans mon séjour. Ça a été une vision d'horreur, elle m'a remplacé tellement vite ! Quand je me suis approché de lui, il m'a regardé comme si la situation était normale, et il a poursuivi son repas en mastiquant lourdement. Ça m'a mis hors de moi, je l'ai soulevé en agrippant ses lèvres, puis j'ai fourré mes doigts dans sa bouche pour écarter ses joues. Il hurlait, mais je ne pouvais plus m'arrêter. Ma femme et mon fils ont finalement réussi à me stopper avant que je le défigure vraiment. Miranda jubilait que je fasse ce qu'elle rêvait de faire, c'était la seule à être heureuse de me voir. Karine m'a sommé de partir et m'a annoncé qu'elle allait prendre un avocat et qu'elle m'interdirait de revoir mes enfants. »

Alexi était effondré. Je lui proposai le dernier alcool qui me restait, une petite liqueur de myrte afin de le secouer, et je lui fis un peu la morale :

« Alexi, déjà, tu dois arrêter d'attaquer physiquement les gens, pense à tes enfants ! Il faut te raisonner si tu veux continuer à les voir, sinon ta femme peut te priver de ton droit de garde. Tout n'est pas perdu, tu peux peut-être encore obtenir la garde alternée, mais le juge n'acceptera pas tant que tu n'auras pas d'emploi. Tu dois en trouver un rapidement. »

Alors que nous réfléchissions à un cadre professionnel aussi calme que possible pour travailler sans stress, où les gens seraient détendus et civilisés, l'idée d'un poste de bibliothécaire nous apparut comme une évidence.

J'avais repéré une annonce à la bibliothèque Diderot, dans le

douzième arrondissement, qui recherchait un surveillant. Ils ne demandaient aucune qualification particulière, sinon celle d'être ordonné et aimer lire.

Certes, Alexi n'était ni un grand lecteur ni ordonné, mais il pouvait faire illusion.

Si seulement il avait su garder sa langue dans sa poche… Plusieurs clients se plaignirent de ses bourdes auprès de la direction. Il aurait affirmé que George Sand était un homme, que « la meuf de Jean-Paul Sartre, c'était Simone Veil », et que Stendhal avait écrit *Le Rouge et le Noir* pour Jeanne Mas ! Évidemment, le directeur prit rapidement conscience de la supercherie.

Au-delà du manque de références d'Alexi, comment avais-je pu imaginer qu'un poste de bibliothécaire lui conviendrait ? Le silence imposé amplifie le moindre bruit parasite, et le propre du misophone est justement d'entendre l'inaudible.

Le froissement des pages qu'on tourne, celui qui lèche son doigt pour feuilleter son livre, l'autre qui renifle incessamment, celle qui essaie de manger discrètement son sandwich mais frotte perpétuellement l'emballage plastique qui crépite et devient stressant, le tic-tac répétitif et saccadé de la trotteuse de l'horloge, celui qui fait éclater ses bulles de chewing-gum sous prétexte que ça l'aide à se concentrer, celle qui lit en murmurant d'une voix exaspérante, et surtout ceux qui conversent en chuchotant : ils pensent être discrets alors que c'est pire ! On n'entend qu'eux ! C'est oppressant, les gens qui marmonnent, cette voix à moitié placée, demi-molle, qu'on croit retenir mais qui résonne encore plus, elle se répercute dans la gorge et nous revient aux tympans comme un souffle rauque et fantomatique…

Alexi passait son temps à fliquer tous ces déclencheurs et leurs responsables, allant jusqu'à s'équiper d'une règle en bois avec laquelle il cognait les tables des coupables, argumentant qu'il protégeait ceux qui avaient besoin de silence. Mais finalement, c'est lui qui faisait le plus de raffut. Il passa pour un hystérique. Il y eut des plaintes et il fut rapidement viré.

Il lui fallait un lieu de travail où il lui serait possible d'éviter les petits bruits – pourquoi pas, même, prendre le contre-pied et travailler dans un endroit excessivement bruyant ?

Je fis une suggestion :

« Serveur en boîte de nuit ? Ce n'est pas comme dans un bistrot,

personne ne mange et, avec la musique à fond, tu n'entendras pas le moindre sifflement ou reniflement. »

Il me regarda comme si j'avais eu une idée de génie, comme si cette fois était la bonne.

Nous avons fait le tour des discothèques de Paris avant de repérer une annonce du Balajo, près de Bastille, qui recherchait des barmen. Après un bref entretien avec le patron, l'humour et le charisme d'Alexi firent mouche ; bingo : il fut embauché.

Mais une fois de plus, nous avions mal évalué ce que ça impliquait. Servir en boîte de nuit avec la musique saturée incessante, avec des clients qui hurlent en te collant pour passer leur commande, à qui il faut faire répéter plusieurs fois et qui te postillonnent au visage, qui te bousculent, qui se frottent à toi, leur chemise couverte de sueur, sans parler de la difficulté de porter un plateau chargé de cocktails remplis à ras bord, parmi des gens qui se déhanchent sur chaque centimètre carré… Il faut avoir fait une école d'acrobates. Enfin, pire que tout : travailler au milieu de clients ivres qui finissent par perdre toute forme de civisme, qui ne te gratifient d'aucun « s'il vous plaît » ni « merci » !

Et il devait subir ça toute la semaine, et encore plus le samedi. Les basses résonnaient tellement dans ses tympans que le bourdonnement s'éternisait et générait des acouphènes. Comme s'il avait besoin de ça…

Pour couronner le tout, le patron du Balajo avait eu la bonne idée d'installer près des toilettes un distributeur de boules de chewing-gum à dix centimes pièce. Étant donné que c'était l'endroit le plus fréquenté, les trois quarts de la salle mâchouillaient de la gomme.

Mais en plus d'être titillé par la vue des mastiqueurs invétérés, Alexi – qui avait fini par s'habituer à la musique plein pot – percevait quand même les « miappements » et les reniflements, comme si dans sa tête un DJ mixait en faisant ressortir ces fichus sons désagréables.

Bref, barman en night-club, ce n'était pas non plus pour lui. Il démissionna.

Il devait persévérer, il finirait par trouver.

Comble du comble, il avait postulé pour être commercial dans un gros groupe chargé de rebooster la communication des Malabar, les fameux rectangles roses de notre enfance.

Je constatai, et c'était hallucinant, qu'une quantité de nouveaux

chewing-gums avait envahi le marché ; il en existait à tous les parfums, dans des petites et giga boîtes, en tablettes, en dragées, en pastilles… Et pourquoi pas en suppositoires ? Dans les rues, les salles d'attente, les salles de réunion, le métro, les halls de gare, les arrêts d'autobus, ou même en soirée… C'était devenu comme un accessoire buccal indispensable, un prolongement de la langue. Impossible de faire plus de cinq mètres sans croiser un mastiqueur de chewing-gum. À croire qu'après l'interdiction de fumer dans les lieux publics, les fumeurs s'étaient tous recyclés en ruminants.

Mais qui est donc le con qui a inventé cette abomination ? Non, je dis non à la mastication gratuite ! On ne devrait mâcher que pour se nourrir, mais avec le chewing-gum, les gens n'ont pour plaisir que mâchouiller et faire chier les misophones. Quelle horreur que regarder des muqueuses anonymes triturer cette gomme infecte des heures durant.

Elle n'a de cesse de s'enchevêtrer, baladée d'un côté et de l'autre, elle tournoie, se compresse et se détend, voltige comme Tarzan sur une liane, s'agrippe à une incisive, se fait comprimer par les molaires d'où surgit un claquement répugnant. Puis la maudite virevolte autour de la langue, offrant aux observateurs une parade buccale qui ne fait jubiler que son auteur, se réjouissant du mouvement grotesque de ses mâchoires, faisant claquer de petites bulles contre ses gencives, sans crier gare, en pensant être mélodieux quand il n'est qu'odieux et disharmonieux.

Et c'est sans compter les addictifs, le déchaussement des dents et les ballonnements, quelle arnaque !

Je me mis en tête de trouver le coupable, et je découvris qu'un dénommé Thomas Adams avait inventé le chewing-gum en 1872. En approfondissant mes recherches, je lus un article qui prétendait que les hommes préhistoriques mastiquaient déjà de la sève de conifères et que plusieurs peuples en avaient consommé d'arbres divers. En conclusion, on pouvait penser que l'homme avait toujours mastiqué. À l'époque, ça devait être encore moins supportable, à cause des chicots et des trous dans les dents.

Les misophones existaient-ils à la préhistoire ? Nous ne le saurons jamais ; il y a des mystères comme ça…

Toujours est-il qu'Alexi ne fut pas embauché chez Malabar et que son problème de précarité en restait au même point.

Nous devions mettre les choses au clair ; j'étais prêt à l'aider à

trouver un emploi, mais il devait faire preuve de bonne volonté.

Chaque fois qu'il ratait un entretien, ses seules excuses étaient « ça mâchait trop fort », « ça reniflait sec » ou « ça respirait lourd ». Quelles étaient la part du vrai et celle de l'extrapolation ?

Pour provoquer un électrochoc, je poussai une gueulante :

« Y en a marre Alexiii ! »

Aïe, ma voix montait trop dans les aigus, je n'étais pas crédible, il fallait que je descende dans les graves :

« Alexi, stop, ça suffit ! C'est trop systématique. Oui, ces petits sons à la con sont insupportables, mais quand même pas au point de ne plus les supporter ! »

Face à l'absurdité de la phrase que je venais de prononcer, je tentai d'être plus cohérent :

« Ce que je veux dire, c'est que tu t'écoutes trop. Il faut que tu prennes sur toi, tu ne peux pas continuer comme ça, sinon tu finiras seul. »

Il se figea, me fixa et m'asséna simplement une vérité :

« Comme toi ? »

Dans le mille.

Il avait inversé la vapeur, il était doué pour retourner les situations et me mettre en posture de fragilité.

J'avais employé l'expression « finir seul » pour lui. Mais utilisés contre moi, ces mots résonnaient autrement. J'avais neuf ans de plus que lui, et il me rangeait au banc des retraités. À ses yeux, j'étais au terminus de ma vie. Je ne me considérais pas comme fini. En revanche, j'étais bel et bien seul.

Mais contrairement à lui, je ne subissais pas ma solitude. Ce n'était ni par dépit ni par désespoir, c'était mon choix et je m'entendais assez bien avec moi-même. J'optimisais, il m'arrivait même de me faire rire, et pleurer aussi. Je n'étais pas toujours glorieux, mais au bout du compte, je me pardonnais tout.

Seul, j'étais plus mobile, moins stagnant, plus à même de prendre des décisions, plus autonome. J'apprenais, j'écoutais, j'observais, j'essayais…

Ça me permettait de voir la vie ou, plutôt, de vivre une vie pour voir.

L'avantage d'être seul, c'est qu'on a encore l'espoir de ne pas le rester. On rêve encore de rencontrer l'âme sœur, alors qu'une fois en couple on ne rêve plus. On vit parfois avec celle que l'on suppose être cette âme sœur, on s'en persuade, on se rassure, tout en sachant

au fond qu'elle n'est pas exactement celle qu'on imaginait adolescent, celle qui pouvait nous envoûter d'un regard.

La princesse endormie dans son château qui attendait qu'on la réveille d'un baiser, ou celle dont le pied correspondait exactement à la pointure du soulier de vair trouvé par terre. Les contes de fées nous ont vendu du rêve, mais ils sont loin de nos réalités.

Le problème, avec une femme qui est restée coincée dans son conte de fées, c'est qu'elle voudrait justement qu'il devienne sa réalité. Elle exige de toi un statut : il faut être prince et charmant, savoir monter à cheval – qui doit être blanc – et avoir un château… Faut un budget, quoi…

Mais mon problème, c'est que les châteaux, je trouve ça beau, sauf que c'est pénible à chauffer. Et j'ai peur de monter à cheval. Et puis, je n'aime pas trop les fringues des princes ; ils mettent des collants, je ne suis pas fan.

Finalement, les princesses, ce n'est pas mon truc, elles ne pensent qu'à leur coiffure et se font coudre des robes qui ne passent pas les portes, sans compter qu'elles ne sont pas très fun, les princesses, jamais une blague grivoise, rien.

Pour vivre avec une princesse, il faut être prince, donc être né au bon endroit et dans les bonnes conditions. Sinon, on devient son laquais et on porte ses valises, et comme elle a des tonnes de robes, elle a beaucoup de valises. Sauf qu'avec mes problèmes de dos, ce n'est pas compatible.

De toute façon, les contes de notre enfance, c'est du flan, comme le Père Noël. Mais lui, à un moment, on nous avoue qu'il n'existe pas.

Avec la princesse, on est vite amené à se faire une raison : on fait des compromis, on se contente de ce qu'on vit, on s'habitue, et au bout du compte, soit on s'attache, soit on se lasse.

Peut-être que le grand amour, c'est celui qui croît de jour en jour, pas le coup de foudre, qui n'est que du vent.

L'amour absolu ne rend certainement pas heureux, il perturbe plus qu'autre chose. La passion est souvent destructrice, elle met dans une posture inconfortable.

Rares sont ceux qui ont vécu la passion et l'équilibre, qui ont eu la chance de décrocher le Graal de l'amour, celui qui donne des ailes. Mais deux ailes de la même longueur, pour ne pas tourner en rond très vite et tomber de très haut.

J'ai beau penser tout ça, pour autant, j'ai encore envie de rêver et

de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que ça devienne ma réalité.

Le quotidien peut se révéler cruel et nous rappelle sans cesse qu'on n'est rien. Rêver permet d'appartenir au tout. Il faut continuer à rêver d'idéal, de complicité, d'osmose, de symbiose, de partage, de marcher main dans la main, de vibrer, de ne plus avoir peur de l'inconnu, de se comprendre, de vouloir vivre avec l'envie d'aller jusqu'au bout au côté de l'autre…

Je continuais à m'égarer dans mon envolée lyrique, lorsque Alexi m'interrompit avec condescendance :

« Tu n'as jamais rencontré une seule femme qui ait trouvé grâce à tes yeux ? »

Sa question suspendit mon envol, coupant mes ailes et mon ventre en deux. Il avait mis le doigt là où ça faisait mal, là où se logeait ma faille. C'était comme si j'étais responsable de mon échec : à cinquante ans, je n'avais toujours pas de femme ni d'enfant. Quel était le sens de ma vie ?

Alexi m'avait renvoyé à ma détresse, à ce que je percevais comme une perdition. Il était devenu le miroir de mon chagrin, ce con.

J'hésitai avant de répondre, car je n'en savais rien finalement. J'avais aimé les femmes qui avaient partagé ma vie, chacune différemment mais pleinement.

Et désormais je savais que des qualités comme les leurs existaient, et j'étais peut-être devenu trop exigeant. Mon idéal était sans doute que soit réuni en une seule femme le meilleur de chacune. En résumé, si je ne rencontrais pas cette femme absolue, il n'y en aurait aucune.

Une fois passée cette réflexion profonde, un visage m'apparut comme une évidence, et je répondis :

« Si ! Il y a eu Amélie, elle avait toutes ces qualités, mais c'est elle qui ne voulait pas de moi. »

Était-ce une fausse excuse, une façon de me voiler la face pour me décharger de la responsabilité de cet échec ?

Je ne saurai jamais si je désirais Amélie aussi fort parce qu'elle m'échappait quand j'étais systématiquement en demande. Je réclamais ses sentiments, j'implorais son amour. Je n'avais pas su me canaliser, mes sollicitations chroniques l'avaient étouffée. Paradoxalement, aujourd'hui, c'est le désir d'accaparement de l'autre qui me fait fuir quand je vis une histoire.

Le couple n'est qu'un jeu de possession, on s'approprie l'autre, on pense qu'il nous appartient : « Je te présente MA femme », « C'est MON homme ».

On n'appartient qu'à soi-même, et encore…

Alexi baissa la tête à nouveau et fit ce constat :

« C'est à cause de notre misophonie que nous sommes seuls, c'est le prix à payer pour la vie qui est la nôtre, comme si nous étions victimes d'un envoûtement qui nous empêche de vivre avec une autre. Encore un coup d'Oreyos.

– Non ! Avec Amélie, je n'étais jamais en stress, j'aimais tous les sons qui émanaient d'elle, comme quoi c'est possible ! Toi et moi, nous avons besoin d'une femme compréhensive, un brin psychologue, calme, qui nous régule, nous complète et nous permette de devenir des hommes neufs. Voilà, nous avons besoin de devenir meilleurs ! N'attendons pas qu'elles apparaissent, soyons autonomes et évoluons pour mieux les accueillir ! Nous devons nous épanouir, nous améliorer, pour nous en premier lieu, mais aussi pour ceux qui nous entourent. Pour tes enfants, tu deviendras une version 2.0 de toi. »

Alexi me tapa dans la main comme pour sceller un pacte.

Motivés, on décida de se cultiver, de lire, d'aller voir des expos, de manger sain et équilibré et de faire du sport.

Au bout de trois semaines, nous naviguions vers le mieux-être, lorsque, au cours d'un jogging de fin d'après-midi dans les rues polluées de Paris, Alexi aperçut son fils qui sortait d'un collège du onzième arrondissement. Il crut avoir une hallucination : Hector était scolarisé en banlieue, que pouvait-il bien faire ici ? Il courut à sa rencontre, quand il vit le nouveau copain de Karine l'accueillir et l'embrasser. Hector semblait heureux comme il ne l'avait jamais été avec lui.

Tétanisé, il resta bouche bée. Hector l'aperçut mais tourna la tête et feignit l'indifférence.

Un inconnu était devenu le nouveau père de ses enfants, et leur vrai père un inconnu.

Ce n'est que plus tard qu'Alexi apprit qu'ils avaient quitté la banlieue pour emménager à Paris chez le compagnon de Karine, qui n'avait pas pris la peine de l'avertir. Il eut le sentiment d'être devenu moins que rien, insignifiant, rayé de leur vie.

NOUVELLE DÉPRIME

Alexi était de nouveau à ramasser à la petite cuillère, retour à la phase zéro. Il présentait les mêmes symptômes que la première fois : il se gavait de confiseries, hypnotisé par les jeux télévisés. Je décidai d'abord de me faire discret en le laissant s'installer dans son cocon neurasthénique et d'attendre qu'il passe d'une alimentation sucrée à une salée, ce que j'appelais la « phase un ».

Sa misophonie était plus marquée, mais je voyais qu'il en était maintenant plus décontenancé qu'agacé.

Le premier signe de vie réapparut au bout d'une semaine, quand il me demanda :

« T'aurais du citrate de bétaïne ? »

Son corps lui faisait payer ce qu'il avait outrageusement ingurgité. C'était bon signe, il entrait dans la phase deux : le mode « évacuation, réparation ».

Je devais le saisir à chaud, j'attendis patiemment qu'il passe de chrysalide à papillon avant de lui proposer une petite balade. Je fus contraint de le prendre par la main pour marcher cinq cents mètres. Devant la porte cochère de notre lieu de destination, la plaque de la psychologue que je voulais lui faire rencontrer le glaça aussitôt. Comme s'il avait vu le diable, il se crispa.

Voir un psy était inconcevable pour lui : marche arrière, on retourna à la maison.

Ma démarche infructueuse eut cependant un effet positif : il retrouva l'usage de la parole. Il ne s'arrêtait plus.

« Je n'irai jamais chez un psy, ce sont des marabouts du cerveau. Ils remuent les tréfonds de l'inconscient des gens pour le faire remonter à la surface.

– Mais justement, ce serait bien de remuer ce qu'il y a au fond de toi pour l'évacuer.

– Non ! Ils ne font rien surgir de toi, ils te font parler de tes problèmes et ça ne fait qu'empirer dans ta tête. Ils te font regretter

de ne pas les avoir laissés à leur place. Non, non ! Ce qui est enfoui en moi doit rester en moi. Compare ça à un bol de chocolat chaud, par exemple : si tu verses du lait sur le chocolat en poudre et que tu le remues, le chocolat se dissout entièrement, alors que si tu le laisses dans le fond sans remuer, tu ne le vois pas, et tu penses qu'il n'y a pas de chocolat dans le lait. Tu comprends ? »

C'était le roi de la métaphore sucrée, le poète des petits déjeuners. Un manque de maturité ou juste de la poésie ?

« Tu sais Alexi, chacun de nous a des blocages qui viennent de l'enfance et qui nous empêchent d'avancer. Le psy est un professionnel, il peut dénouer tout ça, et tu te sentirais plus léger après. »

Mais Alexi me considérait comme le meilleur des thérapeutes, nos échanges l'avaient fait évoluer, et malgré tout ce qui lui arrivait, il se sentait plus fort grâce à moi.

Il réussissait à me parler. L'affect qui nous liait lui permettait de s'exprimer plus librement, ça lui était indispensable. Mais je ne voyais pas les choses de la même manière :

« L'intérêt d'un psy, c'est justement qu'il n'y a pas d'affect : tu peux tout lui dire sans qu'il ait d'a priori ou qu'il te juge.

– Tout le monde juge ! Ça n'existe pas les gens qui ne jugent pas, c'est humain.

– Oui, mais le psy est payé pour ne pas le faire, justement.

– Oui, ben, c'est bien le problème, c'est malsain de payer quelqu'un pour qu'il t'écoute. Et puis tu ne sais pas ce qu'il pense, je ne peux pas me confier à un inconnu comme ça, sereinement, sans savoir ce qu'il a dans le crâne.

– C'est un professionnel, ce qu'il pense de toi restera secret, ils ont un code de déontologie, une charte à respecter.

– Tu parles, "Chartes" ! Je vais lui confier des trucs hyper-personnels, et qui te dit qu'il ne va pas aller les raconter ? Va savoir si parmi ses amis certains ne connaissent pas Karine ou des parents de copains d'Hector ou Miranda ?

– Là, t'es parano !

– Non, je ne suis pas parano ! C'est arrivé à une copine qui avait livré des pans entiers de sa vie très intime à son psy, qui s'est ensuite foutu de sa gueule lors d'un dîner. Figure-toi qu'elle l'a appris par un ami commun qui était présent !

– Là, c'est pas de bol.

– Non, c'est mathématique. As-tu déjà entendu parler des six

degrés de séparation ?

– Quèsaco ?

– C'est une théorie qui dit que chaque personne sur le globe peut être reliée à une autre à travers une chaîne de six maillons.

– C'est-à-dire ?

– L'idée, c'est que chaque individu serait rattaché à un autre grâce à six autres personnes, à l'échelle de la planète…

– Euh, j'ai du mal à y croire. Tu es en train de me dire qu'un aborigène connaîtrait quelqu'un qui connaîtrait quelqu'un qui connaîtrait quelqu'un, etc., qui me connaîtrait ?

– Ben oui ! »

Bref, il était buté. Je fus contraint de mettre de côté l'idée du psy et de revenir à nos moutons, ou plutôt à ses brebis, car l'urgence pour Alexi était de redorer son blason auprès de ses enfants.

Ça n'allait pas être une mince affaire, il fallait qu'il reconstruise une bonne image de lui-même et qu'il leur inspire l'envie de lui faire confiance à nouveau.

Il devait avoir une discussion posée avec sa femme et ses enfants, et peut-être même avec le nouveau compagnon de Karine, Benoît. Il voulait jouer cartes sur table.

Il fit des recherches sur ce Benoît. Il trouva son adresse et décida de s'y rendre.

Arrivé en bas de l'immeuble du onzième arrondissement, il perçut de l'agitation à travers une grande baie vitrée du rez-de-chaussée. En regardant de plus près, il découvrit Hector et Miranda qui s'amusaient avec des copains de leur âge. Alexi, bouleversé, mit un certain temps avant de sonner à la porte.

Karine le laissa sur le palier de peur qu'il ruine la fête.

« Tu n'es pas le bienvenu, Alexi… »

Benoît apparut, encore sous le choc de leur dernière entrevue. Il semblait prêt à en découdre, mais plutôt que de jouer les gros bras, il lui envoya un coup en plein cœur :

« Nous fêtons l'anniversaire de Miranda. »

Alexi avait été tellement déconnecté du réel qu'il n'avait plus la notion du temps ni des dates, au point d'en oublier l'anniversaire de sa fille. Il tenta sa chance :

« Laisse-moi au moins l'embrasser. »

Karine refusa et lui tendit une lettre du tribunal.

« Tiens, c'est un premier procès avant notre divorce, ça te fera la

main, comme ça », dit-elle avant de refermer la porte.

Alexi était séché.

La vie sans lui paraissait plus belle, et il se sentit de trop, un fardeau.

Le courrier officiel du tribunal de grande instance de Bobigny faisait suite à la plainte de M. Bourrois, le client de La Criée qu'il avait éborgné.

LE PROCÈS

Alexi craignait de finir en prison et de ne plus jamais revoir ses enfants. À peine parti de chez Benoît, il se rendit dans un magasin de jouets afin de faire livrer à sa fille un matériel de karaoké et une jolie carte d'anniversaire, sur laquelle il inscrivit :

Bon anniversaire ma chérie, sache que ton papa pense à toi tout le temps, il t'aime plus que tout, même s'il ne vit plus avec toi, il est toujours avec toi dans son cœur et dans sa tête.

Ton papa qui t'aime fort.

P.-S. : j'ai racheté un téléphone, tu peux me joindre à nouveau. Si tu as envie de me parler, je suis là.

De retour à la maison, il était vert de rage.

Comment reconquérir l'estime de ses enfants ? Ce fichu procès n'allait pas lui faire gagner des points.

Il lui fallait trouver un bon avocat, faute de quoi on lui en commettrait un d'office. Le monde judiciaire peut être cruel, et comme disait Coluche : « Il y a deux sortes de justice : vous avez l'avocat qui connaît bien la loi, et l'avocat qui connaît bien le juge. »

Or je connaissais un avocat qui connaissait bien la loi et les juges, Hervé Descano, un surdoué dans sa catégorie, un gars en or.

Quand il prit en main le dossier d'Alexi, je vis rapidement qu'il avait un doute, alors je le briefai sur son problème de misophonie. Il fut d'abord surpris, puis il m'écouta attentivement. L'explication que je lui donnai lui rendit espoir, cet argument pouvait jouer en notre faveur. Il nous conseilla de consulter un neuropsychiatre, une de ses relations, un ponte qui serait en mesure d'établir le diagnostic d'Alexi. La partie scientifique du « neuro » évinça l'aspect psy ; Alexi mit de côté son a priori et accepta de se prêter au jeu. Hervé nous obtint un rendez-vous le lendemain et je l'accompagnai.

Il commença par nous expliquer que la misophonie n'était pas

reconnue officiellement comme maladie neuropsychiatrique. Elle n'était pas listée dans le DSM-5, manuel américain de référence pour le classement des maladies mentales, ni dans le CIM-10, un répertoire de maladies reconnues adopté par plusieurs pays.

Après avoir fait passer des examens à Alexi, il constata que certaines zones de son cerveau étaient activées de façon très évidente par les sons de mastication et de reniflement. Il évoqua même un probable dysfonctionnement du cortex cingulaire antérieur et insulaire, trouble qui avait été observé en 2013 par les travaux de l'Américaine Judith T. Krauthamer.

Après tout, dès que plusieurs personnes souffrent de mêmes symptômes, on peut clairement affirmer qu'ils méritent une classification.

Il rédigea une attestation qui stipulait officiellement qu'Alexi était misophone, et de ce fait fragilisé par la réception de certains sons susceptibles de déclencher des réactions anormalement disproportionnées.

Alexi, fièrement, considérait cette attestation comme un diplôme.

Un mois plus tard, le jugement.

Comme si nous étions bénis des dieux, M. Bourrois n'eut de cesse d'émettre des bruits insupportables avec sa bouche, d'autant plus qu'il pétrissait ostensiblement un chewing-gum.

Avant l'ouverture de l'audience, la juge lui demanda de le mettre à la poubelle, d'un ton très sévère :

« Le tribunal, n'est pas une cour d'école, vous êtes prié de jeter votre chewing-gum, M. Bourrois. »

La juge était-elle, elle aussi, misophone ? Hervé ne manqua pas de l'observer.

L'avocat de M. Bourrois, à mille lieues de s'imaginer ce qu'était la misophonie, semblait très agité et faisait cliquer son stylo nerveusement, de façon répétitive, ce qui paraissait également échauffer la juge.

Lorsque Hervé commença sa plaidoirie, il mit d'emblée en exergue le fait qu'Alexi était victime de misophonie. La juge eut l'air ravie de découvrir un nouveau mot.

En revanche, l'avocat de M. Bourrois considéra que cet argument était ridicule et décréta que l'attestation du neuropsychiatre constituait surtout la preuve du dérangement mental d'Alexi et de sa dangerosité. Selon lui, il fallait l'enfermer entre quatre murs, car

n'étant pas maître de ses actes, il ferait certainement d'autres victimes.

Hervé avait bien potassé le sujet et réuni suffisamment de matériel pour assurer la défense d'Alexi :

« Madame la juge, s'il fallait incarcérer tous les misophones de France, les prisons déborderaient. Imaginez bien qu'aux États-Unis ils représentent quinze à vingt pour cent de la population, soit plus de quarante millions d'individus. Si nous raisonnons à l'échelle mondiale, c'est un cinquième de la population qu'il faudrait mettre en prison ! Madame la juge, vous n'êtes certainement pas misophone, et pourtant, en début de séance, vous avez été contrainte de demander à M. Bourrois de jeter son chewing-gum. On ne peut pas dire qu'il ait été très élégant dans sa manière de mastiquer, il y a des règles de civisme de base ! »

L'avocat de M. Bourrois intervint avec assurance :

« On n'envoie tout de même pas des bris d'assiettes à la figure d'un homme simplement parce qu'il mâche la bouche ouverte ! »

Mais Hervé avait toujours le dernier mot :

« Je vous rappelle qu'il n'a pas visé M. Bourrois, il a juste posé une pile d'assiettes de façon un peu ferme pour manifester son mécontentement, jamais il n'aurait imaginé qu'elles se briseraient et encore moins que des éclats iraient blesser M. Bourrois, qui par ailleurs a retrouvé l'usage de son œil. »

L'avocat de M. Bourrois s'embourba dans une explication qui n'avait ni queue ni tête : il semblait ne pas bien comprendre ce qu'était la misophonie, qu'il appelait « misophobie », tout en faisant un amalgame avec les acouphènes.

L'injustice de cette affaire, c'est que ce pauvre M. Bourrois n'avait vraiment rien fait, mais son comportement grossier en début d'audience n'avait pas joué en sa faveur.

Finalement, Alexi fut condamné à verser mille cinq cents euros à M. Bourrois pour blessure involontaire, ce qui ne l'arrangeait pas évidemment, mais il s'en sortait relativement bien.

Alexi envoya le compte rendu du procès à sa femme ainsi qu'une copie de l'attestation du neurologue afin qu'elle prenne enfin son problème en considération.

LA COHABITATION, DEUXIÈME ROUND

Incapable de laisser Alexi à la rue, je continuai de l'héberger gracieusement.

Il était comme un lion en cage, mais, cette fois, il avait délaissé la télévision pour Internet : il regardait en alternance des vidéos de chutes de chats et d'Ultimate Fight.

Lorsque je m'absentais, à mon retour je découvrais régulièrement des trous de manche à balai au plafond ou des traces de coups dans le mur : le voisinage ne lui laissait pas de répit.

En rentrant un soir, je le surpris carrément en train de jeter par la fenêtre un préservatif rempli d'eau sur le pare-brise d'une voiture qui klaxonnait. J'habitais au sixième étage, ça avait dû être un sacré choc pour le conducteur.

Mais le pire, c'était de se promener avec lui dans la rue : si nous croisions quelqu'un en train de mastiquer, il le singeait vulgairement, et si quelqu'un reniflait lourdement, il lui balançait un mouchoir sèchement.

Un jour, dans un bus, il déchira le paquet de chips d'un passager assis près de lui, ne supportant pas de l'entendre croquer. Une autre fois, alors que nous étions dans le métro, Alexi pinça les narines d'un type qui sifflait du nez. L'homme voulut lui casser la figure et je dus intervenir, prétextant qu'Alexi souffrait d'une anormalité psychiatrique – ce qui était presque le cas.

Il était devenu insortable, mais il estimait que son attestation du neurologue légitimait désormais ses actes.

J'étais le seul avec qui il n'osait pas exprimer pleinement sa nervosité. Pourtant, j'étais devenu la source d'un nouveau déclencheur.

En effet, j'avais réussi l'exploit d'arrêter de fumer du jour au lendemain : j'avais eu un déclic en regardant un reportage sur les méfaits du tabac.

Amélie me reprochait souvent mon addiction, elle était sportive et détestait la cigarette. Arrêter de fumer me donnait l'espoir de lui plaire à nouveau.

Du coup, je vapotais. J'alternais les parfums cookies et spéculoos, en passant par bubble-gum. Je faisais des mélanges de tabac blond de vanille et de mangue, noix de coco et goût cigare : c'était devenu ma nouvelle tétine chimique.

Je pompais à n'en plus pouvoir quand je remarquai dans le regard d'Alexi la lueur de menace du « tueur en série » que je connaissais bien.

L'aspiration que je produisais avec ma vapoteuse le faisait sortir de ses gonds. Il n'osa pas me l'avouer tout de suite. Mais à l'occasion d'une taffe exubérante, il lâcha les chevaux timidement :

« Ton vapotage bruisse comme un évier qui se vide. »

Je sentais que ça le faisait bouillir, mais, vu sa situation de parasite, il n'osa pas trop insister. De mon côté, il était hors de question d'arrêter de vapoter, au risque qu'à mon tour je me transforme en tueur.

Et puis il n'avait pas le choix cette fois, il devait subir : il était inimaginable que je reprenne la cigarette, j'étais trop fier. Je vapotais comme bon me semblait et, pour qu'il se tienne à carreau, je le menaçai de me rabattre sur les chewing-gums à la nicotine.

Il avait réussi à pourrir mon plaisir, ça me faisait râler. Je m'écartai pour ne pas l'incommoder, mais il tenait à ce que je vapote à côté de lui, non pas par masochisme, mais parce qu'il voulait que je sois libre, surtout chez moi.

C'était lui, le problème, il en avait bien conscience et il était plein de bonne volonté. Je le voyais prendre sur lui et ça m'amusait presque. C'était peut-être moi le sadique, finalement.

Il avait trouvé une nouvelle technique pour gérer les moments insoutenables : il faisait des pompes. Le sport permettant d'envoyer des neurotransmetteurs positifs, la sérotonine régulant l'humeur et la dopamine alimentant le circuit de la récompense, ça l'apaisait et le réconfortait, et moi, ça me faisait marrer.

Je le voyais faire des pompes chaque fois que je vapotais et comme j'aspirais au minimum toutes les deux minutes, il passait son temps au sol. J'avais l'impression de manipuler Alexi avec une télécommande ! Par moments, il anticipait : je n'avais pas encore la vapoteuse dans la bouche qu'il était déjà au sol. Alors il finit par ne

plus se relever. Il regardait la télé assis sur mon parquet.

Entre sa consommation de biscuits apéritifs et les pompes, il avait doublé de volume en deux mois, c'était sidérant. Il avait des épaules énormes et une bedaine généreuse.

Alexi était devenu ma distraction, il me prenait beaucoup temps, mais j'en trouvais toujours pour moi. Mes ventes de géotraceurs se passaient plutôt bien, j'étais assez heureux et je sifflotais en permanence – ce que je fais souvent quand je suis content.

Alexi commença à me demander pourquoi je sifflotais de cette manière, un sifflement en demi-teinte qui ne ressemblait à rien.

« Tu siffles comme un bricoleur à la mords-moi-le-nœud qui jubile quand il met un coup de clé de douze et te fait partager sa bonne humeur dont on n'a rien à carrer. C'est peut-être distrayant pour toi, mais c'est odieux pour celui qui l'entend, il n'y a aucune mélodie quand tu siffles… Un pfff… Un pneu de vélo qui se dégonfle, qu'on dirait. »

Là, il touchait à ma zone artistique sensible, moi qui pensais être un chanteur d'opéra qui ne s'était jamais révélé…

Je ne pouvais plus mâcher, plus bâiller, plus tousser, plus vapoter ni siffler… En résumé, je ne pouvais plus manifester ma faim, ma fatigue, ma souffrance, mon plaisir, ma joie… Bref : je ne pouvais plus vivre.

Je décidai de le confronter à l'absurdité de ce qu'il me demandait et de ce que j'éprouvais : la sensation qu'il rejetait tout ce que j'étais intrinsèquement, chez moi.

Sa culpabilité fut telle qu'il se confondit en excuses et implora mon pardon. Je voyais bien qu'il en souffrait, je savais que ça n'était pas de l'esbroufe cette fois. Je commençais à bien le connaître, il subissait réellement.

J'étais piégé, et comme je ne pouvais pas le mettre à la porte – maintenant que je lui avais tendu la main, je n'allais pas la retirer –, je décidai de fuir mon propre logement.

J'appelai Erwan. Sabine était partie avec Antoine chez sa mère, dans le Jura. Il m'accueillit à bras ouverts dans son appartement. Ça faisait un bail qu'on ne s'était pas retrouvés rien que nous deux, c'était l'occasion de se remémorer des anecdotes déjà ressassées

mille fois mais qui nous rappelaient d'où nous venions.

Erwan était vraiment quelqu'un de bien, simple, normal en fait, et ça devenait rare, les gens normaux. Quoique… est-ce que ça existe réellement ? Je me rappelai alors une réplique d'un personnage du film *Sonar*, de Jean-Philippe Martin : « Si tu connais quelqu'un de normal, c'est que tu ne le connais pas vraiment. » C'est tellement ça : dès qu'on creuse, on découvre toujours une particularité qui devient une qualité ou un défaut.

Mais avec Erwan, cette citation ne fonctionnait pas, car c'était la personne que je connaissais le mieux et je ne lui trouvais aucune forme d'anormalité. On peut dire que c'était le gars le plus normal de mon entourage.

Nous passâmes la soirée à jouer au Yams, il adorait ça depuis toujours, c'était son passe-temps favori, mais malgré cela je gagnais souvent, c'était ma petite fierté.

Le seul truc qui n'était pas normal avec Erwan, c'était de dormir chez lui. Il m'avait cette fois encore logé dans la chambre de son fils, mes pieds débordaient toujours du lit, ses draps me grattaient à nouveau et la déco était la même. Je ne parvins pas à fermer l'œil de la nuit : il ronflait et à chaque inspiration ses narines sifflaient. Les murs de la chambre me paraissaient encore plus fins que la dernière fois, j'entendais les gémissements et les grincements de sommier des voisins d'à côté, qui s'accouplèrent *all night long*, comme s'ils étaient avec moi dans la chambre. Apparemment, ils n'arrêtaient jamais… des lapins !

Le lendemain matin, au petit déjeuner, la tête embrumée, j'appréhendai… J'étais sur le qui-vive, quelque chose d'étrange se passait en moi. J'étais frappé du sceau de la malédiction d'Alexi, il m'avait tellement conditionné que je faisais attention même quand je n'étais pas avec un misophone. J'eus peur de déranger Erwan en grignotant mes tartines grillées, alors qu'il n'était jamais altéré par rien ni personne. J'ingurgitai d'un coup sec, pas totalement détendu, tout en étant aux aguets de la morsure d'Erwan dans ses biscottes et de son sifflement de narine gauche. J'étais pris en étau entre la peur d'agacer et celle de l'être.

Je subissais la double peine : j'étais victime de misophonie et d'un misophone.

J'écoutais Erwan parler de choses et d'autres, de sa vie, de son quotidien, de banalités. Il était assureur depuis vingt-cinq ans, il

n'avait pas bougé, il fréquentait les mêmes personnes, il partait toujours au même endroit en vacances, avec les mêmes amis, c'était quelqu'un qui avait des repères, et moi j'en manquais.

Nous nous étions rencontrés sur les bancs de la fac, je le connaissais sous tous les angles. C'était un homme de confiance, sur qui on pouvait compter en cas de coups durs, fiable, constant, sans vagues… Mais, quand on aime le surf…

Finalement, même s'il me rassurait et bien que ce fût mon meilleur ami, ce que je ressentais avec Erwan – j'avais du mal à me l'avouer –, c'était de l'ennui.

J'adorais Erwan, mais je ne pouvais m'empêcher de le comparer à Alexi et ça faisait ressortir son côté basique, sans acidité. Limite insipide. Ce que j'aimais avec Alexi, c'est qu'il ne rentrait pas dans les conventions. J'avais besoin de ces vagues, bonnes ou mauvaises, elles mettaient du piment dans ma vie. Les discussions d'Erwan n'avaient pas évolué. Les mêmes blagues, les mêmes phrases, les mêmes discours sur l'existence.

Je bloquais sur sa façon de remuer sa petite cuillère dans sa tasse de thé, c'était interminable et lancinant, il touillait et touillait alors que son sucre était dissous depuis belle lurette. J'entendais le sifflement de sa respiration sèche et elle me sautait aux oreilles, c'était étonnant, je n'y avais jamais prêté attention auparavant.

Pour le déjeuner, il me proposa de partager ses fameuses coquillettes au jambon. Depuis plus de trente ans, dès qu'Erwan était seul, il se nourrissait exclusivement de coquillettes au jambon. Il disait systématiquement : « C'est ma madeleine de Proust, un repas qui fait toujours plaisir. » Mais au bout de trois décennies, la madeleine avait un peu moisi…

Même s'il y avait un prix à payer, je savais qu'avec Alexi je vivais des choses fortes et j'en avais besoin. Je prétextai un rendez-vous professionnel et remerciai aimablement Erwan pour son hospitalité, avant de m'en retourner joyeusement au bercail. J'étais à la limite de me languir.

Alexi m'accueillit chez moi comme un prince. Il avait nettoyé l'appartement de fond en comble, réparé tout ce qui était cassé, bouché les trous au plafond, fait des courses…

Il était heureux de me revoir et me prépara un bon petit gueuleton avec autorisation de mâcher à gogo.

Il n'avait pas osé m'appeler, mais lui aussi m'avoua que je lui

avais manqué.

Je m'étais octroyé l'origine de son extra-enthousiasme, mais je n'en étais pas la véritable source : il avait reçu un mail de sa petite Miranda, qui le remerciait pour son cadeau, elle était tellement heureuse d'avoir eu des nouvelles de son papa. Le karaoké rendait Benoît dingue, c'était une petite satisfaction pour Alexi.

Miranda utilisait l'ordinateur de sa mère en cachette, alors ils échangèrent plusieurs mails, à l'occasion desquels elle révéla que Karine fréquentait Benoît depuis plus d'un an, ils se voyaient à son propre domicile en son absence… Les enfants étaient au courant, mais Karine leur avait fait jurer de ne rien dire. Il se persuada que c'était la raison pour laquelle son fils Hector ne le respectait plus.

Alexi comprit avec étonnement que ça correspondait à la période à laquelle sa misophonie avait commencé à être déclenchée par sa femme et son fils. Avait-il perçu inconsciemment qu'elle s'éloignait de lui ? Et si la misophonie était un genre de radar à vibrations, un instinct révélateur ? Le « Raël » du groupe avait peut-être raison ?

Alexi était désormais plus serein, le temps était venu d'enterrer la hache de guerre. Il appela Karine pour s'excuser et lui dire qu'il acceptait leur séparation, mais qu'il voulait voir ses enfants de temps en temps.

Pour elle, c'était hors de question. Elle lui confirma qu'elle avait entamé une procédure de divorce et qu'elle réclamait la garde des enfants à temps plein.

Finalement, la guerre était déclarée…

Alexi en informa immédiatement Hervé, notre avocat hors pair, qui contre-attaqua aussitôt : il envoya un courrier officiel à l'avocat de la partie adverse expliquant qu'il avait la preuve que Karine trompait Alexi avec Benoît depuis plus d'un an et que ça ne jouerait pas en leur faveur. Hervé s'était forgé une belle réputation dans le métier et il n'était jamais très bon de se frotter à lui…

L'avocat de Karine, vaincu ou presque, opta pour un divorce à l'amiable avec garde partagée, à la condition expresse qu'Alexi trouve un équilibre, une nouvelle situation professionnelle et un logement. Ce qui, j'avoue, était une bonne condition.

Tout semblait rentrer dans l'ordre. Mais alors qu'Alexi épluchait les petites annonces d'un journal, au lieu d'y dénicher un job il découvrit l'encart publicitaire d'un hypnothérapeute spécialisé dans la misophonie – ce fut comme un signe du destin.

L'HYPNOTHÉRAPEUTE

Marc Courgel était un ancien radiologue converti dans l'hypnose. Son cabinet se trouvait à Toulon.

Plusieurs témoignages sur Internet attestaient son efficacité, certains le décrivaient même comme un praticien miraculeux.

Alexi s'était persuadé que cet hypnotiseur allait le guérir. J'en fus plus que surpris, lui qui n'aimait pas les psys, parce qu'ils remuent les tréfonds de l'inconscient… un hypnotiseur, c'est pire ! Il va carrément s'y introduire !

Sa réponse fut spontanée :

« Un hypnotiseur, c'est pas pareil, au moins, c'est concret. »

Question études, pas sûr, mais bon, il était tellement déterminé…

Je contactai immédiatement cet hypnotiseur-magicien, mais c'était une véritable rock star de l'hypnose : il n'avait pas de disponibilité avant trois mois.

Nous comptions les jours, mais, le moment venu, Alexi eut du mal à quitter mon canapé. Ce fut une expédition. Il appréhendait le voyage jusqu'à Toulon.

La foule le mettait dans un état second, il se crispait dès que quelqu'un s'approchait ou l'effleurait. Je n'avais pas encore eu l'occasion d'observer sa proxémique et, en le voyant subir toutes ces perturbations, je me sentis impuissant et coupable. Étrangement, c'était comme si les autres étaient aimantés par lui. Il n'arrêtait pas de se faire bousculer, alors que je parcourais la foule sans heurt, les gens s'écartaient presque à mon passage, tel Moïse traversant la mer Rouge.

L'idée de quitter Paris me réjouissait, alors je sifflotais de joie et je vapotais de plaisir, j'alternais l'un et l'autre, et l'exaspération d'Alexi fut à son comble. Il me fit remarquer qu'il ne pouvait pas faire de pompes dans la gare, mais je m'en tamponnais l'oreille avec une babouche, je ne m'empêchais pas de vivre.

Une fois dans le TGV pour Toulon – départ à onze heures quarante-sept, presque l'heure du déjeuner –, une bonne partie des passagers avaient déjà sorti leurs petites victuailles.

Les crépitements des emballages plastiques des sandwiches résonnaient dans tout le wagon. Nous étions assis face à face côté couloir, dans un carré famille à quatre places. Ma voisine de droite grignotait son sandwich lentement, bouchée après bouchée, en laissant sa main sur le sachet, qu'elle faisait grésiller tout en mâchonnant, bruissements corrosifs accompagnés de déglutitions goulues et tapageuses. Rien qu'à la voir, j'en avais des montées d'adrénaline, je la fuyais du regard.

Le voisin de gauche, de l'autre côté du couloir, aspirait joyeusement son soda avec une paille alors que son gobelet était vide… Un doux mélange d'air et d'eau. À côté d'Alexi, un geek de quarante-cinq ans jouait frénétiquement sur son ordinateur, les cliquetis étaient aussi forts que les fusillades qui s'échappaient de son casque – c'était apparemment un jeu de guerre.

Ils commençaient tous à faire monter en nous la sève de la contrariété.

Cerise sur le gâteau, le contrôleur nous rappelait toutes les dix minutes que nous étions les bienvenus dans le train, énonçant la liste des gares qu'il desservirait, et ressassant un problème en gare d'Avignon.

Je ne sais pas qui fait le réglage des enceintes dans les trains, mais elles saturent et crachent systématiquement.

Quand ce n'était pas le contrôleur, c'était la voiture-restaurant qui nous informait qu'on pouvait y acheter des boissons, des sandwiches, des plats, au cas où on penserait qu'on y vendait de la quincaillerie.

Le restaurateur mobile nous rappelait régulièrement que le bar était ouvert.

Quel était le principe ? A priori, ceux qui avaient entendu l'annonce dix minutes plus tôt étaient toujours dans le train puisqu'il n'y avait pas eu de halte entre-temps ; tout le monde était donc bien informé de l'ouverture du bar. Pourquoi ne se limitaient-ils pas tout simplement à deux annonces : une à l'ouverture et l'autre à la fermeture ?

Ce n'est qu'au bout de la cinquième annonce que je compris que le matraquage publicitaire fonctionnait vraiment : il rappelait à nos estomacs que nous n'avions pas prévu de sandwiches. Et la faim

n'aidant pas à apaiser la perception des déclencheurs : direction la voiture-bar.

La file d'attente débordait, Alexi ne tenait pas en place, et le fait d'avoir un barbu à la bouche pâteuse et aux naseaux chargés et poilus derrière lui le tracassait d'autant plus.

Il prit son mal en patience jusqu'à ce qu'il passe sa commande, mais hors de question de s'éterniser : c'était la foire aux « miam », aux « miap », aux « slurp », aux « gloups », aux « tsss », aux « schhhh », aux « frrrrr »… De retour à nos sièges, une énorme boîte de chewing-gums trônait au milieu de la table. Ils ruminaient tous : migration obligatoire.

Après avoir repéré deux places libres près de la porte, on déménagea.

Sur le point de déguster nos modestes pitances, Alexi et moi nous jaugions l'un l'autre tels deux chiens se reniflant à l'affût d'une nouvelle source déclencheuse, comme si nous la traquions.

Nous mastiquions la bouche bien fermée, au point qu'il était presque difficile d'y introduire de la nourriture. Lorsqu'une nouvelle nuisance pointa rapidement le bout de son nez : la porte coulissante qui s'ouvrait et se fermait sans cesse. Le « pschitt » qu'elle produisait chaque fois nous rendait fous.

Nous étions condamnés à ne trouver aucun emplacement confortable.

La fin du trajet s'apparenta à un véritable calvaire.

L'arrivée à Toulon : une libération. L'hôtel miteux qu'on avait choisi sur le Net avait juste l'avantage d'être proche de la gare. Nous avions pris chacun une chambre afin d'offrir un break à notre cohabitation.

Ce fichu Alexi m'avait tellement stressé pendant le voyage que j'allai m'acheter des cigarettes. Nous étions venus consulter cet hypnotiseur afin d'être moins irritables, mais le trajet avait déjà retourné notre système nerveux et eu raison de ma détermination. Oui, personne n'est parfait…

Je proposai à Alexi de dîner en ville, histoire de ne pas déprimer dans nos chambres glauquissimes. Il accepta timidement, mais je le sentais distant. Il y avait un froid entre nous, il m'en voulait.

Je ne sais pas si c'était d'avoir subi ce voyage, mais il était bien plus exaspéré qu'à l'accoutumée par tous les déclencheurs que je provoquais. Il m'avait même fait remarquer sèchement que je

n'étais pas assez compatissant, et il enchaînait les reproches.

J'avais une curieuse impression : vu que nous n'étions plus dans mon appartement – où j'étais le dominant sur mon territoire –, il cherchait à prendre l'ascendant, comme un animal susceptible de changer d'attitude selon le lieu où il se trouve.

On ne s'était pas adressé un mot de tout le dîner, tel un vieux couple qui aurait épuisé tous les sujets. Direction l'hôtel après une infusion très moyenne.

Je ne voulais pas qu'il me voie fumer, ça lui aurait donné du grain à moudre. J'attendis qu'il soit bien enfermé dans sa chambre pour sortir discrètement de la mienne : j'étais comme un gosse se cachant de ses parents. Je fumai trois cigarettes d'affilée.

Je m'installai devant la télé, une chaîne du câble diffusait un petit film fort à propos : *Silent Movie*, de Mel Brooks. Totalement hilarant, ce dernier y joue le rôle d'un réalisateur, Mel Funn, qui, pour sauver son studio, propose à toutes les stars d'Hollywood de tourner dans un muet. Le film est vraiment muet. Mel Funn y démarche le mime Marceau, qui interprète son propre rôle, pour lui demander de jouer dans son film. Le mime Marceau répond « non », c'est le seul acteur qui parle dans le long-métrage.

Après cette loufoquerie cinématographique, j'éteignis la télé et me retrouvai dans un vide intersidéral face à l'horrible déco de ma chambre : des photos de nœuds marins affichées sur les murs jaune poisseux, des rideaux vert kaki, à la tringle dorée, une moquette bleu minéral, et la soufflerie de la climatisation en ambiance sonore.

Je tournais en rond sous la couette, me demandant ce que je faisais ici avec ce type qui me pourrissait la vie : pourquoi m'infligeais-je ça ? Tout comme le mime Marceau, j'avais envie d'asséner un « non » ferme et définitif à Alexi, mais ça ne sortait pas.

Je rallumai la télévision pour zapper sur des programmes sans intérêt… Je me transformais en Alexi à la phase zéro de la dépression. Il ne me manquait plus que le sucré.

À deux heures du matin, j'avais encore envie de fumer, et… la flemme de descendre ! Je décidai alors de rester dans ma chambre, mais, ma cigarette à moitié consumée entre les doigts – l'angoisse ! –, impossible d'ouvrir ma fenêtre, condamnée pour des raisons de sécurité. Je n'avais pas vu le détecteur de fumée au-dessus de moi, et l'alarme incendie retentit.

C'était d'un strident, d'une violence sans nom. Mes tympans

doublèrent de volume.

Je n'ai jamais compris pourquoi les alarmes étaient si tapageuses. Vu qu'elles sont là pour nous signaler un danger, elles devraient nous calmer plutôt que nous stresser davantage. Elles pourraient au moins être mélodieuses à défaut d'être rassurantes. C'est comme les voitures qui bipent quand la ceinture n'est pas mise, quand tu recules ou quand un autre véhicule te frôle : c'est un coup à devenir cinglé.

J'imagine toujours un type qui vient d'avoir un accident et se retrouve coincé entre deux semi-remorques après trois tonneaux : sa voiture fait « bip bip » de tous les côtés alors qu'il est en train d'agoniser. Cela ne fait qu'ajouter de la panique à l'horreur du moment. Si, à la place, ils passaient un bon vieil Otis Redding… Bon, Otis Redding, en cas d'incendie, ce n'est peut-être pas une super idée, ça détendrait peut-être trop et ce serait un coup à y rester.

Il y a un juste milieu à trouver, il faudrait qu'on décide tous d'une chanson qui ferait office d'alarme officielle. Pourquoi pas « Aimons-nous vivants », de François Valéry ?

La plupart des alarmes que j'ai entendues dans ma vie étaient des fausses alertes, comme lors des exercices d'évacuation à l'école. Je crois qu'on y est tellement habitués que le jour où il y aura vraiment un problème, il se pourrait qu'on ignore l'alarme.

C'est en tout cas ce que j'ai fait cette nuit-là pendant que les occupants évacuaient l'hôtel pour se rassembler sur le parking. Certains étaient en peignoir ou en pyjama, d'autres en tenue de soirée, les unes maquillées, les autres coiffés… J'observai cette drôle de procession de ma fenêtre, amusé.

Au bout de quelques minutes, Alexi frappa à ma porte pour s'assurer que je sortirais, ce qui était une belle intention. Le problème, c'est que ça empestait la cigarette dans ma chambre. Si j'ouvrais, il me démasquerait et je serais fautif. Je choisis de l'ignorer.

Je pulvérisai du parfum partout dans la pièce, puisqu'il était impossible d'aérer. N'empêche qu'en cas d'incendie, c'est un coup à mourir asphyxié. Puis, appel téléphonique de la réception : elle avait été alertée par Alexi, inquiet. Il me fallait donc sortir, moi

aussi, et faire au mieux pour ne pas afficher une tête de coupable.

À la réception, c'était assez joyeux, tout le monde était rassuré par la fausse alerte. L'alarme avait été déclenchée par la fumée d'un croque-monsieur qui brûlait, et pas à cause de ma cigarette.

Mais impossible de remonter dans nos chambres sans l'approbation des pompiers, qui mirent des plombes à débarquer. J'avais les yeux qui se fermaient, je me sentais partir dans un sommeil profond, installé au plus mal à l'accueil, entre un monsieur assez volumineux qui reniflait à pleines narines et une dame qui se rognait les cuticules.

Le lendemain matin, pas très frais, on glissa dans un taxi. Le chauffeur était tout excité par la victoire de la veille du RCT, l'équipe de rugby locale. Il écoutait la radio à fond, des chroniqueurs sportifs débattaient sur les points forts ou faibles des joueurs.

Le chauffeur nous questionna sur nos impressions concernant le match, comme s'il était logique que nous l'ayons regardé. Si Alexi était à la page question sports d'équipe, mon intérêt pour les jeux de ballon était proche de celui que je ressentais pour la migration des sauterelles en Bolivie. J'étais donc clairement exclu de leur conversation enivrante.

La radio continuait à diffuser les commentaires hystériques des journalistes, alternant avec des réclames dont le volume était toujours augmenté de deux décibels pour que ça rentre bien dans nos têtes. Dans le cas présent, il s'agissait de saucisses, d'une huile de tournesol, d'un soda, de cacahuètes, d'une assurance, etc. L'arrivée à destination fut salvatrice.

Sur la porte d'entrée du cabinet de l'hypnotiseur, il y avait un poster où figurait une oreille géante ; la poignée avait également une forme d'oreille, tout comme la salle d'attente. Sur les murs de cette dernière, une fresque représentait des dessins de bouches et de nez d'où sortaient des notes de musique qui se dirigeaient vers des oreilles énormes en souffrance.

Entre ces oreilles dominait un panneau avec une recommandation à l'attention des patients :

MERCI DE SÉLECTIONNER LE NIVEAU QUI DÉCRIT LE MIEUX CE QUE VOUS VIVEZ

L'échelle d'activation de la misophonie

Niveau 0 : vous entendez un son déclencheur connu, mais ne ressentez aucune gêne.

Niveau 1 : vous êtes conscient de la présence d'une personne déclencheuse connue mais ne ressentez aucune – ou très faible – angoisse d'anticipation.

Niveau 2 : un son déclencheur connu provoque un inconfort, mécontentement ou désagrément psychique minimal. Aucun symptôme de réponse par la panique, la fuite ou l'agression.

Niveau 3 : vous ressentez des niveaux croissants d'inconfort psychique mais ne présentez aucune réponse physique. Le patient peut se trouver en état d'hypervigilance aux stimuli audiovisuels.

Niveau 4 : vous développez une réponse physique minimale – comportements d'adaptation non conflictuels, tels que demander à la personne déclencheuse d'arrêter de faire le bruit, couvrir ses oreilles discrètement, ou s'éloigner calmement du bruit. Pas de symptômes visibles de panique ou d'« agression-fuite ».

Niveau 5 : vous adoptez des comportements d'adaptation plus conflictuels, tel que couvrir vos oreilles, imiter la personne déclencheuse, vous livrer à d'autres formes d'écholalie, ou manifester un agacement explicite.

Niveau 6 : vous souffrez d'un inconfort psychique substantiel. Des symptômes de panique, ou de réponse par « combat-fuite » commencent à faire leur apparition.

Niveau 7 : vous souffrez d'un inconfort psychique substantiel. Usage croissant (plus bruyant, plus fréquent) de comportements d'adaptation conflictuels. Il peut y avoir présence d'excitation sexuelle non choisie (très rare). Vous pouvez recommencer à imaginer encore et encore, parfois pendant des semaines, des mois, voire des années après les faits, le son déclencheur et les indices visuels.

Niveau 8 : vous souffrez d'un inconfort psychique substantiel. Vous ruminez des idées de violence.

Niveau 9 : la réaction de rage/panique bat son plein. Décision consciente de ne pas faire usage de la violence à

l'égard de la personne déclencheuse. Fuite effective du voisinage du bruit et/ou violence physique envers un objet inanimé. La panique, la colère ou un énervement sévère peuvent être manifestes dans votre comportement.

Niveau 10 : usage effectif de la violence physique. La violence peut être tournée contre soi (automutilation).

Inquiétant…

J'épiai discrètement Alexi en tentant de choisir mon niveau le plus honnêtement possible, me considérant niveau 4, tandis qu'Alexi s'estima malhonnêtement niveau 5 alors qu'il savait qu'il pouvait frôler le 9, voire le 10.

Lorsque l'hypnotiseur ouvrit la porte de la salle d'attente, je crus voir Jean-Pierre Marielle, mais en moins élégant. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, très grand, qui affichait une certaine assurance et un calme olympien. Il demanda au premier d'entre nous qui avait rendez-vous de le suivre dans son cabinet, et Alexi se leva prestement en m'ignorant.

L'hypnotiseur ferma mal la porte, qui resta entrebâillée.

Je demeurai dans la salle d'attente, scrutant les inscriptions au mur, notamment des articles de presse relatant des faits divers : « Un homme a blessé son voisin parce qu'il mettait de la musique trop fort » ; « Une adolescente a planté une agrafe dans l'épaule de son père qui sifflotait en bricolant » ; « Une femme a enfoncé sa pince à épiler dans le bras d'un homme qui ronflait dans un train ».

J'étais dans le royaume des psychopathes.

Je me posai près de la porte et j'entendis leur conversation :

« … et ce depuis quel âge, monsieur Cormès ?

– Depuis que j'ai neuf ans ! J'ai l'impression que c'est de pire en pire et j'aimerais que ça s'arrête.

– C'est totalement normal, la misophonie s'aggrave avec le temps, elle ne s'atténue pas si facilement, elle est redoutable…

– Redoutable, carrément ?

– Oui, redoutable dans le sens littéral du terme, puisqu'on doute et on doute encore : on re-doute. »

Lui qui n'aimait pas les psys, il était servi, on était tombé chez un

lacanien, qui allait décortiquer chaque mot.

« Est-ce que c'est irréversible ?

– Maintenant que je vais m'occuper de vous, non.

– Ah ! Donc il y a de l'espoir ?

– Tant qu'il y a de la vie… Dites-moi, monsieur Cormès, quand quelqu'un déclenche votre misophonie, est-ce que vous réussissez à lui faire part de votre ressenti ou parvenez-vous à prendre sur vous ?

– Oui j'arrive à l'exprimer, mais ce n'est pas évident de me faire comprendre.

– C'est normal, la misophonie est très difficile à concevoir quand on n'est pas affecté soi-même.

– Eh bien justement, le camarade qui m'accompagne… Je sais qu'il fait attention, mais je me contracte quand il siffle, quand il tire sur sa vaporette, quand il mastique, quand il renifle, quand il tousse aussi… Pourtant, il est misophone lui aussi, donc il me comprend. Mais ça ne change rien ni au bruit ni à la crispation, au contraire : j'anticipe et lui aussi. Du coup, ça génère un malaise entre nous, il n'ose plus faire normalement ce dont il a envie, ça le gêne, et moi ça me met en situation d'inconfort, et finalement on n'a plus de plaisir à être ensemble. »

« Voilà, ça, c'est dit », pensai-je très fort dans ma tête.

L'hypnotiseur laissa planer un long silence :

« Avez-vous l'impression d'être un tyran ?

– C'est un bien grand mot, disons que j'ai peur que les gens n'aient plus envie de me voir à cause de ça. C'est d'ailleurs ce qu'il se passe avec ma femme et mes enfants…

– Que ressentez-vous physiquement lorsque vous entendez un bruit déclencheur ?

– Une tension au niveau des épaules, les mâchoires qui se serrent et le plexus qui se comprime, aussi.

– À quel niveau vous situez-vous sur l'échelle des graduations qui est dans la salle d'attente ?

– Au niveau 5.

– Vous en êtes sûr ?

– … Oui. »

L'hypnotiseur avait-il bien compris à qui il avait affaire ?

« Quel est le son qui vous agresse le plus, monsieur Cormès ?
– La mastication.
– La mastication fait partie des déclencheurs les plus courants, c'est totalement normal pour un misophone.
– Ravi d'être normal pour un misophone. »

L'hypnotiseur eut un léger rire contenu, presque sadique, puis enchaîna :
« La mastication de quels aliments en particulier ?
– De tout.
– Pas une matière plus que les autres ?
– Disons celle des chewing-gums, certainement parce qu'elle dure beaucoup plus longtemps. »

Je ne pus m'empêcher de jouer les voyeurs.
L'hypnotiseur installa Alexi sur un fauteuil qui se trouvait dans l'axe de l'ouverture de la porte, et plaça un capteur sur l'aisselle gauche d'Alexi afin d'évaluer son indice de sudation.
Alexi, surpris :
« Sur l'aisselle ?
– Eh oui, le stress provoque des réactions des glandes sudoripares, ce qui engendre de la sueur. »
L'hypnotiseur avait toute une collection de matières à mastiquer à sa disposition. Il prit un chewing-gum et se mit à mâchouiller lourdement devant Alexi, la bouche ouverte. L'effet déclencheur me parvint jusqu'à la salle d'attente.
Sur un écran, des courbes indiquaient le niveau de transpiration d'Alexi.
Très glamour.
L'hypnotiseur jeta son chewing-gum et constata que les suintements persévéraient alors que le son déclencheur avait cessé. L'état d'Alexi stagnait, il était toujours en stress. L'hypnotiseur attendit quelques instants, puis il demanda à Alexi de se détendre et de fixer un point sur le mur face à lui.
Il s'adressa à lui d'une voix grave, douce et envoûtante :

« Vous inspirez, vous sentez l'air s'introduire dans vos poumons, vous soufflez, vous vous laissez guider par le son de ma voix, tout va bien pour vous, vous êtes serein, rien ne peut vous atteindre. »

Alexi, très réactif à l'hypnose, était déjà dans un état second. L'hypnotiseur le guida.

« Vous êtes sur un voilier en plein océan, il n'y a aucun bruit à part celui des vagues qui vous bercent, vous vous laissez porter par un vent chaud qui caresse votre cou, vous n'avez aucun impératif, vous flottez vous êtes bien, dé-ten-du. »

Alexi sembla bien, apaisé.

L'hypnotiseur changea l'ambiance lumineuse de la pièce, qui devint bleu nuit, puis il goba un chewing-gum et se mit à « miapper » de façon abusive en s'en vantant :

« Je suis avec vous sur ce bateau, et je mastique, et c'est totalement normal, ce son n'est pas désagréable, car il vous rappelle que je suis vivant et vous aussi… Miap, miap… Je prends du plaisir à mâchouiller un chewing-gum, car j'aime la sensation qu'il me procure, et il me permet d'avoir une haleine fraîche… »

Alexi était dans un demi-sommeil et s'agitait en réaction, comme s'il avait des spasmes…

La mastication de l'hypnotiseur s'amplifia, le son se démultiplia. Il s'était équipé d'un microphone et avait samplé ses mastications, qu'il diffusait sur des enceintes réparties dans toute la pièce. On avait la sensation qu'un groupe de cent personnes mastiquait. Alexi se tordait sur sa chaise, c'était une torture.

« Bien, vous êtes dans les profondeurs de votre inconscient. Cet état va nous servir à faire un voyage, un voyage dans le temps… »

L'hypnotiseur augmenta la température du radiateur et sortit d'un tiroir une espèce de grosse seringue sans aiguille remplie d'un liquide qu'il dispersa discrètement dans les cheveux d'Alexi, puis contre ses aisselles, au niveau du ventre, et même dans ses chaussures.

« Qu'est-ce vous ressentez ?

– Je me sens tout moite et humide, et j'ai chaud.

– Bien Alexi, imaginez maintenant le petit garçon que vous étiez, qui aimait bien manger des bonbons, et bien avant ça des petits pots, et plus petit encore qui tétait son biberon, les seins de sa mère,

et qui faisait du bruit en tétant… Maintenant, partons plus loin… »

Il permuta la bande-son sur une ambiance caverneuse.

Il sortit d'un tiroir des formes en plastique mou qui ressemblaient à un estomac, à un intestin, à un foie, etc. Une multitude de faux organes…

Il les frotta contre le visage et le corps d'Alexi, qui poussa un cri d'effroi. L'hypnotiseur l'interrogea :

« Et là, qu'est-ce que vous ressentez ?

– Une sorte de matière vient m'envahir…

– Elle est comment cette matière ?

– Molle et visqueuse, très désagréable.

– Décrivez-moi encore vos sensations…

– C'est comme si j'étais dans une mare pleine de vase et remplie de… de… de poulpes !!! Des centaines de poulpes ! Ils se collent contre moi ! Arggghhh ! Ils sont poisseux et gluants !

– Des poulpes ?! Vous en êtes sûr ? Essayez de discerner leur forme. »

Alexi tâta les faux organes.

« Ou des limaces… Des limaces géantes ?!

– Des limaces ? Non ! Essayez de vraiment sentir…

– Ou peut-être des grenouilles… ?

– Arrêtez avec les animaux ! Il n'y a aucun animal… Ce que vous sentez, ce sont des organes…

– Ah oui… ?

– Vous êtes dans le ventre de votre mère.

– … Ah bon… ?

– Votre cordon ombilical vous relie à elle par le nombril, vous ne vous servez pas de votre bouche pour manger, vous vous nourrissez en silence, vous êtes en paix… Mais soudain… »

Il rebascula sur la bande-son de mastications, puis plaqua tous les organes en plastique contre le visage d'Alexi avant d'y donner des coups de coude et de poing. Les faux organes gonflés servaient d'airbag.

Alexi hurla.

L'hypnotiseur modifia l'ambiance lumineuse crescendo, passant progressivement du bleu nuit au jaune, et arrêta la bande-son.

Il prit la tête d'Alexi avec ses deux mains, tira d'un coup sec et s'exclama :

« Et là, vous naissez ! »

Alexi cria comme un dératé en gesticulant dans tous les sens, puis il revint à lui peu à peu.

Très bizarre comme méthode…

L'hypnotiseur analysa ce qui venait de se produire.

« Eh bien, nous avons fait un sacré voyage ! Vous vous sentez bien ?

– Euh… groggy…

– Nous sommes remontés très loin dans votre passé, dans votre inconscient, le plus loin qu'on puisse imaginer et c'est vous qui m'avez guidé. »

Ayant assisté à la séance et l'ayant vue, de mes yeux vue, et en pleine conscience, il m'apparaissait au contraire très clairement que c'était lui qui avait guidé Alexi, mais bon, j'étais curieux de découvrir où il voulait en venir.

« Tout d'abord, monsieur Cormès, vous m'avez décrit un liquide visqueux. J'ai envie de penser à du liquide amniotique. En ce qui concerne la matière molle, ce sont certainement des organes… Nous sommes retournés jusque dans le ventre de votre mère, à votre état embryonnaire. »

Alexi fut chamboulé par cette information.

« Dans ce ventre, monsieur Cormès, vous avez probablement vécu un choc, un accident, qui pourrait avoir été bénin, comme une chute ou un coup et, pendant cette mésaventure, vous avez entendu de la mastication. Vous avez associé cette souffrance au son de mastication qui résonne aujourd'hui en vous. Votre problème de misophonie est inscrit en vous, il a été programmé lorsque vous étiez dans le ventre de votre mère.

– Mais comment ?

– Possible qu'un mâcheur de chewing-gum ait percuté votre maman. »

Alexi, estomaqué par ce qu'il venait d'entendre, scruta

l'hypnotiseur comme le Messie. Pour ma part, ayant assisté à la séance de l'extérieur, je jugeai sa conclusion excessivement culottée, étant donné qu'il avait plus que suggéré les choses.

Je décidai de chercher des informations à propos de ce Courgel sur Internet avec mon téléphone, j'y découvris des groupes de discussion où il apparaissait comme un magicien, mais en fouinant un peu plus j'accédai à des commentaires qui le définissaient comme un escroc.

Pas motivé par la perspective de me faire fouetter avec les organes en plastique, je m'enfuis du cabinet.

N'y avait-il donc personne de compétent pour nous guérir de cette pathologie ?

Je cogitai : « Et si tout ça, finalement, c'était du flan ? Et si la misophonie n'était pas réellement une pathologie ? Et si ce Jastreboff, qui avait découvert la misophonie, était lui aussi un escroc et que tout ça n'était qu'un business ? Mais dans ce cas, pourquoi le neuropsychiatre aurait-il décelé un vrai problème au cerveau lors du procès ? »

Alexi me rejoignit dehors comme un zombie, il aurait eu l'air plus frais s'il venait de sortir d'un coma. Il avait une requête très terre à terre :

« M. Courgel nous demande cent trente euros chacun ! Toi aussi, même si tu ne veux plus aller à ta séance, elle lui est due. »

Quel esbroufeur magnifique ! Mais il était hors de question que je paie ce charlatan. Je proposai à Alexi :

« Un hypnotiseur-basket ?

– Quoi ?

– On s'en va en courant, ni vu ni connu ! »

Pour Alexi, c'était impensable, il me mit la pression pour que je raque. Il ne comprenait pas ma réaction : aurions-nous fait tout ce chemin pour rien ?

Je lui racontai ce à quoi j'avais assisté depuis la salle d'attente en tentant de ramener des éléments concrets. Mais sur ce coup-là, je fus catégorique : si l'hypnotiseur essayait de nous balancer à la police, avec ce que j'avais vu, je pouvais faire fermer son cabinet. J'avais même filmé la scène où l'hypnotiseur tapait Alexi.

Alexi eut tout de même un doute et appela sa mère pour lui

demander si elle avait été heurtée pendant sa grossesse. Elle le rassura en lui expliquant qu'enceinte elle avait décidé de s'offrir le luxe d'une année sabbatique chez ses grands-parents à La Rochelle, et qu'elle était restée cloîtrée neuf mois dans leur maison au bord de la plage. La seule agression qu'Alexi aurait pu subir, c'était un éternuement.

Je sentis Alexi un peu contrarié, il avait eu envie d'y croire. Il accepta de rentrer à Paris, mais il se la joua Gandhi, comme si rien ne l'atteignait, comme si l'hypnotiseur l'avait vraiment soigné. Je voyais bien qu'il se mentait à lui-même, sa mâchoire se crispait dès que je vapotais ou que je sifflotais, et il avait toujours le même regard noir.

Cette expérience l'avait pourtant un peu transformé, il avait tenté une démarche pour s'améliorer. Il restait dans la dynamique et semblait bien motivé pour trouver un emploi. Il voulait gagner de l'argent, j'espérais que ça n'était pas pour retourner voir cet escroc de Courgel.

Quitter Paris m'avait fait prendre du recul à moi aussi, et cette fois j'étais déterminé, j'osai parler à Alexi. Les mots sortirent de ma bouche sans aucune retenue :

« Alexi, soit tu trouves un job et un appart', soit tu ne trouves rien, mais dans tous les cas, il faut que tu partes vivre ailleurs. »

Alexi me demanda un délai d'un mois.

Mais cet ultimatum me hantait. Était-ce la peur de me retrouver seul si Alexi partait de chez moi ?

Notre mode de vie en fut modifié, je ne vivais plus en fonction de lui, on s'évitait presque. Je me redécouvris ; je prenais le temps, je marchais, je respirais.

LE COURS DE YOGA

J'ouvris une porte vers la voie de la sagesse en m'inscrivant à un cours d'initiation au yoga, dans un club situé à trois pas de chez moi.

Nous étions une douzaine d'élèves, et Laurie, la professeure, dégageait une énergie bienfaisante. Sa voix douce contribuait énormément à m'apaiser.

Nous enchaînions les postures : le pigeon, le soleil, le demi-chameau, l'idée étant de faire correspondre ces positions à des respirations, des respirations profondes et puissantes.

Suzanne, une sexagénaire complètement investie dans le cours, accentuait ses inspirations et ses expirations par souci d'être bien vue par Laurie. Une fayote, quoi… Mais elle émettait un sifflement nasal sournois qui monopolisait mon attention et m'empêchait de me concentrer sur ma propre respiration : elle respirait à ma place.

Laurie faisait un travail personnalisé et s'intéressait à chacun d'entre nous. Lorsqu'elle s'attarda sur mon cas, elle localisa des tensions dans mes trapèzes. Je savais que les narines de Suzanne en étaient la cause, mais je ne pouvais l'exprimer.

Laurie insista pour que je me détende.

Elle s'installa derrière moi et exerça une légère pression sur mes épaules, ce qui n'était pas désagréable, mais Suzanne tenta d'attirer son attention en accentuant ses respirations.

Laurie constata que ses pressions ne calmaient en rien mes tensions. Étonnée, elle me demanda si j'avais un problème. J'éludai en prétextant que tout allait bien.

Elle poursuivit son cours en revenant régulièrement vers moi pour m'encourager à me détendre. Je trouvais ça absurde puisque j'assistais justement à son cours pour qu'elle m'indique le chemin vers la détente, pas pour qu'elle me répète « qu'il fallait que je me détende », ça, je le savais déjà.

Au cours suivant, Suzanne était toujours présente et mes tensions ne m'avaient pas quitté.

Laurie m'aiguilla vers un exercice qui consistait à centrer ma respiration au niveau de mes tensions : je devais visualiser la zone tendue et me concentrer dessus, une technique assez efficace. Mais la présence de Suzanne les faisait resurgir.

Laurie avait son métier très à cœur : à la fin de la séance, elle me prit entre quatre yeux. Je sentis que je pouvais lui faire confiance et lui avouai ma misophonie. Comme elle ne savait pas de quoi je parlais, je tentai de lui expliquer le plus simplement possible.

Elle s'adressa à moi comme si j'étais un enfant :

« Oh, ça suffit ! Il faut arrêter de s'écouter et de mettre des mots sur tout, les gens s'inventent des maladies maintenant…

– Euh… pardon ?

– Tu dois arrêter de penser ça, tu t'enfermes dans un carcan, tu t'étiquettes toi-même.

– Non, mais ça existe vraiment…

– Mais oui… C'est comme les gens qui se disent dépressifs pour un oui ou pour un non… »

Elle que je trouvais si pédagogue, si délicate…

La fois suivante, les déclencheurs émis par Suzanne me furent trop insupportables, je bloquais de plus en plus sur elle. Il faut dire qu'il était difficile de la louper, elle voulait tellement attirer l'attention qu'elle parlait extrêmement fort, et en sifflant les « s », produisant ainsi un son perçant. Impossible de me relaxer, je décidai de quitter le cours.

Laurie m'envoya un texto dans lequel elle me demandait quel était mon problème, mais après sa réaction lors de ma dernière tentative, j'étais refroidi. Alors je lui transmis le lien d'un article sur la misophonie.

Aussitôt elle se confondit en excuses, m'expliquant qu'elle n'avait réagi que par ignorance la fois précédente.

Après de nombreux échanges, elle insista pour que je réintègre son cours. Face à mon refus catégorique, elle me proposa d'aller boire un verre.

Étonné qu'elle s'investisse autant dans son métier, j'acceptai volontiers… Elle m'avoua très vite que sa maladresse envers moi

était en fait de l'attirance ; je la troublais, elle était en panique quand j'arrivais à son cours. J'étais à mille lieues d'imaginer ça. Je l'envisageai soudain sous un autre angle. Elle avait baissé sa garde et enlevé le masque de la professeure de yoga et me montrait la femme pudique et déterminée. Séparée depuis peu, avec un fils de cinq ans au milieu. Je l'écoutais me raconter ses blessures avec le père de son enfant. Elle avait besoin de se livrer – elle en profitait pour une fois que quelqu'un lui tendait l'oreille –, et c'est vrai que j'étais devenu un pro de l'écoute.

Après un bon chocolat chaud, je la raccompagnai à sa voiture. Elle me plaqua contre sa portière et m'expédia un baiser furtif et maladroit. Une claque de tendresse.

De retour chez moi, j'étais tout guilleret, rassuré à l'idée de plaire encore. Laurie avait réussi à me faire oublier Amélie quelque temps.

LA BONNE NOUVELLE

Alexi eut l'air surpris de mon enthousiasme lorsque je rentrai à la maison. Il faut dire que ça faisait un moment que j'en manquais. Lui aussi était radieux, il avait une grande nouvelle à m'annoncer :

« Je vais te laisser tranquille : je pars, j'ai une proposition d'embauche à l'étranger. »

Je crus d'abord à un canular, mais l'excitation qui se lisait dans ses yeux le rendait crédible.

Il avait trouvé une annonce sur un site de recrutement pour expatriés : un laboratoire chinois cherchait des cobayes pour tester un nouveau médicament qui permettrait d'éradiquer totalement la misophonie.

Un produit miracle interagirait sur les trompes d'Eustache et le nerf auditif et modifierait la sensation désagréable que provoquent certains sons.

Il semblerait que les effets furent extraordinaires sur des rats stressés par certains bruits, alors des médecins voulaient reproduire l'expérience sur des humains. En échange, Alexi serait rémunéré à hauteur d'un Smic par semaine pendant trois mois, nourri, logé et blanchi.

Le hic, c'est qu'Alexi n'avait jamais pris l'avion : l'idée même de se retrouver à des kilomètres au-dessus du plancher des vaches, enfermé avec plein d'inconnus dans une grande boîte métallique, l'angoissait comme jamais. Il tournait dans le salon tel un lion en cage.

J'étais tellement ravi qu'il ait trouvé du travail et qu'il puisse partir si loin de chez moi, que je l'encourageai à tester ce remède miracle : il serait un pionnier, un conquistador du médicament.

Au fond de moi, je pensais qu'il y avait un risque, les Chinois pouvant être incroyablement surprenants et innovateurs, mais aussi les pros de la contrefaçon. Et si ce remède n'était qu'une pâle copie d'un anxiolytique puissant ?

Peu de temps avant son départ, il envoya une lettre à sa femme et ses enfants. Il espérait que partir loin lui permettrait de prendre du recul et, peut-être, de mieux les retrouver plus tard. Karine, qui avait mis un peu d'eau dans son vin, lui raconta qu'en apprenant que son père allait partir en Chine, Hector avait eu des étoiles dans les yeux, fasciné à l'idée qu'il fasse un voyage aussi incroyable.

Alexi s'emballa un peu, se projetant déjà propriétaire d'une sublime maison surplombant un immense jardin avec vue sur des rizières, imaginant que ses enfants le rejoindraient en Chine.

Il était plein de bonnes résolutions : apprendre l'acupuncture chinoise, pratiquer le tai-chi pour canaliser ses énergies…

Et si la solution se trouvait au pays de Confucius ?

DÉCOLLAGE POUR LA CHINE

Le jour J, il était fin prêt, et je l'accompagnai à Roissy. Il était excité comme une puce.

À peine à l'aéroport, je vis la panique envahir Alexi : la foule, le brouhaha permanent, les gens qui se bousculaient, qui parlaient fort, qui criaient, un bébé qui pleurait, les annonces des hôtesses de l'air…

Je le pris par les épaules et le regardai droit dans les yeux afin de le motiver et, curieusement, ça fonctionna immédiatement et sans effort. Il saisit son courage à deux mains, pensant à la récompense. Je distinguai une lueur de fierté dans le regard d'Alexi.

J'avais conscience que ce voyage comporterait un certain nombre d'épreuves pour lui, aussi je lui offris un présent, presque un cadeau de rupture : un casque antibruit dernier cri. Je savais qu'il en aurait besoin. Son visage s'illumina. Je le mis en garde :

« Attention, ça couvre les basses, mais ça n'empêche pas le passage de certains aigus. »

Au moment de nous quitter, j'eus l'impression de lui faire mes adieux définitifs. Je me sentais comme un père dont le fils partait en colonie de vacances pour la première fois. Il m'assura qu'il m'écrirait et me raconterait tout dans le moindre détail.

À peine était-il dans la file d'attente pour l'enregistrement des bagages que je reçus un texto stipulant que le type derrière lui le collait de trop près et qu'il mastiquait un chewing-gum… Il avait aussitôt mis mon casque et ça lui avait permis de bien couper le son, il me remerciait, pour tout. Ah, quand même !

Quelques minutes plus tard, je reçus un autre message, indiquant cette fois qu'une dame envahissait l'espace avec sa poussette et ses deux enfants hystériques dans la queue pour les contrôles de police. Ensuite, il y eut la longue pause en salle d'embarquement, où il ne compta plus les déclencheurs. Puis s'enchaînèrent les autres

nombreuses files d'attente : pour embarquer, pour entrer dans l'avion et enfin pour accéder à son siège. Systématiquement les gens ne purent s'empêcher de se coller à Alexi, dans son dos, de face, de tous les côtés… Le pauvre, il se sentit oppressé…

II s'installa au niveau des sorties de secours, espace très prisé des voyageurs car on peut y étendre les jambes. Son siège étant côté couloir, il avait pensé que c'était une « bonne pioche » : personne ne le dérangerait sur sa droite. Mais le passage était tellement étroit que, jusqu'au décollage, il fut sans cesse bousculé par les voyageurs qui allaient rejoindre leur place. Entre les coups de coude, de hanche, de cul, les frottements de manteaux, et les coups de sac, c'était infernal.

Je pensais que j'aurais la paix durant les douze heures de vol, mais l'avion étant pourvu d'Internet, il m'envoya toutes les heures un compte rendu détaillé de son voyage.

Le couloir se rétrécissait précisément au niveau de son siège, à l'emplacement de l'espace cuisine, que les hôtesses isolèrent avec un rideau orange immonde, qu'elles ouvraient et fermaient en permanence.

En face de lui, les toilettes.

L'attente fut longue, puis l'avion s'apprêta à décoller.

Sa voisine de gauche était la femme qui avait pris toute la place dans la file d'attente, son avant-bras droit occupait tout l'accoudoir gauche d'Alexi, elle reniflait sévèrement et produisait des claquements de bouche à répétition. Les voisins de derrière parlaient fort, l'un d'entre eux avait une voix criarde.

Alexi entendit une multitude de raclements de gorge et de reniflements, de gens qui toussaient, qui se mouchaient ; les passagers semblaient tous enrhumés.

Il connecta le casque à l'écran et lança un film, mais la chef de cabine enchaîna au micro des annonces qui passaient par les écouteurs, saturant le son et perturbant le long métrage. Chacune d'entre elles provoquait un choc acoustique sur Alexi, qui sursautait. Il dut retirer son casque.

Les messages se succédèrent en français, en mandarin, en cantonais, en anglais… Il fut de nouveau saisi par les claquements

de bouche, les reniflements et raclements de gorge des passagers. Lorsqu'il replongea dans le film, ce fut au tour du commandant de bord de s'immiscer dans son casque : « Mesdames, messieurs, je suis le commandant Diong. L'équipage et moi-même vous souhaitons la bienvenue à bord de ce Boeing 747 à destination de Chongqing, où la température sera de trente et un degrés. Nous allons bientôt décoller, veuillez », etc., puis en mandarin, en cantonais, en anglais, etc.

Entre les allées et venues des passagers, des stewards et des hôtesses, les bousculades côté couloir continuaient.

Pour se protéger, il orienta verticalement la tablette qui servait à poser les plateaux-repas côté couloir pour l'utiliser comme bouclier, totalement inefficace, d'autant plus qu'on lui marchait aussi sur les pieds. Personne ne s'excusait, ce qui avait tendance à le rendre encore plus furieux.

Acharnement ou affabulation ? Il entra dans un état second, il bouillait, mais il voulait absolument passer le cap, sa volonté de traverser cette épreuve était trop forte.

La femme sur sa gauche reniflait de plus en plus lourdement et il avait régulièrement droit à un « rrrrrrrmmmfff » !

Alexi décida de regarder un autre film avec le volume à fond dans le casque, et il commença à se détendre tant bien que mal devant *Le Silence des agneaux*, choisi sciemment. Il entamait sa plongée dans le film, à la fois fasciné et effrayé par le personnage du psychopathe Hannibal Lecter, quand une tirade de la belle Jodie Foster fut interrompue par le coup de grâce : le service des plateaux-repas. Il dut retirer son casque pour répondre à l'hôtesse, qui avait une voix de crécelle.

Alexi n'avait jamais entendu autant de gens mastiquer si fort et en même temps dans un espace si confiné, ça broyait, ça absorbait, ça gnaffait, ça margolait, ça piaffait, ça couinait, ça knatchait, ça golayait toutes les nuances de machouillement était recensées.

Était-il le seul à trouver ça insupportable ?

Il scrutait chaque bouche. Il avait envie de commettre des actes terroristes buccaux.

Sa voisine mettait des plombes à terminer son repas à grands coups de maxillaires, elle raclait son palais en produisant des sons gutturaux hors du commun.

Alexi, au bord de l'apoplexie, remit son casque, mais ça ne l'empêcha pas de percevoir des bribes de nuisances provenant de partout ; bien que sa misophonie ait été atténuée, sa misokinésie s'était amplifiée et ce qu'il voyait le répugnait ! Il connecta son casque à son téléphone et courut s'enfermer dans les toilettes. Mais très vite, de nombreux passagers eurent besoin de se soulager et le temps qu'il passa cloîtré inquiéta les hôtesses, qui tambourinèrent sur la porte ; Alexi, toujours casqué, n'entendait pas les basses provoquées par leur martèlement et elles ouvrirent avec un passe.

Alexi retourna s'asseoir, mais, ne tenant pas en place, il fit les cent pas, une randonnée dans le Boeing. L'avion entra dans une zone de turbulences et les hôtesses exigèrent qu'il retourne à son siège.

La phase « mastication » terminée, l'étape « ronflement » lui succéda. Autant de personnes vrombissant en chœur, c'était vraiment une malédiction. Jamais il n'avait vécu une chose pareille.

Il lui fut impossible de dormir, mais il avait prévu le coup : deux somnifères cul sec.

Imparable.

Quand il sombra dans un sommeil profond, son subconscient lui imposa un drôle de scénario : il se voyait dormir paisiblement, jusqu'à ce qu'un réacteur prenne feu et que l'avion se crashe sur une montagne.

Il survivait, broyé au milieu de la carcasse. Il agonisait, coincé sous sa voisine, qui continuait à se racler la gorge. Il essayait de se défaire, mais impossible, le temps s'étirait. Soudain, sa voisine lui mordait la joue et se mettait à le dévorer tout entier… Impuissant, il ne pouvait que subir en regardant la cannibale mastiquer ses entrailles bouche ouverte, entre *Lost* et *The Walking Dead*.

Il se réveilla en sueur et jeta un regard inquiet vers sa voisine, étonnée de faire autant d'effet.

L'atterrissage n'étant pas imminent, il lui faudrait encore subir les ronflements, les reniflements et les raclements de gorge insupportables, mais comparé à son cauchemar, ça ne pourrait pas être pire… Eh bien, presque : un voisin de la rangée d'à côté se faisait carrément les ongles des pieds. Impensable dans un avion !!!

Le petit claquement produit par le coupe-ongles sectionnant la kératine de la griffe de l'hominidé provoqua une poussée d'adrénaline en Alexi. Après l'état cotonneux lié au vol, l'alcool et les déclencheurs cumulés, c'était le bout d'ongle qui faisait déborder le miso. Alexi se dressa d'un bond et poussa un rugissement de hargne impossible à contenir.

Une hôtesse lui tomba aussitôt dessus et, comble du comble, lui demanda de faire moins de bruit. Elle l'obligea à se rasseoir et à mettre sa ceinture : ils entraient dans une zone de turbulences.

Alexi eut envie de dénoncer le découpeur d'ongles à l'hôtesse, mais n'étant pas un délateur, il se ravisa. Résilience…

Il se rassit, mais sa paranoïa se mit en action : il s'imagina que sa fameuse et généreuse voisine avait senti son trouble et voulait le torturer. Elle commença à ronger l'ongle de son index. Dent contre ongle, émail contre kératine, c'était pire, l'horreur, c'était comme un éclat de cartilage qu'on aurait concassé… Puis elle déplaça son grignotement vers l'ongle du majeur. Quelle vision pour Alexi ! Le doigt d'honneur pointé dans sa direction comme si elle le provoquait, il se sentit persécuté. Il eut envie de disparaître ou de défoncer un hublot pour la balancer par-dessus bord.

Soulagement : lorsque les hôtesses servirent un petit encas, la voisine cessa son grignotement, mais ce fut pour enchaîner avec une mastication de gâteau chinois craquant. C'était déjà plus confortable. Mais voilà : elle avait une dent creuse et aspirait généreusement, à une fréquence rapprochée dont l'espacement se calculait en secondes, mais en peu de secondes…

Entre les turbulences aériennes, les trous d'air dans le ciel et dans la dent creuse de sa voisine, c'était le bouquet ! Combien de temps devrait-il encore subir tout cela ? Il entendit enfin une annonce en mandarin, en cantonais, en anglais… mais cette fois, ils oublièrent le français… Comme si les Français à bord avaient tous appris le mandarin durant le trajet.

Alexi ouvrit le rideau de son hublot et eut une vision : l'aéroport de Chongqing.

Fin du supplice.

LAURIE ET MOI

Laurie et moi passâmes une soirée incroyable. Livrés à l'ivresse, nous fîmes l'amour comme des bêtes, ou plutôt dans toutes les positions animales existantes. L'iguane péruvien et la colombe maltaise étaient les plus agréables.

Elle me proposa une histoire d'amour en alternance, une semaine sur deux : nous nous verrions quand elle n'aurait pas son fils.

Je roucoulais de bonheur.

Nous étions enlacés, lovés tendrement l'un contre l'autre sous ma couette quand elle brisa le charme en émettant un ronflement digne d'un ourson des Pyrénées.

J'allai me réfugier sur le canapé et, avant de m'endormir, je lus les nombreux messages d'Alexi qui me décrivait ce qu'il avait vécu depuis son arrivée en Chine.

La Chine

Il fallut encore de la patience à Alexi après l'atterrissage : il dut faire la queue pour sortir de l'avion ainsi qu'au contrôle des passeports, puis attendre à nouveau pour récupérer ses bagages, avant de pouvoir atteindre la zone de rencontre aux arrivées de l'aéroport de Chongqing.

Une fois sur place, il fut confronté à un choc : ça grouillait de monde, les gens se bousculaient, se poussaient et s'appuyaient les uns sur les autres, se passant parfois dessus. Alexi essaya d'éviter ce fourmillement, mais impossible. Il n'avait jamais vu une telle densité humaine.

Cherchant désespérément son interlocuteur chinois, un certain Kang, censé l'attendre avec un panneau à la sortie, il l'appela plusieurs fois mais fut immanquablement dirigé vers un répondeur dont l'annonce était en chinois, dans laquelle il ne distingua même pas le nom de Kang.

Les gens le percutaient sans vergogne, il percevait à peu près tous les déclencheurs possibles et imaginables.

Au bout d'une demi-heure d'attente, son stress fut à son paroxysme : il n'allait quand même pas dormir au milieu de cette soupe humaine ? Désespéré, dans un état second, il s'assit par terre. Les agents d'une brigade d'intervention lui intimèrent de se relever et le questionnèrent en chinois, le prenant pour un ivrogne, prêts à l'embarquer, quand un petit homme vint à leur rencontre, coupant court à l'intervention.

Kang le tirait ainsi des griffes de la police. Il avait l'air très sympathique et aimable, et la situation sembla l'amuser. Ils tentèrent de communiquer dans un anglais approximatif, mais ce fut

l'incompréhension la plus totale, entre l'accent parisien laborieux d'Alexi et l'accent mandarin très prononcé de Kang. Une fois qu'ils furent installés dans la voiture de ce dernier, le silence régna.

Ils traversèrent Chongqing et ses buildings à perte de vue, en comparaison Manhattan semblait être un village. Alexi se trouvait dans la plus grande ville du monde, avec ses trente-quatre millions d'habitants.

Tout fut une découverte pour lui, chaque individu, chaque vêtement, chaque voiture, chaque panneau… excepté quelques chaînes de fast-food, rien ne lui était familier.

Il observa par la fenêtre un groupe de jeunes demoiselles en tailleur. Elles étaient radieuses et élégantes. Il fut sous le charme, ses yeux scintillaient d'émerveillement, quand son oreille – désormais experte en géolocalisation de nuisance auditive – intercepta une aspiration intempestive due à une parcelle d'aliment prise en étau entre les dents de Kang.

Alexi tenta de se prendre par la peau de ses propres fesses, voulant s'autopersuader : impossible de focaliser, il était aux confins du monde, il devait apprécier pleinement son voyage. C'était le silence entre Kang et lui qui accentuait son attention sur ce maudit bout coincé.

Il n'osa pas mettre son casque, de peur de paraître discourtois, alors il tenta de bafouiller tant bien que mal avec Kang afin de briser la glace et de diminuer l'importance de ce désagrément dérisoire.

Il s'enquit de la durée du trajet pour avoir une idée du temps qui lui restait à subir ce nouveau déclencheur.

« *How long to arrive to the hotel* ?

– *Adavanawaaah*…

– *What* ?

– *Péaah dave adavanawaaah*.

– OK… Bon… »

Il allait devoir prendre son mal en patience. Alexi essaya de se concentrer sur autre chose, mais cette satanée aspiration l'emportait sur tout le reste et ça ne s'arrêta pas là : la respiration de Kang était nasillarde et intense, agrémentée d'un raclement de larynx bien généreux.

Comment se fait-il que nous puissions fermer la bouche et les yeux ou encore couper notre respiration mais qu'il soit impossible de fermer nos écoutilles ? Serait-ce le seul sens que nous ne puissions pas totalement maîtriser ? Ce serait tellement plus simple de se boucher les oreilles quand on en a envie.

Alexi suffoquait, et la canicule n'arrangeait rien.

Il avait besoin d'air et ouvrit la fenêtre, mais Kang la referma immédiatement en lui faisant comprendre que la climatisation était branchée. Pensant qu'Alexi avait seulement trop chaud, il la régla à fond.

Alexi se résigna et focalisa son attention sur le paysage magnifique qui se déroulait sous ses yeux, révélant des montagnes colossales, des champs à perte de vue et des rizières gigantesques autour desquelles gravitaient des paysans en vêtements traditionnels, affichant des sourires accueillants qui le contaminèrent. Il se figea dans un sourire qu'il adressa à Kang, lequel répondit par un raclement de gorge…

Au bout d'une heure de trajet, Alexi, impatient et glacé, reposa la fameuse question :

« *How long to the hotel* ?

– *Den awaaah*.

– *Ten hours* !?

– *Yes* ! »

Ils avaient enfin réussi à communiquer, mais ce qu'il venait de comprendre le terrifiait. Kang agrandit la carte de son GPS et lui indiqua leur destination.

Apparemment, le laboratoire se trouvait dans la campagne chinoise, totalement excentré, ce qui était en soi une bonne nouvelle : il y aurait moins de risque de se retrouver au milieu d'une foule « mastiquante » et « nasalement raclante ». Mais voyager encore dix heures à supporter ce concerto pour ORL, c'était trop.

Heureusement que Kang était adorable, ça permettait d'atténuer la souffrance. Alexi suggéra un peu de musique.

Kang s'exécuta immédiatement et choisit une radio locale qui diffusait une sorte d'électro chinoise. C'était particulier, mais plus acceptable que les sifflements organiques. Pourtant, il continuait à percevoir les abominables déclencheurs qui s'étouffèrent à la vue d'un temple grandiose et envoûtant. Kang s'y arrêta quelques minutes pour faire une prière, et ce fut une libération pour Alexi.

Il y avait une statue de Bouddha devant laquelle un pied bleu avait été dessiné. Pensant créer de la connivence et faire de l'humour auprès de Kang, Alexi posa son pied sur l'empreinte bleue pour en épouser la forme. Mais Kang changea de visage et se mit à l'incendier :

« *I respect your religion ! Respect my religion !* »

Curieusement, Kang parlait mieux anglais quand il était énervé !

Alexi n'avait pas eu conscience de la gravité de son acte. Dans de nombreux pays d'Asie, le pied est considéré comme quelque chose de sale ; l'orienter vers Bouddha est une insulte suprême.

Il s'excusa auprès de Kang, qui semblait réellement offensé, ce qui ajouta du malaise pour la suite du trajet.

Ils traversèrent la province du Hunan, pour arriver enfin dans l'un de ses districts, le xian de Fenghuang, une ville typique avec ses *diaojiaolou*, ces maisons rouges sur pilotis en bois, au toit évasé travaillé dans le détail et au sol épais en pierre, noble et grandiose.

Alexi remarqua un nouveau groupe de jeunes femmes qui lui faisaient penser à celles qu'il avait croisées à Chongqing. Cette fois elles étaient en habits traditionnels : telles des princesses au port altier, leur regard était digne et puissant.

Il était dans un autre monde et tout était désormais possible : il pourrait repartir de zéro, devenir un nouvel homme.

Quand, arrivé devant l'hôtel, Alexi sortit de la voiture, des passants s'arrêtèrent et le fixèrent comme une curiosité. Une femme s'approcha de lui pour le prendre en photo.

La plupart d'entre eux n'avaient probablement jamais quitté leur ville, certains n'avaient jamais vu de Caucasien, et encore moins un blond aux yeux bleus.

Alexi se sentit comme une star, il se prit au jeu et salua le petit attroupement comme s'il était le pape.

Kang mit fin à cette mascarade en proposant à Alexi d'aller poser ses affaires à l'hôtel et d'enchaîner sur une petite collation.

Ils se promenèrent le long de la rivière Tuojiang, où ils admirèrent des constructions magnifiques qui dataient de la dynastie des Ming et des Qing. Des peintres croquaient le cours d'eau à l'encre de Chine, avec sa roue à aubes, sa pagode, ses ponts sculptés sublimes et ses gondoliers… une Venise chinoise.

LAURIE ET MOI, ACTE II

N’arrivant pas à dormir, je retournai auprès de Laurie et me glissai sous les draps afin de mettre en pratique la position de la taupe ukrainienne, ce qui la motiva pour enchaîner avec la marmotte togolaise et le chinchilla croate.

Nous nous ébattîmes avec ferveur dans une symphonie de gémissements voluptueux.

Un dernier râle eut raison de nous, et nous glissâmes vers les abîmes d’un délicieux abandon. Mais la subtile mélopée produite par les vibrations des tissus de la gorge de Laurie m’extirpa du sommeil, me condamnant à retourner sur mon sofa, où je me replongeai dans les aventures d’Alexi.

L'AUBERGE FENGHUANG

Kang prit Alexi par la manche et le guida vers une petite gargote bien dans son jus, loin des restaurants à touristes.

À peine étaient-ils entrés dans l'auberge que tous les regards se tournèrent vers lui, et quelques-uns ricanèrent. Près des cuisines, des poissons étranges et des espèces de mollusques inconnues barbotaient dans d'immenses aquariums.

Tout le monde parlait extrêmement fort. Ils s'assirent à une grande table déjà occupée où il restait deux tabourets libres. Alexi salua les occupants, qui semblèrent se moquer de lui en le voyant.

Il ne comprit rien au menu et fit donc totalement confiance à Kang.

Les convives de la tablée savouraient leur soupe en aspirant si grossièrement qu'Alexi pensa que tout le monde était informé de sa misophonie et qu'on lui faisait une farce.

Quand la soupe de Kang arriva, il l'absorba de la même manière.

Alexi n'en revenait pas, autant de « slurp » en même temps, c'était inconcevable.

Il eut besoin de comprendre. Même s'il devait mettre les deux pieds dans le plat, il décida de ne plus rien contenir et lâcha le morceau :

« *Is it "normaul" that everybody is swallowing loudly their soup* ?

– *Ouaate* ?

– *Is it "normaul" that all the people here swallowed their soup loudly ?* »

Son voisin de gauche s'amusa de leur conversation.

Il expliqua dans un anglais parfaitement compréhensible pour Alexi :

« *In China, when you eat a soup, you have to do it loudly, that means it is good quality. You are here at Fenghuang Hostel, the best canteen in the district, the best soup. This is the place where people make more noise in all China.* »

Ce qui donne en français : « En Chine, quand on savoure une soupe, on doit le faire bruyamment, c'est gage de bonne qualité. Ici, c'est l'auberge Fenghuang, la meilleure cantine de tout le district, la meilleure soupe. C'est ici que l'on fait le plus de bruit dans toute la Chine. »

L'auberge la plus anti-misophone du monde…

L'homme semblait amusé par Alexi, comme s'il avait capté son malaise, et parut heureux de pouvoir parler anglais. Il se rapprocha de lui et lui tendit la main.

« *My name is Song, like a song.*

– My name is Alexi, like a… Alexi. »

Song éclata de rire très fort et demanda à Alexi d'où il venait.

Quand il entendit « Paris », ce fut comme si Alexi lui avait dit qu'il était son meilleur ami.

Song le prit par le cou et, tout en continuant de mastiquer un genre de rouleau de printemps aux couleurs étonnantes, il lui chuchota à l'oreille dans un français parfait :

« Si tu as atterri dans l'auberge Fenghuang, ce n'est pas par hasard… »

Alexi répondit, étonné :

« Comment se fait-il que vous parliez si bien le français ?

– Parce que j'adore les Françaises… »

Alexi sourit, Song surenchérit :

« … et les Français. »

En maintenant le bras autour de son cou, Song se colla à lui de façon insistante. Alexi interpréta le sous-entendu mais n'osa pas retirer son bras, tentant délicatement de s'écarter de l'emprise de Song, qui le tenait fermement.

« J'ai vécu à Paris mon cher ami, ça a été les plus belles années de ma vie. C'est pour moi la plus belle ville du monde, mais on revient toujours à ses origines. J'ai ici ma famille et mes amis. C'est dans cette auberge que j'ai pris ma première cuite et que je prendrai la dernière, mais j'espère que ce ne sera pas ce soir ! »

Il remplit la pièce de tout son rire, lourd et puissant. Tout le monde s'exprimait pleinement, ils étaient totalement libres et détachés de toute forme de comportement lisse.

Song décolla son bras mais continua à parler à dix centimètres du

visage d'Alexi en postillonnant de la bière à chaque mot. Il semblait tellement heureux de voir un Français.

« Tu sais ce que ça veut dire Fenghuang ?

– C'est le nom de la ville.

– C'est aussi le nom de l'auberge dans laquelle tu te trouves !

– Ah, balaise ! Ils ont dû réfléchir longtemps avant de dénicher ce nom. »

Sa blague tomba à l'eau, Song était habité par son histoire :

« C'est le nom de l'oiseau phénix chinois, il règne sur tous les autres oiseaux, c'est le plus doux et le plus sage des oiseaux.

– Ah oui ! D'où l'oiseau coloré sur l'enseigne !

– Tu as tout compris, mais ça n'est pas n'importe quel oiseau. Dans la littérature ancienne, il est décrit comme un dragon, il est le symbole de l'impératrice, il représente la justice et la grâce, il n'apparaît jamais devant une personne amorale, il ne tolère pas le mensonge ni l'abus de pouvoir.

– Un oiseau qui reconnaît le mensonge et le pouvoir ?

– Il ne se nourrit que de la rosée du matin et ne fait mal à aucun animal, à aucune plante.

– Ah bon… et il ne mange pas ?

– Non, il boit… dès le matin… comme moi ! »

Song explosa de rire et envoya une tape très virile dans le dos d'Alexi, avant de se servir une nouvelle bière.

Après une soirée bien arrosée et un exposé sur le plus beau des oiseaux, Alexi émit le souhait de rentrer à l'hôtel. Song insista pour les raccompagner. Alexi eut peur d'avoir fait une touche et essaya de garder ses distances.

Au retour, ils passèrent devant de nombreuses petites échoppes colorées, l'une vendait des gâteaux aux mille parfums, l'autre des vases sublimes… Alexi était émerveillé par l'architecture des maisons au toit courbé comme une couronne s'élevant vers le ciel, ça donnait l'impression que les toits flottaient.

Il aurait aimé vivre ces moments avec ses enfants. Il s'envola dans ses pensées lorsque de nouveau un vieil homme cracha par terre à son passage. Alexi sentit une montée de stress, il se figea pendant un petit moment de paranoïa, pensant que l'individu avait agi ainsi parce qu'il était de type caucasien. Song tenta de le rassurer :

« C'est la première fois que tu viens en Chine ?

– Oui.

– Ce n'est pas une grande ville ici, les gens sont à l'ancienne. Tu vas garder une image stéréotypée des Chinois, mais le crachat est culturel, même les hommes politiques chinois haut placés comme Mao ou Deng Xiaoping avaient souvent un vase en porcelaine à leurs pieds, et ils se raclaient la gorge de bon cœur et bien profond et envoyaient tout ce qu'ils s'autorisaient à sortir dans le vase.

– C'est repoussant.

– Dans ta culture, oui, mais ici le crachat est toléré même parmi les "grands", alors pourquoi le peuple n'en ferait pas autant ?

– Parce que c'est sale !

– C'est toi qui es sale !

– Merci.

– Ne le prends pas mal, mais tu gardes tout à l'intérieur de toi, alors que dans la médecine chinoise, fondée sur d'antiques conceptions philosophiques, il est recommandé de ne rien conserver à l'intérieur de son corps, l'élimination immédiate est très importante, même si elle doit s'effectuer en public, car toute substance est susceptible de contrarier le fonctionnement de l'organisme. »

Sur ce, Kang, mine de rien, émit un pet du tonnerre.

Pour le coup, ils évacuèrent tous les trois un rire à gorge déployée.

Après réflexion, Alexi convint que Song avait raison : il ne faut rien garder, si le corps réclame le droit de rejeter quelque chose, on se doit de lui obéir sur-le-champ, qu'importe où l'on se trouve et qu'importe la politesse.

Alexi se souvenait d'une vieille tante qui avait fumé toute sa vie et était sujette à des bronchites chroniques qui s'étaient transformées en cancer des poumons. Elle était incapable d'expectorer, à tel point qu'elle était allée voir un kinésithérapeute pour l'aider à débloquer ses bronches, comme les nourrissons qui ne savent pas cracher. Elle avait souffert un tel martyre qu'elle avait arrêté ses séances de kiné : elle avait reçu une éducation très dure et on lui avait tellement interdit de cracher qu'elle ne pouvait plus le faire, même lorsqu'elle était seule. Le médecin avait affirmé que si elle avait expectoré correctement, elle aurait vécu plus longtemps.

La politesse et la longévité ne seraient donc pas compatibles ?

Difficile d'aller à l'encontre de ce qu'on nous a inculqué.

Alexi avait reçu une éducation catholique bourgeoise. Ses parents venaient d'une famille d'anciens riches, ou plutôt de nouveaux

pauvres, descendants de la noblesse espagnole. Ils en avaient conservé les codes, l'éducation était primordiale : on se tient bien à table et on ne parle pas la bouche pleine – chose que son père ne respectait jamais. Son père justifiait sa sévérité en lui expliquant que c'était pour son bien, pour que, plus tard, il se comporte convenablement en société.

Est-ce que tous ses problèmes auraient été moindres s'il avait eu une autre éducation ?

De toute façon, dans le xian de Fenghuang, il n'avait pas le choix, il devait laisser sa pathologie d'Occidental de côté et affronter la réalité d'un autre quotidien. C'était à lui de changer, pas aux autres.

Et si ça n'était pas qu'une pathologie d'Occidental ? Puisque c'est un dysfonctionnement du cerveau, ça doit être mondial ?

Comment font les misophones chinois ?

Song continua ses explications : durant les Jeux olympiques de 2008 et l'Exposition universelle de Shanghai, en 2010, le gouvernement avait voulu donner une bonne image de la Chine au niveau international. Des mesures avaient été prises : tout comportement incorrect comme cracher, parler trop fort, manger bruyamment, jurer en public, griller les files d'attente ou exhiber son nombril était passible d'une amende de mille yuans. Le crachat étant typiquement la chose la plus choquante pour un Occidental, il y avait même des panneaux d'interdiction représentant un bonhomme crachant par terre barré d'un trait rouge.

Aujourd'hui, ça se faisait de moins en moins, c'étaient surtout les personnes âgées qui ne se contenaient pas, mais il restait quelques villes comme Fenghuang, où le crachat se devait d'être expédié.

Grâce à Song, je pus communiquer avec Kang, qui, lui, n'était jamais allé en France. Il maintenait que les gens les plus sales au monde étaient les Français, qu'ils ne prenaient pas de douche et que c'était la raison pour laquelle ils mettaient du parfum. D'ailleurs, Kang n'était pas le seul à le penser, lorsque les Anglais ont la flemme de se laver, ils se parfument et appellent ça une *french shower*.

Song défendit les Français, tout en les considérant comme les plus râleurs de la planète, ayant pour eux l'art de vivre, la gastronomie et le vin.

Song était tellement heureux de partager un moment avec un Français que dès qu'il voyait une échoppe, il remettait sa tournée ;

ils enchaînèrent les bières. Son ivresse était contagieuse, il titubait, braillait et beuglait des vieilles chansons paillardes. Il y avait comme un décalage dans les rues nocturnes de Xian.

« “Quand Madelon vient nous servir à boire, sous la tonnelle, on frôle son jupon…” Ah, là, là ! Je suis en manque des Françaises et du fromage, un bon saint-nectaire, impossible d’en trouver ici, et pourtant on trouve de tout en Chine ! Putain de régime communiste à la noix, ils ont mis un embargo sur certains fromages français, surtout ceux à pâte molle, alors que c’est ce qu’il y a de meilleur, les pâtes molles, le saint-marcellin, le chaource… »

Au grand désarroi de Song, Alexi écourta sa litanie pour rejoindre sa couche, repu de belles images et de bonnes bières. Il se présenta à la réception de l’hôtel avec un sourire figé pour récupérer la clé de sa chambre, qui portait elle aussi le nom de Fenghuang, le Phénix. Décidément…

Il entra dans l’ascenseur en admirant l’oiseau multicolore gravé sur le porte-clés et ressentit la présence imposante d’un Occidental d’une soixantaine d’années, large d’épaules. Il occupait tout l’espace de la cabine, il chiquait et respirait lourdement. La promiscuité était telle qu’Alexi sentit une montée de tension dans sa nuque. Il lutta, il avait traversé tellement d’épreuves qu’il ne voulait pas craquer pendant ce trajet éphémère. Il essaya de penser à autre chose, et ignora l’individu en regardant l’un des spectacles les moins intéressants au monde : le plafond d’un ascenseur.

Quant à l’homme, il ne se gêna pas et fixa intensément Alexi, qui, désinhibé à cause de l’alcool, lui fit remarquer son insistance peu courtoise d’un ton légèrement soutenu :

« *What’s the problem, Sir* ? »

L’homme fixa à nouveau Alexi avec un œil d’égorgeur au sang-froid, sans prononcer un mot. Bien que n’étant pas du genre froussard, Alexi sentit qu’il n’avait pas affaire à un tendre.

Ils sortirent de l’ascenseur au même étage, leurs chambres étaient voisines.

Alexi essaya d’être conciliant :

« *Good night, Sir.* »

L’homme ne répondit pas davantage. Un rustre.

Alexi entra dans sa chambre, enfin seul. Il souffla, ça faisait tellement longtemps qu’il ne s’était pas vraiment retrouvé face à lui-même… Il s’allongea sur son lit et contempla par la fenêtre le bord

de la rivière Tuojiang, révélant un cadre pittoresque. Il y avait en contrebas une roue à aubes, la douceur des ruissellements l'apaisait. Pour une fois, il prenait du plaisir avec un son…

Il laissa sa fenêtre ouverte afin d'apprécier pleinement ce moment, allongé les jambes écartées et les bras en croix, en mode « homme de Vitruve ». Il occupait parfaitement l'espace de sa literie, la caresse rassurante de Morphée lui chatouillait les joues. Il était prêt à glisser vers le sommeil quand un bourdonnement de moustique vint le réanimer.

Il fut contraint de se lever pour fermer la fenêtre et chasser ce moustique, qu'il ne parvint pas à trouver.

Bredouille et épuisé, il retourna se coucher. Il se sentait repartir quand le moustique vint de nouveau lui chatouiller l'orifice auditif.

Incroyables, ces moustiques, ils ont été créés juste pour nous faire chier ! Je ne sais pas si ce sont les phéromones du sommeil qui les attirent, mais ils sentent le moment où on s'endort et viennent fredonner vers le point le moins stratégique pour passer inaperçu : l'oreille.

Peut-être sont-ils suicidaires ?

Impossible de dormir dans ces conditions. Alexi devait l'éliminer, ce qu'il ne parvint à faire qu'après quarante-cinq minutes de chasse. Il retourna s'allonger, mais le bourdonnement retentit à nouveau, et cette fois il y avait deux moustiques, voire plus. Il enfonça la tête sous la couette afin de faire barrage aux culicidés.

Après avoir enfin sombré dans le sommeil, il fut réveillé par une conversation agitée dans le couloir, vers trois heures du matin.

Il hésitait à appeler la réception – il ne voulait quand même pas jouer les rapporteurs – quand il entendit un cri d'outre-tombe venant de la rue.

C'était une jérémiade continue tellement inquiétante qu'il descendit s'en enquérir. Une vieille dame sanglotait, son chat gisait au sol, à moitié broyé par une voiture. Elle meuglait son chagrin, les quelques passants s'indifféraient, du coup, lui aussi.

Fébrile, au radar, il retourna dans son lit, mais de nouveaux moustiques avaient débarqué.

Cette fois, il choisit l'option boules Quies, casque et couette sur la tête.

LAURIE ET MOI, ACTE III

Dans mon petit appartement du onzième, je ressentis pour la première fois la joie d'être réveillé par un doux baiser. Après une grasse matinée dominicale, j'étais installé dans la position de la loutre vénézuélienne. Laurie m'avait rejoint sur mon sofa et me câlinait, je ronronnais de bonheur.

Mes paupières se décollèrent peu à peu, et elle m'apparut comme un songe… diaphane… voluptueuse…

Elle me tendit un plateau chargé de toasts, de confitures de fraises, de groseilles, d'oranges amères et d'un Bounty.

À ma grande surprise, elle n'émit aucun son perturbant en grignotant ses tartines grillées – déclencheur dont Alexi n'avait pas le monopole.

Elle avait la même élégance qu'Amélie, elle n'était absolument pas « déclencheuse » ; mis à part ses ronflements, elle était irréprochable phoniquement.

C'était limite l'inverse : sa façon de manger, de respirer avait tendance à m'enflammer.

Entre chaque bouchée, nous nous embrassions goulûment, la bouche encore pleine de mie, comme des adolescents.

La mise en pratique intime de son expérience corporelle yogastique sur fond de musique zen était de l'ordre du divin. Je crois n'avoir jamais été aussi détendu.

La journée passa comme un éclair et, à la nuit tombante, elle dut s'arracher de mes bras pour retrouver son fils. J'avais l'impression d'être un enfant un soir de Noël à qui on retire le dernier cadeau.

Je rêvais secrètement qu'elle devienne ma nouvelle colocataire.

En pleine ébullition, je passai une nuit blanche à échanger par mail avec Alexi.

XIAN DE FENGHUANG

Il était minuit à Paris, et pour Alexi sept heures du matin.

Le soleil du xian de Fenghuang était si puissant qu'il traversa ses paupières, et il fut contraint de retirer son équipement antibruit.

Il distingua aussitôt de nouveaux hurlements, une musique, puis des sortes de chants lyriques décalés et des râles percutants. Par sa fenêtre, il vit des hommes et des femmes en tenue décontractée qui pratiquaient une sorte tai-chi sur une musique envoûtante. Ils faisaient des mouvements incongrus et dans le même temps ils chantaient, ils criaient puis grognaient. Certains pratiquaient un *human beatbox* de mauvais goût tout en mouvant leur corps sur des chorégraphies improvisées, dans un brouhaha sonore et visuel : le tai-chi vocal.

C'est censé relaxer. C'est peut-être valable pour celui qui le pratique mais, en tout cas, pas pour le spectateur.

Particulier, mais très efficace comme réveille-matin.

Il était l'heure de partir, Alexi se motiva pour retrouver Kang, qui l'attendait dans le hall de l'hôtel pour le conduire au laboratoire, avec à ses côtés l'homme de l'ascenseur.

Il patienta un peu avant de se joindre à eux.

La réceptionniste fit les présentations en anglais et lui expliqua que c'était l'un des propriétaires du laboratoire. Un Estonien qui ne parlait ni anglais ni chinois. D'ailleurs, il ne parlait pas, mais il chiquait et reniflait fort.

Alexi croisa les doigts pour que le laboratoire ne se trouve pas à quinze heures de route…

Finalement, le trajet ne dura que deux heures, ambiancé par une symphonie organique des plus consistantes, et ils arrivèrent dans la zone industrielle où se trouvait le laboratoire.

Alexi s'était tellement contenu que, à peine entré dans le bâtiment, il se rua sur les toilettes, non seulement pour évacuer mais aussi pour exulter la charge auditive accumulée ; il poussa un

cri de rage.

Ensuite, on le fit patienter dans un coin.

Il observa les laborantins, qui s'agitaient dans tous les sens en mâchouillant des chewing-gums. Ils se mirent tout à coup à renifler, à déglutir, à traîner des pieds, à se ronger les ongles… Alexi n'en pouvait plus. Il tourna en rond, fit des pompes… Il avait chaud, il suait…

Leur comportement lui sembla tellement exagéré qu'il se demanda si ça n'était pas volontaire. Il avait d'ailleurs repéré des caméras installées au plafond.

Il dut attendre une bonne heure au moins avant qu'un infirmier vienne prendre sa tension et vérifier son rythme cardiaque. Du fond d'un couloir, un homme s'approchait… C'était Song, vêtu d'une blouse blanche ; il travaillait pour le laboratoire et allait servir de traducteur.

Alexi l'accueillit avec un sourire et une tape sur l'épaule, mais Song n'était plus le même. Il agissait comme s'ils ne s'étaient jamais rencontrés.

Gros malaise.

Alexi considéra que ça devait être une posture professionnelle. Song lui tendit un contrat à signer et un questionnaire à remplir. Tous les documents étant rédigés en chinois, Song les lui traduisit.

Le texte stipulait que le laboratoire déclinait toute responsabilité en cas de problème ou de mauvaise réaction aux médicaments.

Alexi remplit un questionnaire très complet qu'il devait attester sur l'honneur : quel était son groupe sanguin ? Avait-il des allergies ? Subi des interventions chirurgicales ? Consommait-il de l'alcool ou des drogues ?…

Pour ce qui était de l'alcool, Song avait la réponse.

S'ensuivaient une multitude de questions sur sa misophonie : à quel âge ses problèmes avaient-ils commencé ? Pouvait-il établir une liste aussi complète que possible des bruits qui l'exaspéraient ?…

On lui faisait ensuite subir une batterie de tests. On reprenait son pouls, il devait uriner dans un bocal et terminer par une prise de sang. On lui donnait deux pilules violettes et phosphorescentes à avaler. Il se croyait dans *Matrix*.

On le fit patienter à nouveau. Sans explication. Au bout de vingt minutes, Alexi exprima son désir de partir, mais un responsable vint

lui expliquer que, comme le stipulait le contrat qu'il avait signé en arrivant, il devait rester douze heures de plus en observation au laboratoire. Il n'avait pas souvenir que Song lui ait traduit cette information.

Alexi, conciliant, se plia aux exigences contractuelles. On l'enferma entre les quatre murs d'une pièce entièrement carrelée de blanc, une prison blanche où étaient connectées des caméras dans tous les coins.

Il avait signé pour être cobaye.

Au cours de la première heure dans sa petite cellule, au menu : diffusion dans des enceintes des déclencheurs qu'il avait signalés dans la liste du questionnaire, avec de nouveaux en garniture. Aucune réaction de la part d'Alexi.

Les pilules avaient-elles déjà produit leur effet ?

Pendant la deuxième heure : mastication de chewing-gums par cinq laborantins introduits dans la pièce. Alexi les observa, fasciné par leur détermination. Mais aucun signe d'énervement.

À la troisième heure : rongements de biscottes, de tartines grillées, de chips, d'épis de maïs, de pommes… Toujours rien.

À la quatrième : reniflements d'hippopotames, éternuements, mouchages, toux, crachats… Rien ne l'atteignait, il était dans un état de zénitude qu'il ne connaissait pas. Les laborantins s'en donnèrent à cœur joie : bruissements en chœur, à contretemps. Fou rire d'Alexi : on aurait dit un concerto raté.

À la cinquième heure : cliquetis de stylos quatre couleurs… Toujours rien.

À la sixième heure : traînements de pieds autour d'Alexi… Rien…

À la septième heure : rongements d'ongles.

À la huitième : sifflotements.

À la neuvième : vapotages… Il pensa à moi.

À la dixième heure : sortie des laborantins de la pièce pour laisser place à une horloge aux aiguilles claquantes… Rien.

À la onzième heure : installation d'un évier dont le robinet perla une heure durant, le supplice de la goutte d'eau… Alexi était imperturbable.

Pour la douzième heure, on lui imposa plusieurs sortes de silences : sourd, caverneux, absolu, d'espace ou avec des bruits de fond… Il s'endormit.

Une fois cette phase d'observation terminée, il passa de nouveaux

examens. Le bilan de sa réaction aux médicaments était bon. Le médecin lui prescrivit deux pilules à prendre quotidiennement pendant sept jours, et il devait revenir la semaine suivante pour subir de nouveaux tests.

On lui remit dix mille yuans, l'équivalent de mille trois cents euros. Alexi n'avait jamais gagné autant d'argent en si peu de temps et voulut se faire plaisir : shopping, cours de tai-chi et d'acupuncture, spectacle. Il se sentait léger, serein, planant. Le dalaï-lama en pleine lévitation.

À peine avait-il franchi la porte de sa chambre d'hôtel qu'il reçut un appel du laboratoire. On lui demanda de stopper le traitement : les tests les plus récents révélaient « qu'après avoir ingurgité les pilules, certains rats de groupe sanguin AB négatif étaient entrés dans des rages folles une fois passée la phase de grande sérénité, et les effets secondaires n'étaient pas encore déterminés ».

Or, Alexi était AB négatif, le groupe sanguin le plus rare.

Ce fut le dernier mail d'Alexi.

Dans un état d'inquiétude totale, j'essayai de communiquer avec lui de toutes les manières possibles, mais aucune réponse, ni à mes mails ni à mes messages. Quand je l'appelais sur son portable, je tombais directement sur le répondeur avec une annonce en chinois.

Je joignis l'hôtel Fenghuang, où on m'assura qu'aucun client du nom d'Alexi Cormès n'y avait logé ces derniers jours, ni aucun Français. Je contactai tous les hôtels de la ville, qui me firent tous la même réponse. Même chose avec les laboratoires alentour. Personne ne comprit de quoi je parlais. Avec les services de police chinois, la communication fut impossible.

Je contactai Karine, la femme d'Alexi. Il l'avait appelée si souvent avec mon téléphone fixe qu'il me fut aisé de trouver son numéro.

Contrairement à ce que j'avais imaginé, elle était très préoccupée de son sort, elle non plus n'avait aucune nouvelle, pas plus que sa fille, Miranda, qui avait correspondu régulièrement par mail avec lui jusqu'alors.

La seule démarche qui se présentait à nous : signaler sa

disparition à la police. Mais l'agent qui nous reçut sembla négligent, même s'il voulait être rassurant :

« Bon, ben, ça arrive tous les jours, ça ! Avec la censure, en Chine, ils bloquent les mails qui ne leur plaisent pas… »

Nous n'avions d'autre choix qu'attendre.

Une semaine passa, puis deux, puis trois.

Laurie et moi, acte IV

Laurie se faisait très distante, son planning était chargé. Même si c'était chaque fois un événement, on ne se voyait que furtivement.

Laurie était une femme engagée et dès qu'on abordait la politique elle se butait. Elle voulait toujours avoir le dernier mot. Lorsque je sentais que le débat devenait stérile, j'abdiquais, et nous trouvions immanquablement un accord sous la couette, où j'adorais qu'elle ait justement le dernier mot.

On ne se voyait que pour les bons moments, jamais de quotidien, elle me disait détester la routine alors que, moi, j'en rêvais.

Un soir, tandis que nous dînions dans son restaurant végétarien préféré, je la sentis très stressée dès le début de soirée, systématiquement dans la complainte. Elle semblait toujours s'angoisser pour son fils, son ex, son boulot, sa santé… Elle s'était finalement spécialisée dans le yoga antistress justement parce qu'elle en souffrait elle-même.

On avait beaucoup bu, et on commença à attaquer une discussion enflammée autour de l'écologie, de faits de société et d'économie… pour finalement tout mélanger. Nous semblions être sur la même longueur d'onde, mais elle se braqua lorsque j'évoquai l'idée d'une fusion entre écologie et économie, jusqu'à me jeter une carafe d'eau au visage.

Je m'épongeai, tout en hurlant :

« Mais qu'est-ce qui te prends ?! Tu es cinglée ?

– Quoi ?! C'est moi que tu traites de cinglée ??? »

Elle me sauta au cou, commença à me griffer et à me tirer les cheveux. J'essayai de la contrôler, mais c'était une boule de nerfs. Un type voulut jouer les sauveurs et s'en prit à moi, prétextant qu'il était honteux de taper une femme. Alors que c'était moi la victime ! Il me frappa au visage, et je finis séché au sol.

Laurie me laissa seul avec les serveurs, qui me regardèrent avec un air de reproche et me demandèrent de régler l'addition ainsi que

tout ce que nous avions cassé pendant la bagarre.

Je terminai la soirée le visage tuméfié, avec un gros vide dans mon cœur et mon compte en banque.

Je coupai court à cette relation et me retrouvai seul de nouveau, mais je ne pouvais pas me laisser aller. Je n'étais pas du genre à baisser les bras, il fallait que je rebondisse rapidement. Je n'avais pas le temps de digérer ce que je venais de vivre et encore moins de mariner.

Je devais maîtriser ma vie et être honnête avec moi-même : j'avais aimé passer ces moments avec Laurie, mais jamais je n'avais cessé de penser à Amélie, que je voulais reconquérir. Je devais trouver une stratégie. Je me fichais qu'elle soit célibataire ou non, c'était la femme de ma vie, j'en étais certain.

Mais je ne pouvais pas l'appeler bêtement et sans motif. Je cogitai toute la nuit et j'eus une idée.

Le lendemain matin, je me rendis dans le dix-septième arrondissement et je fis le guet au pied de son immeuble. Je savais qu'elle partait travailler vers huit heures et qu'elle prenait le métro à la station Guy Môquet.

Je la vis descendre à sept heures cinquante-neuf, seule. Elle était radieuse, divine, grande, belle, élancée, la démarche assurée. Dans son trench beige, elle était d'une élégance qui m'impressionnait. Je palpitais.

J'étais tout émoustillé et n'eus pas la force de lui parler, elle allait travailler et ça n'était pas le moment. Alors, je la suivis.

Arrivée rue Marcadet, elle se retourna et, croyant qu'elle m'avait vu, je me cachai dans un kiosque à journaux où j'en achetai un au hasard. *Le Monde diplomatique* : ça donnait une contenance et un air sérieux, ça brouillerait les pistes si jamais elle me repérait.

Je continuai à la suivre jusque dans le métro, en mode « agent secret en filature », et je m'assis juste derrière elle. Elle posa son sac à main par terre, dans l'allée. Comme j'étais dans son dos, je fis un tour d'horizon du regard puis dissimulai le sac avec mon journal avant d'y enfouir un minigéotraceur, bien au fond.

Elle n'y vit que du feu. Elle descendit à la station Champs-Élysées-Clemenceau, et je continuai sur la ligne 13.

Comme elle ne quittait jamais son sac à main, je pouvais

désormais la suivre à la trace. Savoir où elle était me rassurait.

Tout en me dirigeant vers chez moi, j'observai le petit point sur la carte : c'était elle… je l'embrassai…

J'embrassais un point, j'étais ridicule.

Arrivé devant ma porte, j'eus un choc : Alexi m'attendait, assis dans les escaliers. Il avait triste allure, le visage balafré, le corps cabossé, les cheveux ébouriffés. On aurait dit un gladiateur de retour des arènes, une bouteille de maotai dans la main, un alcool à base de sorgho, une céréale sans gluten, mais qui saoule quand même.

RETOUR À LA MAISON

Il avait atterri le matin même à quatre heures et il était allé voir ses enfants directement, avant leur départ à l'école, pour les embrasser et leur offrir des cadeaux qu'il avait rapportés de Chine. Ils avaient été soulagés de le revoir enfin. Même son fils l'avait bien accueilli. De l'eau avait coulé sous les ponts et Karine lui avait pardonné. Elle lui confia avoir été inquiète et semblait désormais disposée à le revoir dans de meilleures conditions.

Pour fêter cette bonne nouvelle et son retour, on ouvrit la bouteille de maotai avant qu'Alexi me raconte tout.

Après avoir appris que la pilule pouvait avoir des effets secondaires indéfinis, il était allé se promener dans les rues de Fenghuang. Il commença alors à percevoir des sons inhabituels sans savoir d'où ils venaient. Peut-être captait-il de nouvelles fréquences tout en continuant de percevoir les anciennes ? En résumé, un trop-plein d'informations auditives le submergeait.

Kang l'invita à boire une bière dans un pub pour se changer les idées, mais à peine étaient-ils entrés dans le lieu qu'un type fit un rot tout près du visage d'Alexi. Plein de hargne, il sauta à la gorge de l'indélicat, le défigura et tabassa tous ceux qui s'interposaient. C'était devenu un animal sauvage.

Après quelques difficultés, les agents d'une brigade de sécurité finirent par le maîtriser avant de le jeter dans une camionnette pour le conduire dans un lieu isolé où on le déshabilla intégralement et où on lui confisqua toutes ses affaires, portable inclus.

Quand il exigea de passer un coup de fil ou d'envoyer un mail, un agent l'invita brutalement à la boucler.

Menotté, il traversa une zone désaffectée et on l'éjecta dans une petite cellule remplie d'une dizaine d'hommes très costauds, probablement de sévères repris de justice. Ils étaient tous balafrés et marqués d'hématomes encore frais.

Il devait être dans une « prison noire » – ces geôles illégales où on maltraitait des prisonniers qu'on alimentait juste assez pour qu'ils survivent et continuent de subir des supplices.

LA PRISON NOIRE

Contre toute attente, il y avait des buffets à volonté dans cette prison : les colosses se gavaient de riz, de raviolis vapeur, de nems, de rouleaux de printemps…

Ils étaient collés les uns contre les autres, dans une chaleur étouffante, tout dégoulinants de sueur, mastiquant, déglutissant.

C'était un spectacle auditif d'une cruauté insoutenable pour Alexi, qui, cette fois, en plus de subir les affronts habituels de sa misophonie, avait l'impression d'entendre la nourriture voyager de l'œsophage jusqu'au côlon de chacun de ses voisins. Il percevait chaque frottement contre chaque paroi. C'était baveux, lourd et visqueux. Sa rage culminait face à tous ces géants, mais il ne pouvait l'exprimer. Il fit trois cents pompes d'affilée.

Une voix stridente hurlait régulièrement en chinois dans des haut-parleurs saturés et grésillants – pires que ceux de la SNCF, c'est dire ! Les colosses furent effrayés par ce que la voix annonçait, Alexi se recroquevilla dans un coin.

Tout à coup, une hallucination : un mur de la cellule bougeait et se rapprochait du centre, réduisant l'espace.

Panique générale : la voix des haut-parleurs s'exprimait et tous les hommes poussèrent le mur pour ne pas finir en bouillie, compressés comme des pièces de monnaie.

Tous ensemble – Alexi y compris –, ils réussirent à ramener la cloison à sa place initiale.

Mais où était-il ? Était-ce un jeu télévisé ? Une sorte d'« Intervilles » chinois ? Une des chambres de torture des services secrets ? Il avait repéré des glaces sans tain autour de la cellule.

Les costauds gisaient au sol, épuisés de fatigue. Alexi n'était pas essoufflé. Il entendait leur respiration comme s'il percevait le parcours de l'air jusque dans leurs poumons.

Quelques minutes plus tard, une nouvelle voix retentit dans les haut-parleurs. Tous les hommes commencèrent à se frapper

violemment. Alexi, spectateur dans son coin, reçut malgré tout des coups dans le tumulte. Quand un homme le provoqua, il entendit battre et résonner son cœur en lui : cet homme avait plus peur que lui.

Il ne lutta pas, il glissa, se faufila agilement jusqu'à devenir insaisissable.

Un géant réussit à le bloquer dans une encoignure, pour l'étrangler ; Alexi pensa vivre sa dernière heure lorsqu'il entendit la rotule gauche du titan craquer étrangement. Il en profita pour lui asséner un coup de pied dans ce genou, l'homme se tordit de douleur au sol.

Un autre colosse sauta sur Alexi et l'agrippa ; il perçut un afflux sanguin anormal dans la jugulaire de ce nouveau géant : il exerça une simple pression de son index sur la veine de l'homme qui s'évanouit.

Alexi en vainquit au moins quatre autres avec une aisance dont il ne revenait pas lui-même. Il sentait les failles internes de ses adversaires, il entendait l'intérieur de leur corps.

Une nouvelle voix dans les haut-parleurs donna un ordre : ils arrêtèrent tous de se battre et s'allongèrent au sol pour se reposer. Ils considéraient maintenant Alexi avec une certaine crainte. Ils se méfiaient de lui comme d'un animal sauvage.

Chacun épiait l'autre comme une menace potentielle.

Le buffet était retourné, ce qui n'empêchait pas certains ogres de grappiller les restes gisant au sol.

Mastications… Œsophage… Côlon… Évacuation.

Insoutenable.

Sauvé par le Song… Alexi se réjouit de voir son sauveur venir le libérer des griffes des monstres. Il s'avança pour lui sauter au cou, mais un garde l'interrompit dans son élan, le menotta et lui banda les yeux.

On le guida à l'extérieur sans une explication. Il appela Song à l'aide, qui resta silencieux. On lui fit traverser un couloir, descendre des escaliers, pour arriver au milieu d'une foule dans laquelle il perçut de l'excitation et de la peur. Puis il entendit un cœur battre plus fort que les autres, comme la voix d'une frayeur qui cherchait à l'atteindre, mais il s'appliqua à la tenir à distance.

Lorsqu'on lui enleva le bandeau, il se trouva nu, debout sur une piste circulaire en terre boueuse, et découvrit face à lui son

adversaire de cellule, nu comme un ver lui aussi et le regard terrifié. Autour d'eux, un public hystérique faisait des paris…

Une salle de tripot.

La règle du jeu avait l'air simple : celui qui était propulsé hors de la piste avait perdu.

Une sorte de combat de sumo, version nudistes.

Alexi n'avait pas d'autre choix que d'affronter ce pauvre homme qui ne lui avait rien fait. Aucune échappatoire.

Un gong retentit et provoqua un choc dans sa tête. Son hyperacousie jouait en sa défaveur. Il fut sonné et son adversaire en profita pour le pousser, mais Alexi avait de bons réflexes et esquiva sereinement. Bizarrement, toute l'agressivité qui l'entourait produisait un effet apaisant sur lui. Alexi sentait que son adversaire donnait tout ce qu'il avait, il le laissa s'épuiser. Il entendait son corps comme s'il l'examinait avec un stéthoscope : il percevait une zone fragile vers le foie, un bruit suspect. D'un doigt, Alexi appuya très fort sur le point sensible.

L'homme se contorsionna d'une douleur si aiguë qu'il s'écroula au sol, K.-O.

Le public était en transe et semblait réclamer plus. Que voulaient-ils ? Une mise à mort ? Alexi, considérant cette victoire suffisante, s'assit en tailleur face à l'assistance et l'affronta avec sagesse.

Le public, frustré, le siffla.

L'arbitre – qui n'avait rien arbitré du tout puisqu'il n'y avait pas de règles – siffla à son tour, mais pour signaler la fin du combat. Il leva le bras droit d'Alexi au ciel, le déclarant ainsi vainqueur.

En détournant le visage vers l'assemblée, Alexi distingua l'Estonien propriétaire du laboratoire, et Song assis à ses côtés. Il apprit plus tard que c'était une organisation clandestine qui travaillait pour un groupe pharmaceutique puissant, qui testait des médicaments sur des cobayes humains. Et en cas d'inefficacité des traitements, les patients étaient jetés dans l'arène comme des coqs de combat. Si ça finissait mal, on les déclarait disparus, ni vus ni connus.

Après sa victoire, Alexi fut conduit dans un vestiaire où il put se laver et retrouver sa dignité. On lui rendit ensuite ses affaires avec une enveloppe contenant cent mille yuans, et une proposition

alléchante en échange de nouveaux combats. Il refusa catégoriquement. Il dut faire le serment sur l'honneur de ne jamais divulguer ce qu'il avait vécu aux autorités chinoises ni à personne d'autre, sans quoi il finirait en lardons dans du riz cantonais.

Je ne saurai jamais si toute cette histoire était vraie, mais Alexi était plus que crédible et totalement habité par ce qu'il racontait.

En parlant d'« habité », je lui demandai où il comptait s'installer maintenant qu'il avait traversé cette épopée.

Il était justement venu m'annoncer qu'il quittait Paris et qu'il partait le soir même pour s'installer en Corse. La ville lui était devenue insupportable, il ne tolérait plus rien, toutes ses perceptions étaient démesurées et s'amplifiaient.

Les effets des médicaments s'étaient estompés, mais il continuait à percevoir l'inaudible.

Il ne supportait plus les humains, leur présence, leurs bruits, leurs voitures, leurs pots d'échappement, leurs klaxons, leurs motos, leurs sirènes de police, leurs avions, leurs trains, leurs téléphones…

Il avait pris sa décision : il allait couper court avec l'homme et les machines ; sans portable, sans ordinateur, sans Internet. Il m'écrirait, tout comme à ses enfants, des vraies lettres, comme au bon vieux temps. Il prônait un retour aux sources : vivre aussi loin que possible de la civilisation et renouer avec la nature.

Je ne voulais pas le laisser partir comme ça :

« Reste encore un peu… On boit un verre ?

– Non, je ne vais pas pouvoir, ta voisine d'à côté est en train de touiller son thé de façon insupportable, son mari ingurgite grossièrement une banane et il fait craquer ses doigts, celui du dessus a toujours un pas trop lourd, sans compter qu'il est enrhumé et que sa respiration est pesante. Ce n'est plus possible pour moi, Damien, je m'en vais… »

Il était tellement sincère… N'était-il pas sujet à des hallucinations auditives, tout comme les schizophrènes qui s'inventent des voix ? S'imaginait-il des déclencheurs ?

Il me donna une dernière accolade et s'en alla, décidé.

Voulant profiter de lui au maximum, je me rendis sur mon balcon pour le regarder partir. Mon meilleur ami s'en allait.

À peine avait-il disparu de mon champ de vision que j'entendis

quelqu'un touiller dans une tasse : c'était effectivement ma voisine qui buvait un thé sur sa terrasse, près d'elle son mari mangeait une banane, et je discernai le vrombissement des narines de mon voisin du dessus qui se mouchait. Mais comment avait-il pu les entendre ? La fenêtre était fermée, et c'était un double vitrage dernier cri !

L'AUTARCIE

Je passai deux mois sans nouvelles d'Alexi.

Pendant cette période, je jouai au chat et à la souris avec Amélie. J'espionnais ses déplacements et, de temps en temps, je la suivais. Jusqu'au jour où je la revis avec son grand blond caricatural, et ça me déprima.

Laurie me relança à plusieurs reprises, mais, pour moi, la page était définitivement tournée.

Une fois de plus, j'étais seul.

La première lettre d'Alexi me fit l'effet d'une récompense dans ma petite vie pépère. Il me racontait sa galère à trouver un terrain isolé de toute civilisation.

Il avait commencé par planter discrètement une tente dans le parc naturel régional de Corse, dans cette divine région de Castagniccia, en plein cœur des montagnes, des paysages sublimes, une nature merveilleuse, riche et sauvage, où l'homme se fait rare et le grand air abonde. Le village le plus proche était à une heure à pied, Érone, avec ses sept habitants, la commune la moins peuplée de Corse.

Il se sentait libre sans portable, sans ordinateur, sans aspirateur, sans aucune technologie. Il vivait à l'ancienne et les seules machines qu'il projetait d'utiliser étaient celles qui recyclaient la nature sans la détériorer, comme les panneaux à énergie solaire, la géothermie ou les bacs de récupération d'eau de pluie.

Il envisageait de se construire une cabane en bois totalement autonome et de ne dépendre de rien ni de personne.

Il avait créé son potager, tirait le lait des chèvres en liberté, élevait ses poules, qui lui fournissaient de bons œufs frais. Il avait adopté un chien errant, des chats passaient lui rendre visite. Il ne lui manquait plus qu'un lion qui louchait et un chimpanzé, et on était en plein *Daktari*.

Il prenait de plus en plus conscience du superflu créé par

l'homme ; on avait besoin de très peu de chose pour vivre.

Il me décrivait les sons mélodieux et harmonieux de la nature, des oiseaux, du vent dans les arbres. Enfin, il avait enfin trouvé son silence.

Il était apaisé et heureux, il réalisait son rêve.

Pour ma part, j'avais encore besoin des humains et surtout des humaines. Amélie n'était pas disponible, mais j'espérais toujours… Je jetais un œil à la carte de temps à autre pour vérifier si elle n'avait pas enlevé ma balise.

Je m'inventais une vie avec elle : je nous imaginais dans une sublime villa au bord de la mer avec nos enfants gambadant sur la plage.

Enfin pour le moment, j'étais seul à Paris, avec sa grisaille et son stress.

Je dus attendre trois mois avant de recevoir une nouvelle lettre d'Alexi, dont l'écriture devenait plus saccadée, moins appliquée.

Il avait fini de construire son cabanon. Il réussissait à ne voir quasiment personne, mais il se questionnait.

Il dépeignait un monde plus obscur, dans lequel rien n'avait de sens.

Il avait provoqué ce qu'il appelait un « drame absolu » : sa misophonie avait changé de cible, ce n'étaient plus les humains qui l'agaçaient, mais des tourterelles qui venaient régulièrement roucouler sur son toit. Quand l'une s'arrêtait, l'autre lui répondait, c'était sans fin… Insupportable ! Il les chassait, tapait dans des casseroles pour les faire fuir, mais elles revenaient toujours parader. Le frottement de leurs petites pattes sur le toit ajouté à leur roucoulement l'avaient rendu fou…

« Putes de tourterelles ! Si vous revenez, je vous bute ! »

Elles revinrent… Et il tint sa promesse : il tua un couple avec son lance-pierre, mais ne se le pardonna jamais. En aucun cas un animal ne l'avait énervé auparavant, il lui semblait inconcevable d'être oppressé par une créature de la nature.

C'était un cauchemar, il se détestait.

Désormais, entendre sa chèvre brouter le mettait hors de lui, tout comme les ruminations continues des moutons de la prairie voisine

dont la virtuosité était qualitativement très éloignée de la profondeur des chants polyphoniques corses.

Les cloches des vaches le rendaient fou.

Quand son chien lapait ou se nettoyait les parties génitales, ça l'irritait. Le miaulement des chats lui donnait des envies d'égorgement.

Le hululement des chouettes l'empêchait de dormir.

Lui qui chérissait tant les animaux et la nature…

Même le bruit du vent dans les arbres ou les crépitements des bûches de bois dans la cheminée, qu'il avait toujours adorés, le hérissaient.

Au début de l'été, les bourdonnements des abeilles qui butinaient l'exaspéraient. Les puissantes et permanentes stridulations des cigales, perçantes, lui rentraient dans le crâne avec une intensité insupportable.

Sans parler des moustiques. Il n'avait jamais connu un tel désagrément.

Un retour à la civilisation était inconcevable, il était pris en otage entre son désir de solitude et sa haine soudaine de la nature.

Il s'était enfermé dans son cabanon, les boules Quies incrustées dans ses oreilles, scellées avec de la cire de bougie, excluant tout passage d'air.

À ce moment-là, il avait franchi un nouveau cap : sa propre respiration le perturbait, l'air qui s'introduisait dans son nez et cheminait jusqu'à ses poumons le rendait nerveux.

Il ne voulait plus s'entendre respirer.

Le seul moyen qu'il avait trouvé était de remplir une énorme bassine d'eau et d'y plonger sa tête pour y rester en apnée. Plus de respiration, plus aucun bruit… Enfin si… Il entendait battre son cœur, et son propre rythme cardiaque le dérangeait ; la mesure était régulière, répétitive, redondante, omniprésente.

Pris d'un vertige, en hypoglycémie, il avait croqué une pomme et là… douloureux constat : sa propre mastication l'énervait.

Un cas unique. La particularité des misophones étant justement que leurs propres bruits ne les dérangent pas. Désormais, pour se nourrir… il gobait.

Même sa déglutition l'excédait.

Devenu la source de son stress, il ne se supportait plus, or il ne pouvait pas se fuir, et quand la fuite est impossible, il reste l'action, mais quand on est son propre agresseur :

« … Je n'ai plus qu'une solution… »

Cette lettre restée en suspens, j'imaginai les pires scénarios. Je me sentais impuissant, je ne savais pas où il était, sa femme non plus. On avertit tous les commissariats de Corse, on lança tous les avis de recherche possibles, j'en oubliai même ma propre quête. Quinze jours d'attente avant que je reçoive une nouvelle lettre.

Quinze jours à imaginer le pire, quinze jours à ne pas dormir. C'est fou comme chaque seconde pèse lourd quand on est dans l'attente d'un espoir qu'on croit perdu. Cette lettre fut un soulagement, une libération, une renaissance ; j'étais tellement heureux de le savoir encore en vie. Je compris à ce moment-là à quel point il était devenu unique.

Dans sa lettre, il décrivait le parcours psychologique qu'il avait traversé. Il était allé très loin dans sa haine contre lui-même, jusqu'à élaborer un projet horrible : s'automutiler.

Se percer les deux tympans simultanément.

Pour ce faire, il avait conçu un casque sur lequel deux longs clous orientés vers l'intérieur remplaçaient les écouteurs. Il avait imaginé un mécanisme composé de deux énormes pierres fixées avec des ficelles et des poulies. Chaque pierre était destinée à percuter les clous du casque afin qu'ils s'introduisent dans les orifices auriculaires et les perforent.

Irréversible.

Un suicide auditif.

Au moment de commettre cet acte fatal, il aperçut des promeneurs se diriger vers lui, ce qui l'obligea à interrompre son geste. Ils étaient très discrets. Alexi, intrigué de ne pas les entendre malgré leur agitation, se demanda s'il n'avait pas déjà lâché les deux pierres et percé ses tympans par mégarde.

Il crut comprendre la raison de ce silence : il portait toujours ses boules Quies, qu'il ne parvenait pas à retirer, la cire les ayant bien fixées. Pourtant il entendait bien les cigales.

Après avoir arraché ses boules Quies, il ne les entendit pas davantage. Les flâneurs s'approchèrent de lui, faisant de grands gestes en émettant des grommellements et des borborygmes.

Ce n'est qu'en lisant les badges sur leurs vêtements qu'il comprit

que c’était un groupe de sourds et muets.

MANON DES SOURDES

Rectification : ils étaient tous sourds, mais pas tous muets. Ils étaient en revanche tous assoiffés.

Alexi, sonné par ce qu'il avait été sur le point de s'infliger et perturbé par l'arrivée de ce groupe atypique, resta immobile.

Ils se placèrent en arc de cercle autour de lui et lui demandèrent de l'eau avec véhémence. Cet électrochoc le motiva à remplir leurs gourdes.

L'un d'entre eux, totalement sourd et muet, avait une ardoise magique qui lui permettait d'écrire avec le doigt pour se faire comprendre des « entendants ». Ils s'en servirent chacun leur tour pour se présenter.

Ils avaient tous un surnom en fonction de leur particularité physique ou psychologique : il y avait Norbert-le-chauve, Ikram-la-nerveuse, Sophie-la-timide, Antoine-le-renard – pour son esprit rusé et sa couleur de cheveux –, Fabrice-le-jaloux, qui en voulait à la terre entière, et enfin Manon-la-douce. Elle se présenta avec un sourire angélique auquel Alexi succomba.

Il sentit un changement physiologique opérer en lui comme si le sourire de Manon l'illuminait.

Il la décrivait dans sa lettre comme un ange : « Ses yeux bleus me transperçaient, le soleil couchant orangé donnait des reflets dorés à ses cheveux. Elle était divine. »

Elle devint soudain essentielle.

Alexi prit conscience qu'il avait encore son casque à clous sur la tête et se sentit ridicule. Son ingénieuse installation à poulie, derrière lui, pouvait faire penser qu'il était un inventeur fou.

Curieux, les membres du groupe l'interrogèrent, mais Alexi ne réussit pas à leur dire la vérité. Le regard de Manon lui ayant apporté un regain d'éloquence, il opta pour la plaisanterie et leur expliqua en pointant un doigt vers le ciel que sa machine permettait de communiquer avec les extraterrestres.

Le groupe s'esclaffa et le baptisa « E.T. ».

Alexi enleva son casque et soudain il fut beau.

Le regard de Manon se figea.

Elle était assise sur l'herbe et, lui, appuyé contre un arbre.

Ils ne se quittèrent pas des yeux, happés l'un par l'autre.

Alexi était troublé, ému. Manon semblait le percer à jour et sentir sa confusion.

Après de nombreux verres d'eau de pluie recyclée, quelques collations entièrement issues du potager d'Alexi et des conversations anecdotiques, Norbert pressa le groupe de repartir avant le coucher du soleil : la route était longue jusqu'à Bastia, et leur chauffeur devait s'impatienter.

Mais ils poursuivirent leurs bavardages. Ils étaient fascinés par le choix de vie d'Alexi et chacun y alla de ses réflexions philosophiques sur son existence en autarcie.

Alexi observa Manon et tourna la tête vers son cabanon. Entre les deux, le choix lui apparut comme une évidence : tout à coup, ce lieu n'avait plus de sens à ses yeux. Il devait fuir cet endroit qui le sclérosait.

Il se prépara un balluchon et suivit le groupe, qui l'intégra volontiers, à l'exception de Fabrice-le-jaloux qui s'imposa soudainement comme le petit ami de Manon – un mensonge. Fabrice avait un chewing-gum dans la bouche et mastiquait goulûment, comme s'il connaissait la faille d'Alexi et voulait le perturber.

Mais Alexi était obnubilé par la présence apaisante de Manon. Son amour naissant pourrait-il atténuer sa misophonie ? Il n'entendait qu'elle.

La plupart des membres du groupe s'exprimant par gestes, ils s'arrêtaient régulièrement pour échanger, et comme ils étaient tous très bavards, la nuit finit par tomber bien avant qu'ils arrivent au minibus qui devait les conduire jusqu'à Bastia. Catastrophe : il n'y avait pas de réseau pour joindre le chauffeur.

Personne n'avait prévu de lampe et les batteries des quelques portables étant dans le rouge, ils se retrouvèrent rapidement pris dans l'épaisseur de la nuit. La lune avait fini son cycle et ne laissait même pas apparaître le bout d'un croissant.

Aucune lumière humaine en vue. L'inquiétude se fit sentir. Ils avaient certainement pris un mauvais chemin et s'étaient perdus.

Alexi servit de radar, les guidant à l'oreille. Il entendit la voix d'un homme dans le lointain et il leur demanda de le suivre, mais ils ne croisèrent personne, lorsqu'enfin la lampe d'un jeune berger qui cherchait une brebis égarée vint les aveugler.

Ils étaient tous surpris par l'ouïe exceptionnelle d'Alexi, qui méritait bien son surnom de « E.T. ».

Le berger les guida jusqu'à la route, mais leur minibus était parti. Le jeune homme, bon prince, leur proposa de les emmener dans sa bétaillère. Le voyage fut épique entre l'inconfort, l'odeur et les moutons qui « polybêlaient » outrageusement.

Le berger dut continuer sa route et déposa l'équipée silencieuse à l'entrée de Bastia.

Alexi n'avait pas mis les pieds dans une ville depuis des mois. Il en redécouvrait la réalité : chaque passant, chaque voiture était un nouveau spectacle.

Il prit peur en traversant une route : un camion déboula à toute vitesse en klaxonnant comme une sirène de foire. Les membres du groupe, quant à eux, n'y firent quasiment pas attention. Il y avait un gouffre entre leurs réactions – la peur contre l'indifférence.

Mais Manon lui expliqua qu'il était également très déroutant pour un sourd d'être dans la ville. C'était aussi très stressant à cause du danger permanent. Partout la communication est essentiellement sonore : on klaxonne, on hèle, on hurle, alors que les gestes passent inaperçus, surtout la nuit. Les sourds doivent être vigilants, constamment aux aguets…

Ils arrivèrent enfin au centre de vacances spécialisé pour sourds et malentendants, qui comptait également une association culturelle et sportive… Une terre d'accueil. D'autres pensionnaires, inquiets, les avaient attendus et leur proposèrent de réchauffer les restes du dîner.

Alexi n'avait jamais vu des gens aussi loquaces, à tel point qu'ils abandonnaient leurs assiettes pour préférer la causette et raconter leurs péripéties, laissant leurs plats refroidir.

Alexi admirait la rapidité avec laquelle ils communiquaient entre eux et, dans un moment de zèle, il annonça à Manon qu'il voulait apprendre le « langage des signes ». Elle le reprit aussitôt pour lui expliquer que c'était une langue et pas un langage, c'était même une langue officielle avec ses règles, qui variaient en fonction des pays.

Alexi, gêné par sa bourde, poussa un cri du cœur :

« Quel dommage qu'on n'apprenne pas tous cette langue à l'école et qu'elle ne soit pas universelle ! Elle aurait plus de succès que l'espéranto, que personne ne parle. »

Alexi, qui avait perdu toute notion d'humanisme, devenait tout à coup universaliste.

Mais, pour Norbert-le-chauve, la langue des signes était instinctive : quand un entendant se retrouve dans un pays dont il ne parle pas la langue, le seul moyen de se faire comprendre, c'est la gestuelle.

À ce moment-là, Fabrice pointa son majeur en direction d'Alexi et lui dit :

« Ça, c'est un signe international ! »

Alexi lui répondit en posant son index sur le menton et en regardant vers le ciel, dubitatif. Hilarité générale.

L'ambiance était joyeuse et légère, Alexi fut la cible de nombreuses blagues potaches, c'était leur façon de l'intégrer au groupe. Il reprenait goût à l'humain, fasciné par ce nouveau monde qui lui tendait les bras.

Manon lui expliqua la difficulté d'être atteint de surdité dans notre société, en raison des clichés sur ce handicap et des gens qui se moquent des sourds alors qu'ils ne le feraient pas des aveugles.

Être sourd, ça ne se voit pas.

Les gens détestent qu'on leur demande de répéter, ils n'ont pas de patience. Être sourd, c'est être mis à l'écart.

C'est encore plus difficile pour les sourds et muets, souvent considérés comme des abrutis parce qu'ils émettent des gémissements.

Manon souffrait d'une surdité profonde congénitale, elle n'était pas muette et, lorsqu'elle parlait, elle avait une voix légèrement dissonante qu'Alexi trouvait charmante.

Ils se cherchaient et se tournaient autour. Pour le moment, il n'y avait eu entre eux qu'un jeu de frôlements et de séduction.

Manon était suspendue à ses lèvres et lisait ses paroles comme des sous-titres. Il voulait apprendre à lire sur les siennes, qu'il titilla du bout des doigts.

Elle saisit sa main qu'elle colla contre sa joue, il la caressa, puis effleura ses oreilles dont il aimait la forme. Elle rit ; on ne lui avait jamais fait ce compliment. Il plongea ensuite ses doigts dans sa

sublime chevelure, et fut intrigué de sentir une cicatrice, mais, craignant d'être indiscret, il retira sa main.

Manon se justifia sans malaise. La balafre avait été causée par la pose d'un implant cochléaire, qui permettait d'améliorer l'audition. Cette opération avait échoué, elle l'avait très mal vécu et elle ne souhaitait pas renouveler l'expérience. Elle avait décidé d'accepter et d'assumer son handicap.

Son plus grand regret était lié à la musique : elle adorait les orchestres, elle trouvait que les musiciens étaient beaux, avec leurs costumes élégants et leurs instruments scintillants, dont elle aurait aimé entendre toutes les nuances.

Alexi fut surpris par le choix du mot « nuances ».

Elle sélectionna un titre sur la playlist de son portable et se connecta à une enceinte. Elle lança le morceau « Family Affair », de Sly and The Family Stone. Alexi, qui n'avait plus écouté de musique depuis longtemps, prit conscience que ça lui avait manqué. Manon se déhancha en rythme.

Comment pouvait-elle danser sur la musique alors qu'elle ne l'entendait pas ? Manon ressentait les vibrations ; elle percevait toutes les pulsations, celles de sa voix, de son corps, de son cœur. Elle se définissait comme un capteur.

Ils dansèrent toute la nuit l'un contre l'autre. Elle se fondait dans son regard. Il était troublé, ému, perturbé, et ses yeux pétillaient.

Au petit matin, allongés sur des transats sur le toit-terrasse, ils assistèrent au lever du soleil.

Manon montra du doigt un couple de tourterelles venues parader sur le chapeau du conduit de la cheminée. Elle les observa avec fascination et demanda à Alexi :

« Comment me décrirais-tu le roucoulement d'une tourterelle ? »

Lui qui en était venu à les tuer à cause de leur chant… Mû par le « désir d'entendre » de Manon, il trouva une réponse poétique :

« Comme une ritournelle gracieuse qui roule sur une langue rocailleuse. »

Elle l'applaudit comme le font les sourds, en levant les bras et en faisant tournoyer les mains.

Le soleil commençait à chauffer, Manon était curieuse.

« Tu entends les stridulations des cigales ?

– Ah oui, elles sont en train de se réveiller et elles ont bien la pêche !

– Décris-les-moi…

– Oh… ! C'est une mélodie harmonieusement intermittente dont le but est d'attirer l'être convoité en vue d'une reproduction imminente. »

Elle rit et applaudit de nouveau.

Une myriade de fleurs agglutinées dans un pot sur le toit-terrasse attiraient quelques abeilles butineuses.

« Et le bourdonnement d'une abeille, tu dirais que ça fait quoi ?

– On dirait des murmures qui émanent d'une radio qui capte mal. »

Elle rit encore. Son rire était unique, pénétrant, délicat, sensible.

Elle le prit dans ses bras et ils s'embrassèrent.

Alexi ne s'était jamais senti aussi bien.

Elle désirait écouter avec ses oreilles à lui, elle lui demanda de décrire tous les bruits de la ville qu'ils dominaient de leur terrasse.

Alexi se prêta au jeu et décortiqua tout ce qu'il entendait. Au lieu d'être agacé, il était récompensé par la joie de Manon :

« Des voitures circulent, il y a une moto dont le pot d'échappement toussote, deux hommes parlent fort, un gros chien aboie au loin et, là, on entend le miaulement d'un chat enroué. »

Manon connaissait tous les cris d'animaux. Elle voulut qu'Alexi les lui décrive tous à sa manière :

« Comment fait un canard qui nasille ? un lapin qui glapit ? un lièvre qui vagit ? une grenouille qui coasse et une petite souris grise qui chicote ? »

Alexi les mima tous, Manon en redemanda comme une fillette à un spectacle.

« Le hennissement d'un cheval, le braiement d'un âne, le bêlement d'un mouton, le chevrotement d'une chèvre, le meuglement d'une vache et celui d'un bœuf, le brame d'un cerf ? et un sanglier qui grommelle, un chameau qui blatère ? Les hurlements d'un loup, ça fait vraiment peur ? Et le barrissement d'un éléphant, c'est impressionnant ? et le chant des oiseaux ? Il paraît qu'il n'y a rien de plus beau que le gazouillis d'un rouge-gorge au printemps, rien de plus drôle que le gloussement d'un dindon ou le caquètement d'une poule, de plus mignon que les babillements d'un moineau, les zinzibulements d'un roitelet ou les tridulements d'une hirondelle, de plus effrayant que les croassements d'un corbeau ou d'une corneille qui corbine, de plus inquiétant que les hululements d'un hibou ou les chuintements

d'une chouette. Un paon qui braille, c'est ridicule ou c'est élégant ? Dis-moi, comment ça fait une bécasse qui croule ? Une perdrix qui cacabe, une cigogne qui craquette, une alouette qui grisolle, un pivert qui picasse, le ramage d'un pinson, une palombe qui caracoule, un faisan qui criaille, une huppe qui pupule, c'est mignon, ça, quand ça pupule ? Un geai qui cajole ? J'aime qu'on me cajole. Et un aigle qui trompette, pourquoi ça fait comme une trompette ? »

Alexi, submergé par tant de questions, l'écoutait parler. Elle était délicieuse, exquise. Elle comblait ce vide immense qui le rongeait, c'était son double.

Après cette nuit blanche, éblouissante d'émotion, ils rentrèrent au centre.

C'était l'heure du petit déjeuner, chacun des pensionnaires prenait son café encore vêtu de son accoutrement nocturne.

Le couple pénétra main dans la main dans le réfectoire, assumant totalement sa nouvelle union, et l'assistance les accueillit avec un sourire complice, à l'exception de Fabrice, qui les fixait d'un œil accusateur, touillant son café en boucle. Défiant Alexi du regard, il prit sa tasse et en absorba le contenu comme un goret. Alexi rebroussa chemin tandis que Fabrice affichait un sourire béat de satisfaction.

Manon, rassurante, rejoignit Alexi, soucieuse de comprendre ce qui l'avait contrarié. Alexi fut contraint de lui avouer sa misophonie et se sentit ridicule avec son problème de pacotille, mais elle le prit très au sérieux.

C'était la première fois qu'Alexi décelait une empathie sincère dans les yeux d'un interlocuteur à qui il avouait cette faille. Elle semblait y accorder un intérêt réel.

De ce défaut, elle fit une qualité :

« C'est comme un handicap mais dans l'autre sens, un don : tu entends trop, c'est génial ! »

Mais Alexi n'était pas de cet avis, il estimait que ça ne faisait que l'isoler, le rendre asocial. Il se détestait, il ne voulait pas lui offrir le piètre spectacle de son exaspération.

Manon était surprise par cette façon de percevoir ces sons organiques. Elle n'avait rencontré que des personnes qui, au

contraire, trouvaient que les sons de mastication étaient agréables et apaisants, comme les gens qui pratiquent la technique d'ASMR (*Autonomous Sensory Meridian Response* : « réponse automatique des méridiens sensoriels »). Une méthode qui consistait à visionner des vidéos d'individus en train de mastiquer, de chuchoter ou de tapoter répétitivement sur des objets, sur un rythme soporifique, dans le but de se relaxer. Les effets stimuleraient les mêmes zones du cerveau que la morphine, et certains considéreraient même l'ASMR comme une drogue.

Alexi était sidéré qu'on puisse trouver ces sons relaxants, voire addictifs :

« Comment peut-on se détendre en entendant mastiquer ?! Et chuchoter ? Il n'y a rien de plus insupportable que les messes basses. »

Manon lui répondit avec une bienveillance et une distinction qui fascinèrent Alexi :

« Ce n'est peut-être qu'une question de point de vue. »

Tout paraissait tellement limpide et simple avec Manon. Elle lui proposa même une solution évidente :

« Lorsque quelqu'un émet un son qui t'incommode, il suffit de lui en parler ; quand on explique aux gens, en général, ils comprennent. »

Mais Alexi connaissait bien la complexité de son problème :

« Non, personne ne comprend. Il y a trois réactions possibles, trois catégories de personnes :

1. les non-empathiques : ils n'intègrent pas et considèrent cette pathologie comme dérisoire et non crédible à leurs yeux, et ils continuent de faire des bruits comme si de rien n'était ;

2. les empathiques : ils comprennent le problème, mais ça les met mal à l'aise, donc nous aussi ;

3. les pervers relous : ils émettent volontairement des déclencheurs par provocation afin de tester nos limites.

C'est sans issue.

– Oui, et d'ailleurs j'espère que, moi, je ne t'énerve pas.

– Toi, tu me calmes.

– Et pourquoi ne ferais-tu pas comme les sourds ? Tu pourrais afficher ta différence en portant un badge ?

– Comment ça ? »

Manon retira de sa veste le macaron sur lequel était écrit JE SUIS SOURDE, elle raya « sourde » pour y inscrire MISOPHONE et elle ajouta

en dessous : ALORS MÂCHEZ BOUCHE FERMÉE, MERCI !

Son envie d'aider le bouleversa.

Comme il lui avait confié son secret, Manon sentit le besoin de lui en livrer un à son tour.

Elle le comprenait d'autant plus qu'elle avait un problème similaire : une hyperréactivité à certaines odeurs. Elle pouvait se mettre dans des états de nervosité incompréhensibles. Son sens olfactif était démultiplié et le moindre effluve nuisible l'incommodait ; elle souffrait d'*hyperosmie*.

Elle lui confia qu'elle était heureuse qu'il n'ait pas voulu rester dans son cabanon, car elle trouvait qu'il sentait le crottin de chèvre et le foin humide.

Alexi sauta immédiatement dans la douche.

Elle lui demanda une faveur : qu'il ne se parfume pas ; elle aimait son odeur naturelle et ne supportait pas les parfums.

Manon avait analysé ce qui se produisait en elle lorsqu'une senteur la dérangeait et la faisait surréagir. Elle y travaillait et elle pensait qu'Alexi devait faire de même avec les sons : il fallait qu'il étudie tout ce qui se produisait en lui dès qu'il ressentait les désagréments générés par des bruits.

Manon était convaincue que la médecine occidentale tente de régler les problèmes de l'esprit en négligeant le corps. Par exemple, la médecine tibétaine traite la dépression comme une maladie du corps, et c'est en soignant directement le corps qu'on stimule les mécanismes d'autoguérison qui sont en chacun de nous et permettent de rééquilibrer l'esprit.

Le corps peut résoudre beaucoup de choses grâce à la respiration, au yoga, à la sophrologie, à l'EMDR[1]… Toutes ces pratiques avaient aidé Manon à canaliser ses répulsions lorsqu'elle était confrontée à des arômes nauséabonds.

Quand elle était petite, elle ne supportait pas l'odeur de sa mère, qui la collait toujours, et ça la rendait colérique. Sa mère ne comprenait pas pourquoi, et Manon non plus. Jusqu'au jour où elle avait pris conscience que cette faculté était un atout.

Ils étaient comme un couple de super-héros, l'un avait le pouvoir d'entendre des sons imperceptibles et l'autre de flairer des fragrances comme personne.

Quelques semaines plus tard, Alexi et Manon emménagèrent ensemble. L'association leur avait trouvé un petit appartement dans le sud de Bastia.

Manon avait le projet d'ouvrir une boutique de parfums subtils à essences naturelles.

Alexi s'était spécialisé dans la captation de sifflements d'oiseaux. Il revendait ses enregistrements à des phonothèques qui créaient des banques de données de sons libres de droits et destinés à être utilisés dans des films ou des documentaires.

Alexi m'envoya une nouvelle lettre, à laquelle il joignit une photo de Manon. Ravissante.

J'étais le premier à qui il voulait la présenter.

Il m'invita en Corse. Je sautai sur l'occasion.

Il me réserva un accueil de roi : pour une fois, c'est lui qui m'hébergeait et moi qui dormais sur son canapé.

Je retrouvai un homme changé. Il était beau, affiné, apaisé.

Manon était élégante et sensible, elle était faite pour lui. Il songeait à la demander en mariage, mais il avait besoin de mon aval. C'était important pour Alexi, et cela m'attendrit ; il eut mon entière bénédiction.

Il lui fit sa demande dans la langue des signes. Manon accepta avec un sanglot de joie.

Quelques mois plus tard, le groupe organisa une grande cérémonie dans les locaux mis à disposition par l'association. Ils préparèrent un numéro dans lequel ils étaient élégamment habillés en musiciens : Norbert était chef d'orchestre, Ikram violoniste, Sophie flûtiste, Antoine trompettiste, et Fabrice à la grosse caisse et au triangle.

Karine et ses enfants étaient eux aussi présents. Hector était fier de son père et Miranda un peu jalouse de Manon.

Je m'étais rendu seul à leur mariage, mais j'avais l'impression de faire partie de la famille. En tout cas, j'en avais trouvé une.

Alors que je scrutais les invités, je crus avoir une vision : tout au

fond de la salle il y avait… Amélie… seule.

Elle était là, à vingt mètres de moi, pour la même célébration.

Que pouvait-elle bien faire à ce mariage ?

Je me renseignai auprès de Manon, qui m'annonça qu'Amélie était sa cousine.

Je me remémorai aussitôt les fameux six degrés de séparation dont m'avait parlé Alexi : nous étions dans ce cas précis au premier degré.

Je l'observai discrètement. Elle ne m'avait toujours pas vu et avait l'air de s'ennuyer ferme : elle enchaînait les flûtes de champagne.

J'essayai d'attirer son attention en me trémoussant sur la piste de danse dans mon petit costard trois pièces. J'avais repris le sport, je ne fumais plus, j'étais bronzé, au top de moi-même ou presque, la danse n'avait jamais été mon fort.

Regard panoramique, aucune concurrence flagrante aux alentours : elle était pour moi, prise dans mon filet. Cette fois, je ne pouvais pas la rater.

Désinhibé par le champagne, je me jetai à l'eau ; il fallait que j'aille lui parler.

Je me dirigeai vers elle, le cœur palpitant. Plus j'avançais, plus je me décomposais, j'avais honte, peur du râteau. Il fallait que je reprenne confiance en moi, alors je m'assis deux minutes et me resservit d'une coupe de champagne.

Elle apparut tout à coup par-dessus mon épaule. Elle était là, elle était venue à moi. Légèrement ivre, elle me dit à l'oreille, de sa jolie voix cassée :

« Salut Damien ! Qu'est-ce tu fais là ?

– Hey Amélie ! Dingue ça ! Eh ben… je suis le meilleur ami d'Alexi.

– Mais c'est fou, ça ! Moi, je suis la cousine de Manon !

– Je sais !

– Je peux m'asseoir ?

– Euh… bien sûr… »

Je ne savais pas quoi dire… Un ange passa, et elle rompit le silence :

« Tu sais… J'ai beaucoup de bons souvenirs avec toi.

– Et moi donc…

– C'est dommage, on aurait pu faire un bout de chemin toi et moi, mais je n'ai jamais osé te dire que je n'aimais pas ta façon de boire et de mastiquer la bouche ouverte. Tant qu'on se voyait pour faire

l’amour, ça allait, mais le jour où tu es venu dîner chez moi, ça m’a sauté aux oreilles. Et moi, tant que je n’ai pas entendu quelqu’un manger, je ne sais pas à qui j’ai affaire. »

Note

1. Intégration neuro-émotionnelle par les mouvements oculaires.

Remerciements

Merci à Philippe Héraclès, Anne-France Hubau, Sandrine Parpet, Delphine Roché, Danièle Pacaud, Marie-Flore Limal et Paul Salomone.

Merci à tous les misophones de France et de Navarre.

Et merci à tous les gens que j'aime même si parfois ils mâchent un petit peu trop fort.

Vous pouvez consulter notre catalogue général
et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :
www.cherche-midi.com

© le cherche midi, 2019
30, place d'Italie
75013 Paris

ISBN numérique : 9782749161082

Couverture : Mickaël Cunha
Illustration : © Paul Salomone

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »